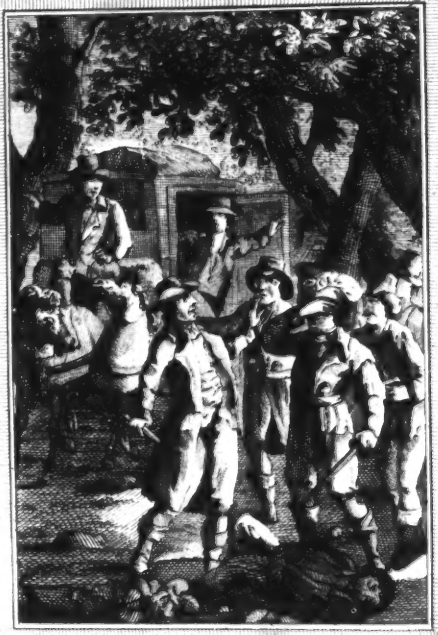
LES

CHAINES BRISÉES,

OU

LE RETOUR A LA NATURE



Quoi ! mon fils parmi des brigands !

LES

CHAINES BRISÉES,

OU

LE RETOUR A LA NATURE.

PAR M. D***.

TOME PREMIER.

A PARIS.
Chez PILLOT, Libraire, sur le Pont-Neuf, N.° 5.

AN XI. — 1803.

STORIA
Tr. R.
C 1124

A

M. Beauniev.

PEUT-ÊTRE sans ennui tu liras cet ouvrage,
Où je peins la vertu sous des traits fabuleux.
Un cœur comme le tien, sensible et généreux,
Croira dans mes héros retrouver son image :

Ah! si ma plume osa trahir la vérité,
Laisse parler encor pour moi ton indulgence
Un jour, pour ne t'offrir que la réalité,
Ma main, dans mes écrits, peindra ta bienfaisance

LES
CHAINES BRISÉES,
OU
LE RETOUR A LA NATURE.

Liés depuis long-tems, par les sentimens du plus sincère et du plus tendre amour, Mélanie et le jeune marquis de Vendrecour touchaient au moment de faire succéder au titre d'amans celui d'époux; déjà leurs familles avaient fixé l'époque heureuse où cette alliance devait enfin être conclue: nos jeunes amans, charmés d'un avenir si flatteur, goûtaient d'avance cette joie douce et pure que l'on ressent si vivement, lorsque l'a-

mour, remplaçant les passions qui trop souvent président aux alliances des grands, dispose lui seul de nos cœurs.

Mais souvent, hélas! l'instant où nous croyons jouir du bonheur touche à celui qui nous accable de revers. M. de Vendrecour père, et le baron de Vaucluse, qui d'abord semblaient partager, avec leurs infortunés enfans, l'empressement qu'ils montraient à s'unir, brisèrent tout-à-coup les liens qui jadis les unirent si étroitement. Officiers dans un même régiment, M. le marquis de Vendrecour et le baron de Vaucluse n'avaient jamais écouté la voix de la jalousie, et paraissaient même ressentir une joie secrète, lorsque le

souvenir élevait l'un d'eux à de nouveaux grades: cette heureuse intelligence fut néanmoins entièrement rompue, par le choix que l'on fit du baron de Vaucluse pour commander une partie des armées françaises. Le marquis de Vendrecour, qui, à dire vrai, n'avait pas moins mérité que le baron de Vaucluse les faveurs de la cour, fut si irrité de la déférence que l'on avait témoignée à son frère d'Armen, que, dès l'instant, il remplaça par une haine implacable la tendresse qui, jusqu'à ce jour, les avait si étroitement unis. Le marquis de Vendrecour, ne voyant dans cette faveur qu'un outrage aux différens services qu'il avait rendus à l'état, ne voulut point

que son fils acceptât la main de la fille d'un trop heureux rival.

En vain lui représenta-t-on que l'honneur dont on venait de combler la famille à laquelle allait s'unir son fils, réjaillirait sur la sienne. Son amour-propre blessé ne lui laissait apercevoir, dans les remontrances qu'on lui faisait, que les caractères d'une honteuse faiblesse : Que l'on récompense, disait-il, la bravoure d'un guerrier, qu'une faveur honorable devienne la juste récompense d'un dévouement généreux, j'applaudirai à la justice d'un gouvernement équitable et bienfaisant; mais qu'on laisse dans un oubli injurieux un militaire couvert de blessures honorables, et que l'on

comble de bienfaits des êtres qui ne doivent qu'à la faveur leur élévation; je ne puis, sans me plaindre, être le tranquille témoin de distinctions aussi outrageantes. Que mon fils, ajouta ce père irrité, devienne l'époux d'une obscure habitante des campagnes, cette union ne blessera que faiblement mon orgueil! Si la naissance d'un gendre ne répond point à celle de ma fille, je le trouverai du moins reconnaissant de la faveur que je lui accorderai: mais que j'unisse en ce jour mon fils à l'héritière de mon rival, il croira m'honorer beaucoup par cette alliance.

Le marquis de Vendrecour s'abandonnant entièrement à ces sombres

et noires idées, ordonne alors à son fils de rompre toutes ses liaisons avec Mélanie et sa famille, et d'attendre que les circonstances lui permissent de s'occuper de lui choisir une nouvelle compagne. Le baron de Vaucluse, ne voyant dans cette rupture inattendue qu'un outrage offensant, crut aussi devoir défendre à sa fille de songer plus long-tems au jeune marquis.

Extrêmement alarmés des motifs qui divisaient leurs familles, nos deux amans cherchaient inutilement à ramener cette douce paix, cette touchante union dont ils avaient été les heureux témoins pendant si long-tems.

Tout ce que l'amitié, l'amour leur

inspiraient, devenait aux yeux de ces parens courroucés un nouveau sujet d'aigreur. Mélanie et le jeune marquis, malgré le respect qu'ils avaient pour leurs familles, n'exécutèrent pas avec beaucoup d'exactitude des ordres qui n'étaient que l'ouvrage de la jalousie et du ressentiment. Plus l'amour, hélas! rencontre d'obstacles, plus il semble nous faire ressentir son pouvoir! Des lettres, des rendez-vous secrets, remplacèrent ces instans où ils goûtaient sans crainte les plaisirs d'une tendre union avouée par leurs parens. Le jour, la nuit, ils cherchaient avec adresse tous les moyens de tromper une tyrannique surveillance. Tandis qu'ils s'occupaient ainsi

à se dédommager de l'esclavage auquel ils étaient réduits, le marquis de Vendrecour et le baron de Vaucluse s'occupaient, de leur côté, à leur ôter, à l'un et à l'autre, l'espoir d'être jamais unis.

Ces deux antiques maisons, aussi illustres par leurs immenses richesses que par l'éclat de la naissance, n'étaient point embarrassées de procurer à leurs enfans des partis dignes d'eux. Une foule de seigneurs distingués avaient déjà demandé avec empressement la main de l'intéressante Mélanie; plusieurs femmes aussi aspiraient également à l'honneur de fixer les regards du jeune Vendrecour.

Toutes les personnes qui espé-

raient pouvoir tirer quelqu'avantage de la mésintelligence de ces deux familles, recherchaient avec une activité incroyable leur honorable alliance: déjà un nouvel amant soupirait aux pieds de la malheureuse Mélanie; déjà une nouvelle amante s'offrait aux regards du jeune Vendrecour. Dans cette circonstance alarmante, nos deux amans se donnèrent des preuves mutuelles de leur constance et de leur amour.

« Au moment où je croyais devenir le plus heureux des mortels (écrivit le jeune marquis à Mélanie), je vois, hélas! s'évanouir pour jamais les flatteuses espérances que me fit concevoir un amour heureux. L'avenir, qui déjà m'offrait la paix et

le bonheur, me plonge aujourd'hui dans le plus affreux désespoir. Bien loin de pouvoir désormais me flatter de vous être uni, de devenir votre époux, je ne conserve plus qu'au milieu des plus injustes et des plus cruelles persécutions, le titre d'amant. Mon père, qu'une fatale jalousie arma contre le vôtre, semble avoir abjuré tous les sentimens d'amitié qu'il eut jadis pour moi, et ne plus me laisser voir en lui que ceux d'un sévère et cruel tyran.

« Il voudrait, qu'indifférent pour vous, j'oubliasse ces instans fortunés que je passai près de vous; et que, partageant l'injuste ressentiment qui l'anime, je ne visse plus dans une amante adorée qu'une perfide ennemie.

mie. Je ne m'arrêterai point, aimable Mélanie, à vous rassurer sur le peu d'impression que produiront sur mon cœur ses menaces et ses prières. Comme je vous crois assez persuadée de ma constance, je n'ai sans doute pas besoin de craindre que vous la soupçonniez. Parmi tous les instans de ma vie, ne comptant d'heureux que ceux que j'emploie à vous aimer, vous pouvez aisément vous imaginer que je suis prêt à tout sacrifier à ce bonheur.

« Je pense bien que, victime ainsi que moi des persécutions, vous vous plaignez amèrement des circonstances malheureuses qui viennent troubler notre félicité; mais si vous m'aimez encore autant que je vous aime,

je vous plains beaucoup moins. J'éprouve, chère Mélanie, que l'amour console des plus grands revers. »

Le marquis de VENDRECOUR.

Mélanie, dont le père pressait vivement le mariage avec le jeune comte de Rosancour, eut à peine la force de lire la lettre de son amant. Accablée par le chagrin, elle semblait ne plus tenir que faiblement à l'existence. Les nouvelles marques de constance que venait de lui donner le marquis de Vendrecour, réveillant toute sa sensibilité et lui retraçant l'outrage dont elle allait payer tant d'amour, elle tomba dangereusement malade, et fit craindre pour ses jours. Le baron de Vau-

cluse et son épouse, qui n'ignoraient point le sujet de l'accablement désespérant dans lequel ils la voyaient, s'abandonnaient à la plus vive douleur, et eussent peut-être desiré, dans ces instans fâcheux, qu'elle fût unie au jeune de Vendrecour. Ma fille, lui disait le baron en l'arrosant de ses larmes, n'attribuez mes procédés à votre égard, qu'à l'orgueil insultant de M. de Vendrecour père.

Vous devez vous rappeler qu'approuvant votre amour pour son fils, je n'attendais pas avec moins d'impatience que vous l'instant de vous voir unis. Mais lorsque j'ai appris qu'il avait ordonné avec fierté à son fils de briser les liens qui jadis vous

unissaient, j'ai cru devoir, par honneur pour vous et pour moi, vous défendre de vous montrer plus longtems sensible à l'amour d'un amant que la jalousie et l'injustice dérobent à vos regards. Je suis trop juste, Mélanie, pour ne pas sentir qu'un semblable sacrifice doit infiniment coûter à votre cœur. Le jeune Vendrecour possède toutes les qualités qui peuvent justifier votre attachement pour lui; mais tout ce qui peut vous rendre cher le fils, ne doit point me faire oublier l'insolence du père... Ne vous montrez pas moins raisonnable que sensible; bannissez de votre cœur le noir chagrin qui vous dévore. Si des circonstances plus heureuses ramènent à l'honnêteté

M. de Vendrecour, vous me verrez prêt encore à favoriser vos desirs. Vivez, chère Mélanie, pour un père qui vous aima toujours ; vivez pour un amant dont la destinée est attachée à la vôtre, et qui ne s'alarme pas moins que moi sur votre position.

Ce discours, bien mieux que tous les secours de l'art, ramena aussitôt le calme dans le cœur de la tendre Mélanie. Les maux et les peines de l'amour se font ressentir et disparaissent avec une égale promptitude. Mélanie, prête à descendre dans le tombeau lorsqu'elle croit avoir perdu tout espoir de posséder l'amant qu'elle adore, rouvre son cœur à l'espérance, en entendant son père

qui lui fait entrevoir un changement de situation. Le comte de Rosancour, qui n'ignorait pas les motifs de l'abattement de Mélanie, venait souvent jouer près d'elle le rôle d'obligeant et de sensible consolateur ; mais M. le baron de Vaucluse s'apercevant que ses soins devenaient à charge à sa fille, le pria de ne point contrarier le goût qu'elle montrait pour la solitude. Tandis que Mélanie commençait à renaître au milieu de sa famille, qui lui prodiguait tous les soins de la plus touchante amitié, Vendrecour père se disposait à sacrifier à son ressentiment le jeune marquis.

Déjà tout était prêt pour la fatale cérémonie qui devait charger de

chaînes cruelles cet être malheureux. Ses larmes, ses prières ne purent retarder d'un instant l'arrêt de son infortune. Les deux familles déjà réunies pour conduire les jeunes époux à l'autel, attendaient avec la plus vive impatience le moment de cette union si desirée. Le marquis, bien persuadé que de nouvelles démarches ne changeraient rien aux volontés de son père, ne voit plus que dans une prompte fuite les moyens de se mettre à l'abri des malheurs qui le menacent. Pendant qu'il prolonge les apprêts de la cérémonie de son mariage, un domestique qui lui était entièrement dévoué, s'éloigne secrètement avec une chaise de poste de la maison, et se rend dans un en-

droit indiqué. Le marquis, que l'on croit occupé de sa parure, s'échappe un instant après, et court monter dans la voiture qui l'attend. Quelque tems après, le père s'impatientant de ne point voir arriver son fils, se rend dans son appartement, où ses regards surpris ne s'arrêtent que sur un billet ainsi conçu :

« En me conformant à vos volontés, j'allais causer à-la-fois le malheur de deux époux qui ne sont point faits l'un pour l'autre. En fuyant, au contraire, je laisse à celle que vous me destiniez, les moyens de faire un choix plus digne d'elle, et je reste seul malheureux. »

DE VENDRECOUR fils.

Père

Père trop cruel ! s'écria-t-il dans l'excès de sa douleur, je mérite bien l'affront dont je rougis en ce moment. Pourquoi ai-je voulu sacrifier à une coupable jalousie, le bonheur d'un enfant?... N'aurais-je pas dû, infortuné Vendrecour! t'unir à l'objet dont je te vantai tant de fois la vertu ?

Puisse du moins le ciel te prêter son appui dans ta fuite, et ne punir qu'un père qui te rejeta cruellement de ses bras ! L'air consterné de ce père malheureux, fit présager au cercle brillant qui l'attendait, quelque fâcheux événement. L'image d'un fils fugitif et désespéré, déchirant son cœur des plus cruels remords, ne put faire connaître le sujet

de sa douleur que par le billet fatal qui s'échappa de sa main. Dans le même moment où chacun croyait se livrer aux doux plaisirs que procurent ces fêtes nuptiales, la tristesse et le deuil viennent s'emparer de tous les cœurs. Une amante se voit abandonnée et trahie par un amant qu'elle croyait empressé de la posséder ; un père se reproche amèrement ses rigueurs à l'égard d'un fils que son caractère noble et généreux lui rendait encore plus cher. Les deux familles, qui s'étaient réunies pour resserrer les nœuds qui déjà les unissaient, se séparèrent indisposées l'une contre l'autre. Mélanie, la sensible Mélanie, aussitôt instruite de la fuite de son amant que des circonstances

qui devaient le lui ravir, ne put cacher la vive impression que produisirent sur son cœur ces nouvelles marques de constance et de générosité. Plus d'une fois la baronne de Vaucluse, sa mère, la surprit à pleurer le jeune Vendrecour. Infortunée que je suis! disait-elle, je ne pouvais manquer de traîner dans la douleur tous les instans de ma vie. Si, moins constant, Vendrecour eût sacrifié aux volontés de son père son attachement, son amour pour moi, je m'abandonnerais au noir chagrin de le savoir dans les bras d'une rivale. Sincère et fidèle, il éprouve peut-être en ce moment toutes les peines cruelles d'une vie errante et malheureuse.

Rosancour, instruit du rétablissement de Mélanie et de la fuite de Vendrecour, son rival, profite de ces circonstances pour essayer de toucher le cœur de cette belle.

« Pour ne point troubler le repos que votre malheureuse position vous rendait nécessaire, je me suis privé, pendant long-tems, du plaisir de vous voir; aujourd'hui que je vous sais entièrement rendue à la vie, j'aime à croire que vous ne vous offenserez point d'une lettre que mon amitié pour vous me détermine à vous écrire; malgré que votre cœur soit déjà engagé, il tiendra peut-être compte au mien de l'amour qu'il ressent pour vous. Je sais, mademoiselle, que j'aspire à votre main dans

des circonstances qui me sont tout-à-fait défavorables, et que mille qualités qui vous rendent cher un heureux rival, ne justifient que trop votre choix. Mais si votre amour pour un amant que les plus grands obstacles doivent vous faire désespérer de posséder, vous permet encore d'écouter la voix de la raison, vous vous convaincrez sans doute que vous pourrez trouver dans un second engagement un bonheur que ne peut plus vous offrir le premier. Si Vendrecour, par sa constance, par un amour que vous ne pourriez oublier sans ingratitude, sut vous plaire, ne possédez-vous pas encore les mêmes charmes, et ne pouvez-vous pas inspirer à mille autres les mêmes sentimens?

Je n'éprouve que trop, adorable Mélanie, que si c'est un mérite d'être aimé de vous, ce n'en n'est pas un de vous aimer. J'ai beau me retracer l'indifférence, les dédains dont vous avez payé jusqu'à ce moment mon amour; je trouve toujours dans ce tendre sentiment un plaisir qui me dédommage des peines que me causent vos rigueurs. Si, toujours insensible à mes vœux, vous refusez de me regarder comme époux, je vous conserverai, en perdant ce titre flatteur, celui d'ami. »

De Rosancour.

La fidelle Mélanie, trop fortement attachée à M. de Vendrecour pour vouloir contracter un nouvel enga-

gement, répondit à Rosancour d'une manière qui ne dut pas lui donner de flatteuses espéranees. « Je ne puis qu'être fâchée de votre amour pour moi, lui dit-elle, puisque le mien pour vous ne peut plus en devenir la récompense. Avant d'aimer, je me retraçai toutes les circonstances qui pouvaient troubler l'union de deux amans; et la peinture de l'avenir, quelqu'effrayante qu'elle me parût, ne m'empêcha point de jurer à celui que j'aime un amour éternel. Fidelle à ce serment sacré, je n'éprouve point, au milieu des plus grands revers, le regret de l'avoir prononcé.

» L'absence du marquis de Vendrecour, qui peut-être vous a laissé espérer quelques succès, n'a produit

sur mon cœur qu'un changement défavorable pour vous. S'il me fut cher dans ces momens où je devais m'unir à lui, il me l'est bien plus encore par les preuves généreuses de constance qu'il vient de me donner. Oserais-je, monsieur, former de nouveaux liens dans un instant où il resserre, aux dépens de son repos et de ses intérêts, ceux qui nous unissent? Non, non, je ne lui ferai point un semblable outrage, et chercherai toujours à lui prouver que je ne sais pas moins que lui remplir les devoirs de l'amour.

» Je pense, monsieur, que la connaissance que je vous donne de la situation de mon cœur, vous engagera à ne pas nourrir plus long-tems

dans le vôtre des feux qui troubleraient votre repos et le mien. »

MÉLANIE.

Le comte de Rosancour, qui, d'après les promesses du père de Mélanie, comptait toucher au moment de posséder cette intéressante beauté, ne trouva dans sa réponse qu'un sujet de douleur et de désespoir.

Le rapprochement désespérant qu'il fit d'une flamme heureuse, avec la froide indifférence d'une amante qu'il n'espérait plus pouvoir toucher, le plongea dans des rêveries affreuses. Bientôt il fit succéder à cette aimable gaîté qui le caractérisait, les sombres symptômes de la tristesse. Son cœur, percé d'un trait cruel, sembla s'offenser des conso-

lations que sa famille et ses amis s'empressèrent de lui procurer. En vain chercha-t-on à lui faire oublier ses premiers penchans en cherchant à lui en inspirer de nouveaux. Les femmes les plus intéressantes sous tous les rapports, que l'on offrait à ses yeux attristés, ne lui retraçant point les traits de Mélanie, ne pouvaient le séduire : l'image de cette beauté, toujours présente à son esprit, ne lui permettait point de trouver dans toute la nature un objet qui pût la lui faire oublier; on l'entendait, dans des campagnes solitaires, exprimant ainsi son ennui et sa douleur :

Non, tu n'as plus pour moi d'attraits,
Séjour qu'embellit la nature !

Quoiqu'entouré de tes bienfaits,
Je succombe aux maux que j'endure.
Qu'est ton éclat, qu'est ta fraîcheur,
Rose par l'aurore embellie,
Quand j'ai perdu l'espoir flatteur
De te cueillir pour Mélanie?
En vain, fortunés habitans
De ces côteaux, de ce rivage,
Me retracez-vous dans vos chants
Du bonheur la touchante image;
Plus malheureux lorsque j'entends
Votre séduisante harmonie,
J'éprouve de nouveaux tourmens
En n'entendant plus Mélanie.

Dans ces instans où il fait répéter aux échos les accens de sa douleur, il voit venir à lui un jeune homme dont l'air noble et gracieux le charme et l'intéresse. Rosancour reconnaissant avec surprise le jeune baron

d'Urgelle, son ami, et qu'il croyait à son régiment, lui demanda par quel hasard il était venu le trouver dans des lieux cachés aux regards des mortels? Hélas! lui répondit le baron, ce n'est plus que dans la solitude que je traîne ma malheureuse vie. Quand on a, comme moi, perdu tout espoir de bonheur, l'on ne veut plus pour témoins de sa douleur, que les rochers et les forêts. Epris depuis long-tems d'une femme que l'amour fit trop belle et trop peu sensible, j'éprouve tous les tourmens d'une passion malheureuse. O mon cher Rosancour! si vos regards se fussent jamais arrêtés sur les appas de celle que j'adore; si Mlle. de Vaucluse vous apparaissait en ces lieux, vous

ne pourriez sans doute vous empêcher de partager ma douleur, et de vous attendrir sur ma déplorable position. —Qu'entends-je?... quoi, d'Urgelle, vous aimez Mlle. de Vaucluse? — Mon discours, cher ami, l'accablement dans lequel vous me voyez, vous laissent-ils donc quelque doute à ce sujet? —Plût à Dieu que j'en puisse encore douter! je ne reconnaîtrais point dans un ami un nouveau rival; mais le destin qui depuis si long-tems me persécute, a conduit vos pas dans ces campagnes pour accroître mes maux. — Comment, Rosancour!... moi, votre rival!... aimeriez-vous aussi... —Mélanie!... si je l'aime!... Ah! demandez moi plutôt comment je pourrais

ne pas l'aimer... — Mélanie! rassurez-vous, tendre Rosancour; c'est son aimable sœur, c'est l'intéressante Adelaïde qui enflamme mon cœur, et loin de voir en moi un rival heureux, ne me regardez que comme le plus à plaindre des mortels. — Vous brûlez donc, ainsi que moi, pour une indifférente? Vos peines, comme les miennes, sont donc l'ouvrage d'un amour fatal? — Eh bien! puisque les mêmes malheurs nous accablent, cherchons les mêmes moyens de nous en consoler. Sacrifiés l'un et l'autre à d'insolens rivaux, obtenons par contrainte ce que nous ne pouvons obtenir par amour. Tandis que nous soupirons inutilement pour ces jeunes et cruel-

les beautés, leurs familles s'occupent peut-être des moyens de nous ôter tout espoir de les jamais posséder. Leur enlèvement, notre fuite avec elles, peuvent seuls nous mettre à l'abri de ces nouveaux chagrins. Pendant qu'ils forment ainsi le projet de fuir avec Mélanie et sa sœur Adélaïde, ils aperçoivent une chaise de poste qui, côtoyant mystérieusement un bois près duquel ils se trouvaient, leur fit soupçonner quelque complot dans le genre de celui qu'ils venaient eux-mêmes de former.

La profondeur des ornières ne permettant aux voyageurs de s'échapper qu'avec beaucoup de lenteur, Rosancour et d'Urgelle eurent le tems d'aller à leur rencontre.

Lorsqu'ils furent à quelques pas de la voiture, on leur cria d'un ton menaçant, de ne point approcher. Sans armes l'un et l'autre, ils n'eurent point envie de s'engager dans un combat trop inégal. Lorsqu'ils regagnent les sentiers du bois, trois hommes à cheval arrivent près d'eux au grand galop, et leur demandent s'ils n'ont point aperçu une chaise de poste, et quel chemin elle a suivi? En fixant ces trois cavaliers, Rosancour et d'Urgelle reconnaissent parmi eux le baron de Vaucluse, père d'Adélaïde et de Mélanie.

Ce seigneur, instruit de l'amour d'Urgelle et de Rosancour pour ses filles, les croit d'abord coupables d'un crime qu'il cherche à punir.

Perfides!

Perfides ! leur dit-il en sautant à bas de son cheval, vous êtes sans doute en ces lieux pour favoriser la fuite des hommes audacieux que je poursuis. Il prend à l'instant le sabre d'un seigneur de sa suite, le présente à Rosancour, et lui dit avec colère, de se mettre en garde. Les représentations sages que lui firent les témoins de cette scène désagréable, n'appaisèrent point son courroux. Rosancour, qui n'était point d'humeur à souffrir lâchement un outrage, ne cherche point à se cacher à l'ennemi qui le défie avec tant d'imprudence.... Il se bat... et malgré tout l'avantage qu'il laisse généreusement à son agresseur, il le blesse d'une manière assez dangereuse...

Quoique cette rencontre eût donné le tems à la chaise de poste de s'éloigner, les deux cavaliers qui accompagnaient le baron de Vaucluse coururent avec tant de vîtesse pendant que Rosancour et d'Urgelle pansaient sa blessure, qu'ils la rattrapèrent, firent prendre la fuite aux ravisseurs, et ramenèrent Adélaïde et Mélanie, qui, donnant les détails de leur enlèvement, firent reconnaître à leur malheureux père les excès coupables auxquels il s'était porté à l'égard de Rosancour et d'Urgelle. Ces deux amans, extrêmement surpris de voir deux belles qu'ils soupçonnaient fort peu d'être les héroïnes de cette aventure, cherchèrent, en se montrant sensibles à l'outrage

que l'on venait de leur faire, à leur inspirer des sentimens qu'elles n'avaient point encore montré jusqu'alors. Si nous nous fussions douté, leur dirent-ils, ainsi qu'au père, qu'il existât des êtres assez impudens pour vous couvrir d'une semblable honte, nous n'eussions sûrement point balancé à exposer nos vies pour vous défendre contre ces audacieux. Tandis que ces amans s'imaginaient ainsi trouver, dans les preuves touchantes d'attachement qu'ils regrettaient de n'avoir pu donner, quelqu'espoir de toucher deux beautés indifférentes, de nouvelles scènes se passaient dans d'autres contrées; d'autres malheurs s'accumulaient encore sur la tête de Mélanie. Vendrecour, dont l'image

était toujours présente à son esprit, ce généreux amant qui ne craignit point, pour lui prouver son attachement, de s'exposer aux ressentimens d'un père outragé, aux peines, aux dangers auxquels l'exposait une vie errante, allait livrer son cœur sensible à de nouveaux tourmens. En traversant une forêt, cet amant fugitif fut assailli par une foule de brigands qui, malgré la vigoureuse résistance que lui et ses gens opposèrent, les forcèrent à se rendre. La perte de leur fortune, les blessures dont ils furent couverts dans cette fâcheuse circonstance, ne satisfirent point encore les brigands: leur chef les ayant fait enchaîner, rassembla les autres compagnons de

ses exploits barbares, et leur dit de prononcer sur le sort des infortunés qu'ils tenaient en leur puissance. Vendrecour et les siens désespérant que des hommes familiarisés et par habitude et par nature avec le crime, pussent prendre un parti qui leur fût avantageux, se disposaient tristement à la mort. Tirant le portrait de Mélanie qu'il portait toujours sur son cœur, il le fixa avec des yeux baignés de larmes, et dit d'une voix entrecoupée de sanglots : Chère image d'une amante que j'adore, je n'ai donc plus que quelques instans à vous contempler; heureux encore loin de vous, Mélanie, avec ce gage précieux de votre amour, j'eusse trouvé, même au milieu des plus

sauvages déserts, un doux plaisir à le posséder; en me retraçant vos traits, il m'eût consolé de votre absence; mais, hélas! tandis que je m'abandonne à de douloureux regrets, je vois s'avancer l'instant fatal d'une mort qui va me séparer pour jamais et de vous et de cette image chérie. Que je la couvre du moins de mes derniers baisers, et que l'amour que m'inspira toujours ce qui me retrace Mélanie, ne finisse qu'avec moi!

Parmi les brigands, qui étaient au nombre de sept, il y en eut trois qui demandèrent la mort de Vendrecour et de ceux de sa suite; trois autres moins cruels, faisant valoir le courage et l'intrépidité avec les-

quels ils s'étaient défendus, représentèrent qu'il serait plus avantageux de s'associer des hommes dont les services leur deviendraient très-importans.

Le chef, après avoir réfléchi quelques instans, se rangea du sentiment des trois derniers, et annonça aux malheureux captifs qu'ils étaient choisis pour partager leurs travaux.

Ce nouveau genre de vie ne parut pas moins affreux que la mort à Vendrecour et à ses gens; mais l'espoir de briser un jour leurs chaînes avilissantes, les fit dissimuler et les détermina aisément à accepter, avec les marques de la reconnaissance, des fonctions si indignes d'eux. On les fit alors descendre

dans un souterrain, dont l'entrée fort étroite était masquée par la pointe d'un rocher; chaque pas qu'ils faisaient dans cette affreuse habitation, glaçait leurs sens d'effroi; peu rassurés par les discours des hommes barbares qui les entouraient, ils craignaient toujours de se voir impitoyablement égorgés par eux. Une sombre clarté qui les précède leur faisant apercevoir dans cette fatale retraite des armes teintes encore du sang de quelques malheureuses victimes, augmenta leur frayeur.

Voilà, leur dit le chef en les leur montrant d'un ton menaçant, des marques honorables de notre courage et de notre valeur, et je pense que, fidèles à marcher sur nos traces,

vous

vous vous rendrez dignes des égards
généreux que j'eus pour vous. Ban-
nissez de vos esprits de vains et de
chimériques scrupules. Formés, ainsi
que les autres hommes par la na-
ture, et autorisés par elle à jouir,
comme eux, de ses bienfaits, nous
ne sommes point aussi barbares que
l'on nous peint à la société. Jamais
nous ne nous permettons de dépouil-
ler un homme qui n'existe que du
fruit de ses travaux. Lorsqu'un
voyageur nous offre un visage brûlé
par l'ardeur du soleil, nous le
laissons paisiblement passer: nous
n'exerçons nos forces et nos droits
que sur ces habitans orgueilleux
des cités, qui, promenant de pro-
inces en provinces un or qu'ils ne

doivent qu'à la sueur des malheureux, qu'à leur insatiable avidité, ne le cèdent qu'aux hommes courageux qui savent s'en emparer. L'on nous reproche, il est vrai, quelques cruautés, quelques meurtres; mais jamais nous ne nous portons à ces excès que pour défendre nos jours, que pour nous mettre à l'abri des coups de ceux qui se montrent rebelles à nos ordres.

Et vous, messieurs, qui sans doute connaissez les fastes de l'histoire, ne convenez-vous pas qu'il a existé des hommes qui, sous le vain prétexte de châtier des peuples indociles, n'ont pas été moins barbares, moins féroces que nous, et qu'au titre de voleurs près, qu'on n'osa

leur donner, ils se sont souillés de crimes plus atroces que ceux que l'on nous attribue?

Ce farouche orateur, se doutant bien que ceux qu'il haranguait n'étaient point les approbateurs de ses principes, ordonna qu'on les surveillât soigneusement. Pour rendre plus difficile leur fuite, il n'y en avait ordinairement qu'un d'eux qui accompagnait ces brigands dans leurs expéditions, et les deux autres restaient comme ôtages dans le souterrain.

Ce fut Rémond, l'un des domestiques du marquis de Vendrecour, qui, le premier, fit le triste apprentissage de brigand. Lui et ses nouveaux associés rencontrèrent, dans

leurs courses, deux cavaliers dont le brillant costume leur persuada qu'ils auraient à s'applaudir d'une expédition qui s'offrait à leur audace; ils crient aux voyageurs : Arrêtez!... Ils font briller à leurs yeux des armes meurtrières... Ils tirent... Les voyageurs leur répondent avec la même audace, et le plus terrible combat s'engage... L'un des brigands tombe mort d'un coup de pistolet... Les autres, effrayés du sort de leur camarade et entendant le bruit d'une voiture, regagnent à la hâte les chemins obscurs de la forêt. Rémond, qui connaissait peu les endroits qu'on lui faisait parcourir, perdit de vue les brigands, et se trouva seul dans cet affreux désert.... Me

voilà libre en ce moment! se dit-il; je puis renoncer sans danger à un genre de vie que j'abhorre et qui m'avilit.... Mon honneur, ma réputation peuvent éviter l'opprobre dont je suis prêt à les couvrir.

Je puis m'en retourner dans le sein de ma famille, où l'on ignorera la profession flétrissante que j'ai exercée..... trop malheureux Rémond! ne te flatte point ainsi d'un fol et coupable espoir: je suis plus captif ici que dans l'effroyable habitation que j'ai quittée... La vie du marquis de Vendrecour, de ce maître généreux et bienfaisant, dépend du parti que je dois prendre; et je balancerais à le sauver!... Non, non, je n'aurais point de plaisir à

jouir d'une liberté qui armerait contre lui le bras des hommes féroces au milieu desquels il se trouve.

Partageons ses peines, partageons sa honte, et regagnons sans différer les lieux infortunés qu'il habite. Après avoir parcouru au hasard les différens sentiers de la forêt, il aperçoit le rocher qui, comme je l'ai dit, s'avançait en pointe sur l'entrée de la caverne. Il entend du bruit... Il voit des sabres levés sur deux hommes... Le bruit qu'il fait en s'avançant à la hâte, suspend la fatale exécution... Il se fait reconnaître, et voit en arrivant le marquis de Vendrecour et son autre domestique que l'on allait immoler... Satisfait de revoir Rémond, les brigands le

félicitent de son retour, et témoignent quelque regret d'avoir voulu sacrifier des hommes dont il vient si généreusement racheter la vie...

Le marquis de Vendrecour et son domestique, qui venait, comme lui, d'échapper à une cruelle mort, ne savent comment témoigner à leur libérateur la reconnaissance qu'ils lui doivent; n'osant point trop attribuer à sa seule générosité leur salut, ils lui parlent moins de son attachement pour eux, que de sa fidélité à remplir les nouveaux engagemens qu'il vient de contracter. Ce n'est que dans leurs regards, que dans les larmes de gratitude qu'ils répandent en secret, qu'ils laissent deviner à ce mortel bienfaisant la vraie situa-

tion de leurs cœurs. Vendrecour, enchaîné au milieu des brigands, exposé à flétrir un nom qu'il illustra par tant de vertus; Vendrecour, qui à chaque instant voit sur sa tête un fer meurtrier qui menace ses jours, est peut-être moins malheureux encore que les êtres sensibles que sa fuite alarme si vivement!

Un père, que déchirent les remords; une amante, que les plus noirs chagrins poursuivent dans tous les lieux où elle porte ses pas, offrent un tableau plus douloureux que ne l'est celui de l'affreuse caverne. Vendrecour au milieu de ses peines, peut les adoucir par l'espoir consolant d'un avenir plus heureux. L'attente d'une circonstance favora-

ble, pour briser les chaînes honteuses dont il est chargé, répand sur son existence de douces consolations; mais Vendrecour père... mais la sensible Mélanie... ne s'abandonnent qu'à des idées toutes plus affligeantes les unes que les autres; ils se retracent, hélas! un fils... un amant... plongé dans une affreuse détresse, ou expirant sous les coups de cruels assassins.

Le jeune marquis de Vendrecour, bien persuadé de l'état d'accablement dans lequel il supposait son amante et son malheureux père, eût bien voulu, non point les instruire de sa fatale position, mais les rassurer du moins sur son existence, et leur donner l'agréable espoir de

le revoir un jour... La scrupuleuse surveillance dont les brigands usaient à son égard, ne lui permettait point de satisfaire ce desir. . . La crainte d'être trahie par des correspondances, avait déterminé cette coupable société à défendre à tous ses membres, sous peine de mort, de faire passer aucune lettre à qui que ce fût. Tandis que le marquis de Vendrecour songeait ainsi aux moyens d'écrire à son père, à Mélanie, on lui impose des devoirs bien moins agréables à remplir. Il est commandé avec trois des brigands pour parcourir les différentes routes qui traversent la forêt. Il ne reçoit que d'une main tremblante les armes que le chef lui remet... Il frémit d'horreur en songeant que,

pour conserver ses jours, il est obligé d'exercer le plus infâme de tous les métiers... Mais son cœur, qui désavoue les crimes que sa main est sur le point de commettre... mais le desir de sauver des malheureux dont on veut qu'il devienne l'assassin, laissent ignorer à ses coupables associés qu'il répugne à partager leurs cruautés... En sortant de la caverne, il frappe avec un sabre ensanglanté les chênes et les rochers de la forêt, et semble être disposé à immoler tous les infortunés qu'un malheureux destin amènera dans ces lieux effroyables... Chacun présageant d'heureux exploits, l'entoure avec une espèce d'admiration... Bientôt ces féroces humains trou-

vent l'occasion de signaler leur valeur. . . Un courrier hors d'haleine qu'ils arrêtent, leur apprend qu'il est suivi de deux seigneurs qui ont dans leur voiture l'argent d'une terre que l'un d'eux vient de vendre... La crainte que ce courrier ne veuille secourir ses maîtres, fait proposer par quelques-uns des brigands le parti de l'égorger. Le marquis, que l'idée seule de ce crime révolte secrètement, leur représente avec tant de force qu'ils agiraient contre leurs intérêts, et que les renseignemens précieux qu'il était dans le cas de leur donner, devaient leur faire apercevoir l'imprudence d'une semblable résolution... Je vais moi-même, dit-il, l'attacher à quelques pas d'ici, et

lui ôter tout espoir de nous nuire... Malgré que ses camarades aient les yeux continuellement attachés sur lui, il laisse adroitement tomber un pistolet aux pieds du courrier, et lui dit qu'ayant été arrêté comme lui par ces voleurs, il va tout tenter pour briser les liens honteux qui l'attachent à ces brigands.... et qu'il espère qu'il le secondera fortement dans ce dessein. Le courrier, rassuré par ce discours, promet tout à Vendrecour... Ce dernier entendant le bruit de la voiture, revient à la hâte auprès de ses associés, et leur recommande, pour mieux leur cacher ses projets, d'imiter les exemples de valeur qu'il va leur donner, et de ne point laisser

échapper la proie qui leur arrive..... Vendrecour s'offre le premier au passage des voyageurs, dit au postillon, en le faisant descendre : Je viens pour vous sauver; songez à vous défendre en braves... Un coup de pistolet part à l'instant du fond de la voiture, et blesse légèrement Vendrecour... Un second et un troisième atteignent un des brigands et l'étendent sur le pavé. Vendrecour, en criant, Ménagez un homme qui se bat pour vous, tue également un autre des brigands qui se trouve près de lui. Le troisième, témoin de la trahison de Vendrecour, cherche, par la fuite, à éviter le sort de ses compagnons. Mais le courrier, que Vendrecour n'avait que faiblement

attaché, se débarrasse, ramasse le pistolet qui était à ses pieds, et termine la coupable vie de cet assassin. Quelle nouvelle scène s'offre aux regards des deux voyageurs et du jeune marquis de Vendrecour!... L'on ouvre la portière pour panser l'un des deux seigneurs, blessé assez grièvement.... Le premier qui descend, fixe son généreux libérateur... Il se rappelle qu'il a un fils qu'il a outragé... Il croit reconnaître dans l'associé de ces brigands, cet enfant fugitif... Il frissonne, et tombe évanoui dans les bras de ceux qui l'entourent...

Vendrecour reconnaissant son malheureux père, le serre alors dans ses bras, et le conjure de ne point croire

que dans cette forêt, si justement redoutée des voyageurs, il ait jamais songé à déshonorer le nom auguste qu'il lui a transmis.

Il l'instruit ensuite de la manière dont il a été arrêté avec ses deux domestiques, lui peint les horreurs de la caverne dans laquelle ils gémissent, et l'engage, ainsi que tous ceux qui se trouvent avec lui, à les retirer de cette affreuse prison. Quelque périlleuse que fût cette entreprise, chacun s'offrit généreusement à la tenter.

Le jeune de Vendrecour croit qu'il sera plus aisé et plus prudent de recourir à la ruse qu'à la force, et fait cacher, à quelque distance de la caverne, ce petit détachement, leur

dit

dit que dans peu de tems il va passer avec les voleurs dans cet endroit. Evitez seulement, leur recommande-t-il en les quittant, une malheureuse méprise, et ne dirigez point vos coups sur mes gens, qui vraisemblablement nous accompagneront. Camarades! dit il aux brigands, surpris de le revoir seul, nous venons de faire une expédition qui, à quelques malheurs près, nous assure une fortune considérable. Nous avons arrêté deux voyageurs chargés de l'argent de la vente d'une superbe terre. Nous ne nous sommes emparés des coffres qui le renferment, il est vrai, qu'au péril de notre vie. Deux de nos dignes et courageux associés, incapables, par les blessures

qu'ils ont reçues, de regagner l'habitation, attendent que nous leur portions un prompt secours. Leur position, ainsi que le riche butin qui est en notre pouvoir, ne nous permettent pas de balancer à nous rendre dans les lieux où je les ai laissés. Le chef, enchanté de croire Vendrecour partisan zélé de ses cruautés, l'embrasse, et le prie de les conduire dans les lieux où il a acquis tant de droits à leur admiration et à leur reconnaissance. L'on part, et chaque brigand rend grace au destin qui les a favorisés d'une manière si particulière. L'on se hâte, l'on avance à grands pas vers l'endroit où le détachement dont j'ai parlé est caché. Le jeune marquis de Vendre-

cour, qui craint que le dénouement de la tragédie qui va se donner, ne leur soit funeste, témoigne quelque frayeur, et pâlit en approchant de la retraite où les attendent son père et ceux de sa suite. Le chef s'apercevant de l'inquiétude de ce nouveau prosélyte, le prend par-dessous le bras et cherche à le rassurer. Le père qui l'aperçoit de loin, ne sait plus alors ce qu'il doit faire. Le premier coup de fusil dont retentira cette infernale forêt, se dit-il, deviendra l'arrêt de mort de mon fils. Ce sont sans doute quelques soupçons qui ont déterminé ce féroce brigand à s'assurer ainsi du malheureux Vendrecour. Mais si d'un autre côté je laisse échapper l'occasion qui m'est

offerte, j'aurai à me reprocher l'esclavage avilissant dans lequel je le retrouve. Une mort honorable sera moins douloureuse pour lui, que la vie infâme à laquelle il est condamné en ces lieux. Préparons-nous, dit-il aux généreux mortels qui l'avaient accompagné, à punir ces meurtriers de la société, et laissons au ciel vengeur lui-même du crime, le soin de sauver mon fils...

La scène sanglante se prépare... on dispose les armes... le plomb frappe à l'instant deux des brigands qui précèdent leur chef et Vendrecour... Cet homme, ce barbare, indigné du piége qu'on vient de lui tendre, essaie de s'en venger sur Vendrecour... Il lui présente un pis-

tolet, dont le coup le renverse par terre... Il s'éloigne ensuite de quelques pas, et se dispose à vendre chèrement sa vie... L'on fait, de part et d'autre, un feu continuel, sans pourtant mettre personne hors de combat... Les munitions épuisées, l'on continue à se battre de nouveau à coups de sabre.... Le chef des brigands, adossé à un chêne, se défend pendant très-long-tems contre les assaillans; mais enfin, accablé par le nombre, il subit le châtiment dû à ses crimes... Le plaisir que cette victoire cause d'abord, est troublé par la crainte que Vendrecour ne soit dangereusement blessé; mais la balle n'ayant fait que traverser son chapeau, il n'avait été

que simplement étourdi par l'effet de la poudre... Un père se repentant des rigueurs qu'il a exercées envers un fils sensible et vertueux; un fils qui, oubliant les motifs de sa fuite, serre tendrement un père qu'il chérit et qu'il ne croit jamais revoir, offrent un spectacle touchant à ceux qui les environnent. Dans l'un, la joie d'avoir retrouvé l'héritier de son nom et de sa fortune, dont l'absence lui fait verser tant de larmes; dans l'autre, l'espoir flatteur de devenir l'époux de l'intéressante Mélanie, effacent à l'instant les sombres et noires idées qui jusqu'alors ont occupé leur imagination. Le triste souvenir des dangers et de la mort auxquels ils ont tous été exposés, se

perd dans les embrassemens réitérés de ces êtres si heureusement réunis. O fatale destinée des mortels!.. au moment où le malheureux croit toucher au terme de ses maux, au moment où il sourit au bonheur que semble lui offrir l'avenir, de nouveaux revers remplacent cette douce espérance; ses yeux se mouillent de nouvelles larmes... M. de Vendrecour père, et l'ami qui était avec lui dans la voiture, sont curieux de voir la caverne où la vertu se trouva enchaînée près du crime...

Vendrecour fils, et les domestiques qui partagent son infortune, cherchent au contraire à engager nos voyageurs à quitter des lieux où de plus longs retards peuvent leur

devenir funestes... Mais toutes les sages représentations que font ces derniers, ne pouvant empêcher les autres de satisfaire leur imprudente curiosité, l'on s'achemine vers le souterrain... Tandis que leurs yeux effrayés parcourent les différens objets de cette effroyable habitation, un bruit sourd se fait entendre à quelque distance de là... De Vendrecour fils, qui connaît un peu les sentiers de la forêt, sort de la caverne... avance du côté où il entend fouiller la terre... Il voit six hommes qui déposent dans les fosses qu'ils creusent, les brigands qui ont péri sous leurs coups... Près des morts, il reconnaît un de leurs associés que le sort a malheureusement épargné...

gné... Il prête attentivement l'oreille, et entend un de ces affiliés de la caverne qui dit, qu'ayant été avertis par les coups de pistolet dont avait retenti la forêt, ils étaient accourus à l'instant pour leur donner du secours; mais que des circonstances imprévues leur avaient fait ralentir leur marche... qu'il serait inutile de répandre plus long-tems des larmes sur la cendre de leurs braves et vertueux compagnons.... que le seul moyen d'honorer leur mémoire d'une manière digne d'eux, c'était de les venger du malheureux sort qu'ils venaient de subir... Courons, ajoute-t-il, à la caverne, où sont peut-être encore les hommes perfides qui les ont immolés, et que cette forêt de-

vienne aussi leur tombeau... De Vendrecour, trop convaincu alors que ce brigand échappé à la mort a instruit ces nouveaux assassins des malheureux retards que son père, son ami et lui, avaient apportés à quitter des lieux où ils venaient déjà de courir de si grands dangers, retourne avec précipitation à la caverne, et annonce avec l'agitation de la frayeur, que bientôt ils vont être cernés par une nouvelle bande de voleurs ; qu'il vient de les entendre jurer sur la fosse de ceux que leurs bras avaient terrassés, de nous faire expirer dans les plus affreux supplices...

Chacun à ce récit, envisageant la mort sous les dehors les plus effrayans, s'abandonne au désespoir...

Le premier combat, qui épuise les forces et les munitions des assiégés, leur ôte l'espérance d'en pouvoir soutenir avantageusement un second... Au milieu de la consternation générale, l'on demeure indécis sur le parti que l'on doit prendre... Si l'on sort de la caverne, se disent-ils les uns aux autres, les scélérats qui nous attendent nous chargeront sans que nous puissions opposer la plus légère défense... Si nous restons dans cette affreuse demeure, nous risquons ou d'y être déchirés en lambeaux, ou d'y éprouver les horreurs de la faim...

A peine ont-ils eu le tems de se retracer avec rapidité les malheurs qui les menacent, que déjà l'inté-

rieur de la caverne retentit de coups de fusil.... L'on entend le sifflement des balles, que l'on cherche à éviter dans les obscurs détours pratiqués dans ce souterrain... L'on ne s'occupe plus des moyens d'éviter une mort qui paraît certaine; l'on imagine ceux de la recevoir d'une manière moins affreuse... L'on détache les armes suspendues dans différens endroits de la caverne... Chacun se dispose à repousser avec vigueur le premier des brigands qui osera y pénétrer. Quelquefois nous désespérons de trouver un terme à nos peines, à nos traverses, dans l'instant même où des hasards inattendus viennent nous tirer de cet état d'accablement.

De Vendrecour père aperçoit, dans un creux formé dans le roc, deux grands pistolets d'arçon. . . en les prenant, il y trouve également un paquet de cartouches : cette heureuse découverte ranime le courage abattu de nos assiégés...

Chacun dispose ses armes, et attend avec beaucoup moins de crainte le dénouement de cette tragique aventure...

De Vendrecour père dit alors à ceux qui l'entourent et qui partagent son ardeur guerrière : « Avant que nous ayons trouvé les moyens de nous défendre contre ces hommes féroces qui nous cernent, chacun de nous sans doute songe moins à la mort qu'aux objets chéris dont elle

va nous séparer pour toujours!.. Une mère!... une épouse!... une amante!.... se retracent d'abord à notre ressouvenir... La crainte de ne plus les revoir déchire plus nos cœurs sensibles, que ne l'eût fait celle de voir entrer dans ces lieux des brigands féroces et disposés à nous immoler!... Eh bien! rappelons-nous plus vivement encore dans ces momens malheureux, que c'est pour nous procurer la douce satisfaction de les revoir bientôt que nous sommes armés. Que l'amitié et l'amour nous donnent ce courage, cette valeur qui toujours rendent victorieux ceux qui éprouvent ces tendres sentimens, et faisons subir à ces nouveaux assassins le même sort

que celui qu'ont subi leurs coupables complices, qu'ils prétendent venger!...

Tandis que cette petite armée se dispose à tenter une sortie, de Vencour fils se rappelle heureusement que vers l'extrémité du souterrain, il y a une issue par où les brigands pouvaient s'échapper en cas de surprise... Il recommande à chacun de garder un profond silence, et de ne rien hasarder avant qu'il ait examiné s'ils ne pourraient point sortir avec moins de péril par cet endroit... Il le trouve simplement fermé par de petits caillous recouverts de boue et de mousse... Ayant fabriqué dans cette clôture un étroit passage, il examine les taillis épais qui se trou-

vent de ce côté, et aperçoit un des brigands qui, attentif au moindre bruit, entend un oiseau balançant légèrement le feuillage...

Comment surprendre un tel factionnaire? comment remuer ces cailloux qui ferment le passage, sans donner l'alarme aux assiégeans? Le jeune de Vendrecour revient près de ses frères d'armes plus embarrassé qu'il ne l'était auparavant... Le ressouvenir de sa chère Mélanie, la crainte de mourir loin d'elle, le plongent dans la plus cruelle tristesse...

Environnés, se dit-il, d'ennemis de toutes parts, pourrons-nous jamais sortir de ces funestes lieux?

A quoi nous servira notre courage contre des hommes qui, cachés soi-

gneusement dans les endroits par où nous espérons fuir, auront sur nous tous les avantages? O sensible Mélanie! si ma fatale destinée veut que je périsse en ces lieux, le même coup peut-être va vous frapper! Lorsque vous apprendrez ma fin malheureuse, votre cœur déchiré par ce triste souvenir, ne pourra en supporter l'horreur!

De Vendrecour père est d'autant plus touché de l'affliction de son fils, qu'il se rappelle qu'elle est l'ouvrage de son imprudence.

L'obscure nuit qui déjà règne dans la caverne, le bruit d'un orage furieux qui se prépare, la surveillance qu'exercent envers eux les voleurs, tout augmente leur effroi, tout sem-

lle rendre leur position de plus en plus alarmante...

Le vent soufflant avec impétuosité dans toutes les parties de la forêt, ébranlant jusque dans leurs racines les chênes les plus capables de lui résister, ne fait point chercher aux brigands un autre abri contre sa fureur.

Toujours on les entend rôder autour de la caverne, et patrouiller avec une plus active vigilance...

Cependant les malheureux assiégés, persuadés que de plus longs retards leur deviendront funestes, par l'épuisement dont ils commencent déjà à se ressentir, veulent essayer de sortir de la fatale caverne. Tous bien armés, se disent-ils,

nous pourrons peut-être terrasser nos farouches ennemis... Les principales forces de ces brigands étant à l'entrée de la caverne, l'on décide de sortir par le passage de derrière... L'on ôte avec la plus grande précaution les objets qui l'embarrassent, et l'on dispose tout pour prendre la fuite... A la lueur des éclairs, l'on aperçoit celui des brigands qui garde cet endroit..... Chaque pierre que l'on dérange le fait regarder de tout côté...

Vendrecour fils, que l'amour pour Mélanie, bien plus que l'embarras où il se trouve, rend ingénieux, cherche les moyens de faire quitter le poste au brigand qui seul contrarie ses projets... Il engage ses com-

pagnons d'infortune de se faire entendre vers l'entrée de la caverne, et de laisser croire aux brigands qu'ils vont tenter une sortie de ce côté... L'on marche, l'on parle, et de manière à convaincre ces assassins que l'on se dispose à fuir par cet endroit. L'un des assiégeans est alors détaché vers le factionnaire de derrière, et vient lui dire de rejoindre à l'instant le gros de la troupe, qui n'attend plus que le moment de tomber sur sa proie... Sitôt que les assiégés n'ont plus rien à craindre de ce côté, une partie se hâte d'ouvrir le passage, pendant que l'autre amuse les voleurs... Tout est enfin disposé pour fuir.... Comme le vent continue à souffler avec beau-

coup de force dans l'entrée du souterrain, le jeune marquis de Vendrecour attache au dedans de vieux sabres, qui, agités par le vent, produisent un bruit qui se fait aisément entendre au dehors. Les voleurs, persuadés que les prisonniers vont sortir, se rangent à l'instant sur deux haies, et jouissent d'avance du plaisir d'immoler leurs victimes...

Pendant que ces hommes féroces attendent avidement leur proie dans cet endroit, elle leur échappe par un autre... Déjà nos infortunés prisonniers sont tous sortis de l'antre fatal... Chacun craignant d'être entendu, ne foule que légèrement l'herbe et le feuillage que rencontre

ses pas... Un silence profond règne au milieu de cette troupe tremblante et fugitive...

Lorsqu'ils sont à une assez grande distance de la caverne, ils entendent les pas de plusieurs personnes qui s'approchent de leur côté..... Les scélérats, se dit-on, se sont sans doute aperçus de notre fuite et nous poursuivent. . . . Changeons notre route, et tâchons de les éviter... Mais en croyant s'éloigner des lieux où ils entendent du bruit, ils viennent précisément se réfugier dans un fossé près duquel ils entendent des pas près d'eux... De part et d'autre, l'on exprime une certaine crainte, par les précautions que l'on prend à cacher le lieu de sa retraite...

Des deux côtés l'on demeure immobiles, et l'on attend avec la même impatience que quelques-uns de ces êtres qui semblent n'être voisins qu'à regret, s'éloignent promptement.... Chacun reste indécis s'il doit prévenir l'ennemi qu'il redoute.... L'on prend plusieurs fois le parti de tirer... et plusieurs fois on le rejette... Le jour commençant enfin à paraître, l'on distingue déjà faiblement les objets... Le jeune de Vendrecour aperçoit trois hommes qui semblent se disposer à tirer sur eux; il prévient son père et les autres qui sont avec lui..... L'on croit alors que ce sont les brigands, et l'on fait retentir la forêt de coups de fusil... Fatale erreur! De Ven-

drecour père reconnaît son postillon... Il en est reconnu, et l'entend qui lui crie : Ah! c'est vous, M. de Vendrecour, qui agissez ainsi envers des hommes qui depuis si long-tems vous cherchent dans cette forêt!... Ils accourent tous alors près de ces généreux mortels qui se sont intéressés à leur sort, et apprennent du postillon qu'ayant craint d'être surpris seul dans cette retraite de voleurs, il avait conduit la voiture dans une ferme voisine, dont les habitans, instruits des dangers que vous avez courus, et de ceux que votre longue absence m'ont encore fait redouter pour vous, sont venus avec moi parcourir les sentiers tortueux et pénibles de cette forêt,

pour

pour vous donner du secours....

Le fils du fermier, légèrement blessé, excite les plus vifs regrets dans le cœur de tous ceux qui l'entourent. L'on se reproche amèrement une erreur qui arme ainsi contre des bienfaiteurs, des hommes malheureux que l'on vient secourir si généreusement!

Le passage d'une position inquiétante, à la joie la plus douce, forme un tableau des plus intéressans... La clarté du jour fait disparaître, avec les ténèbres de la nuit, les craintes auxquelles l'on s'abandonnait de part et d'autres. L'imagination effrayée, qui jusqu'à ce moment n'avait retracé que des brigands féroces et sanguinaires, ne rappelle plus que

PAGINATION INCORRECT

des amis, que des circonstances malheureuses avaient armés les uns contre les autres. — Infortuné que je suis! s'écrie Ventrecour père, en serrant dans ses bras le fils du fermier, au plaisir que je ressens de me voir échappé des dangers que nous venons de courir, vient se mêler la douleur d'avoir si mal récompensé votre générosité. Ah! que n'ai-je tourné contre moi-même l'arme fatale dont vous avez ressenti les effets meurtriers! — Rassurez-vous, trop sensible mortel, lui répond le fils blessé; le plaisir de vous voir enfin à l'abri des dangers qui vous environnaient de toutes parts, ne me laisse éprouver aucun chagrin à la vue du sang que j'ai répandu pour

vous... Ma blessure peu considérable me permettant de vous accompagner dans notre habitation, ne m'occupe nullement... Enchanté de vous voir échappés aux coups de féroces ennemis, je ne puis songer à une légère blessure que je dois à une méprise...

De Vendrecour fils, que l'espoir de revoir Mélanie jette dans la plus douce ivresse, répand de douces larmes, et attend avec la plus vive impatience l'instant heureux qui doit lui rendre cette amante chérie... Peut-être, se dit-il, que mon père, touché des peines que son injuste refus m'a fait éprouver, s'attendrira sur mon sort... Peut-être que reconnaissant son erreur, il se dira : O père victime d'une basse jalousie, à

quels affreux dangers viens-tu d'exposer un fils qui toujours dut t'être cher!... Pour ne point lui faire éprouver de nouvelles traverses, unissons-le à Mélanie..... Digne de lui sous tous les rapports, elle mérite si bien son amour!... Pendant que chacun arrête ainsi des regards satisfaits sur le tableau d'un avenir plus heureux, l'on approche de la ferme... L'on s'attendait bien que les motifs qui avaient éloigné un époux, un fils de cette vertueuse habitation, auraient causé les plus vives inquiétudes... L'on se peignait une fidelle épouse, des enfans sensibles et reconnaissans, vivement alarmés de l'absence d'un père adoré, d'un époux chéri, d'un frère aimable,

s'abandonnant à la plus déchirante douleur... Mais les revers, qui semblant respecter le toit coupable du scélérat, viennent trop souvent choisir leurs victimes sous celui de l'homme vertueux, changent en deuil la joie qu'eût dû procurer un heureux retour... L'infortuné fermier, qui, touché des malheurs qu'avait éprouvés un de ses voisins, avait ralenti, par sa générosité, les poursuites ruineuses qu'exerçaient envers lui d'avides créanciers, avait vu arriver le moment où il devait répondre à ses engagemens bienfaisans, sans cependant avoir pu les remplir... Les premiers objets qu'il aperçoit à son retour, sont d'insolens huissiers, qui, peu touchés des motifs honorables

qui le rendirent débiteur, se disposant à vendre ses propriétés, et à le plonger dans la plus affreuse détresse. . . De Vendrecour, indigné d'un spectacle qui outrage si ouvertement l'indulgence que l'on doit à d'honnêtes malheureux, brusque et menace ces hommes qui, couverts des livrées de la justice, ne sont trop souvent que des brigands, et qui consultent bien moins les droits d'un créancier que leur propre avidité... Cessez, leur dit-il, des poursuites qui outragent l'humanité... Je vais payer une dette qui ne m'acquittera point encore envers cette famille vertueuse, famille pour laquelle je m'intéresse...

Voilà les fonds d'une terre que je

viens de vendre, et que j'emploie d'une manière plus intéressante que je ne pouvais l'espérer...

De Vendrecour fils, craignant que son père n'ait pas de quoi satisfaire aux engagemens du fermier, veut se montrer digne fils d'un père si généreux... Il détache à l'instant le portrait de Mélanie, enrichi de pierreries, le présente à son père en lui disant : Jusqu'à ce jour, j'ai conservé cet objet aux dépens de ma vie. L'amante qu'il me représente me le rend si cher, que depuis mon absence, j'ai pris de plus grands soins de lui que de moi... Mais comme il est l'image d'une amante sensible et généreuse, je n'ai point à craindre de le destiner à un usage

auquel elle-même m'engagerait à le faire servir... Sa sensibilité pour les malheureux la fera applaudir au sacrifice que j'en aurai fait... Le père, charmé de voir que son fils, ainsi que lui, témoigne la reconnaissance qu'ils doivent à une famille au milieu de laquelle ils se trouvent, lui répond que, pouvant lui seul appaiser le courroux et l'avidité de ces hommes barbares qui viennent apporter le trouble dans l'asyle de la vertu, il lui laisse un objet dont sa bonté seule eût pu lui faire oublier la perte... Gardez-le encore, poursuit-il, mon cher fils, et comptez que, désarmé par vos vertus et vos malheurs, je vous unirai à l'amante chérie qu'il vous retrace... De Vendrecour,

drecour, son fils, cet ami qui avait partagé leurs dangers, les domestiques des uns et des autres, la famille entière du fermier; tout le monde ressent ces douces impressions que la générosité et la reconnaissance font éprouver dans de semblables momens. Il n'y a que ces indignes ministres de la justice qui, impatiens que des momens accordés à la sensibilité retardent celui de compter la somme qu'ils attendent, et reçoivent si avidement, ne ressentent point le plaisir de cette scène touchante. Malgré l'empressement que le fermier et sa famille montrèrent à retenir plus long-tems ces voyageurs bienfaisans, qui venaient d'éloigner de leur asyle l'indigence

et le désespoir, ils se hâtèrent de s'en retourner dans le sein de leur propre famille... Déjà ils approchent d'une montagne qui se trouvait entre la ferme et la route qu'ils allaient suivre... Les habitans de la ferme, dont les regards et le cœur ne les quittaient point, se plaignaient de ce que la nature avait formé en ces lieux une élévation qui leur cachât si promptement des êtres généreux qu'ils eussent toujours voulu contempler... Consolez-vous, mortels sensibles, de cette douloureuse séparation ; rentrez dans votre demeure, où vous goûterez de nouveau ce sommeil paisible que vous procura jadis une honnête aisance... Vos bienfaiteurs, contens d'avoir

récompensé vos vertus, n'exigent point de vous que vous pleuriez plus long-tems leur absence : vivez heureux, et ignorez toujours les revers que l'avenir leur réserve...

Nos voyageurs, que l'idée des dangers qu'ils ont courus et des plaisirs que semble leur promettre leur retour, flatte singulièrement, leur donne une nouvelle existence; chacun, hélas! soupire après l'instant qui doit enfin le rapprocher des objets dont l'absence lui causa tant de peines. Le jeune marquis de Vendrecour sur-tout montre la joie la plus vive. Les promesses que lui faites, dans la ferme, son père, lui retracent que l'avenir le plus atteur... Encore quelques instans,

se dit-il, et je reverrai Mélanie! je deviendrai son époux!... J'aime à croire que, fidelle autant que moi, elle n'aura point formé de nouveaux liens... Non, non, quand on sait aimer comme elle m'aime, l'on ne sait point trahir... Cher Vendrecour! crois-je l'entendre me dire, en pleurant votre absence, je trouvai dans elle de puissans motifs pour vous demeurer fidelle; en me rappelant qu'elle fut l'ouvrage de votre amour pour moi, elle me rappelle aussi tout ce que le mien pour vous voulait que je fisse. Vous me quittâtes pour me prouver combien je vous suis chère, et moi je n'ai vécu en ces lieux que par votre ressouvenir, pour répondre à votre généreux attachement.

Occupé tout entier de ces riantes idées, le jeune marquis approche, sans s'en apercevoir, des lieux après lesquels il soupire. Déjà l'on découvre une longue avenue d'antiques tilleuls, qui conduit au château de Vendrecour; déjà l'on rencontre les vassaux de son père, qui, quittant les champs qu'ils cultivent, accourent autour de la voiture, et témoignent la double joie qu'ils ont de revoir leur seigneur et son intéressant héritier... L'on arrive enfin au château, où le bruit de la voiture amène aux portières tous ceux qui l'habitent. Madame de Vendrecour arrive la première... Elle embrasse un époux dont les retards l'ont cruellement tourmentée... Comment

supportera-t-elle l'excès de joie que lui cause cette circonstance ? Après avoir serré long-tems dans ses bras un époux qu'elle adore, elle aperçoit encore dans la voiture un jeune seigneur ; elle le fixe avec attention ; elle recconnaît le jeune de Vendrecour, elle reconnaît son fils qu'elle crut ne jamais revoir... Ce n'est point une illusion, une erreur, se dit-elle en lui prodiguant les plus tendres caresses ! c'est vous, mon fils, que le ciel, touché de mes larmes, me rend ! Ah ! puissé-je désormais, dans le plaisir que j'ai de vous avoir retrouvé, oublier toutes les peines que me causa votre absence !

C'est un plaisir bien doux sans doute pour le jeune de Vendrecour,

de se retrouver au sein de sa famille après une longue et malheureuse absence; mais son cœur, qui goûte dans les lieux qui l'ont vu naître la douce satisfaction que nous éprouvons près des objets qui nous sont chers, laisse encore apercevoir un fond de tristesse qne l'on devine, mais dont on ne prévoit point pouvoir le consoler. Depuis long-tems on ne voit plus Mélanie : ses yeux mouillés de larmes cherchent de tout côté cet objet qui manque à son bonheur; souvent il se promène dans les lieux où jadis il se vit heureux près de Mélanie. . Il est tourmenté à-la-fois par le desir d'entendre parler d'elle, et par la crainte d'apprendre des détails contraires à son amour... De

Vendrecour père, touché de l'inquiétude dans laquelle il voit son fils, s'occupe des moyens de se réconcilier avec le baron de Vaucluse, père de Mélanie, et de conclure une alliance que des circonstances malheureuses avaient retardée.

Il se rend donc près de ce seigneur justement irrité, et se dispose à sacrifier au bonheur de son fils tous les motifs qui jusqu'alors avaient blessé son amour-propre.... Mais, hélas ! c'est trop tard que ce père repentant cherche à terminer les tourmens d'un fils malheureux... En entrant dans le château du baron, il voit la plus profonde douleur peinte sur tous les visages.... Ses yeux cherchent à découvrir, au

milieu de la famille, l'intéressante Mélanie... Il la demande, et l'on ne lui répond que par des sanglots et par des larmes... O Mélanie ! ô mon fils ! s'écrie-t-il ; la cruelle mort vient donc de vous séparer pour toujours ! Tandis qu'il s'abandonne ainsi à ces tristes idées, monsieur le baron de Vaucluse lui raconte les détails suivans : « Ce n'est point, cher marquis, la perte de Mélanie qui nous afflige tant en ce moment. Des revers peut-être plus cruels encore que ne le serait la mort, sont le sujet de notre douleur.... M. de Rosancour qui, depuis la fuite de votre fils, redoublait ses assiduités près de ma fille, espérait qu'il pourrait enfin produire quelqu'impression sur son

cœur ; mais Mélanie, ne payant toujours que de la plus froide indifférence l'amour de Rosancour, le rendit d'amant passionné, ennemi perfide et cruel. Dans une conspiration qui vient de se tramer contre l'état, ce rival dangereux est venu à bout de faire jouer à Mélanie le principal rôle.... Des propos injurieux au souverain, des correspondances avec les puissances ennemies, des distributions d'argent faites aux séditieux de l'intérieur, tout a été calomnieusement imaginé pour peindre aux yeux du gouvernement ma fille infortunée comme une scélérate... En vain ai-je voulu démontrer son innocence, je n'ai trouvé par-tout que des hommes sourds à

mes justes représentations.... Les grands, hélas! punissent et récompensent avec la même injustice.... Quelquefois on les voit élever aux premières dignités des hommes dont les faibles services n'eussent jamais dû les tirer de l'oubli, et charger de cruelles chaînes ceux que de légers soupçons leurs peignent comme coupables... Mélanie, arrachée de mes bras par la force, a été inhumainement jetée dans une obscure prison...

De Vendrecour père est d'autant plus touché de cet affreux récit, qu'il ne sait plus comment le laisser ignorer à son malheureux fils, à celui dont la destinée est attachée à celle de Mélanie. Être infortuné! se dit-il en

se rappelant sa position, les dieux n'ont-ils donc point encore assez éprouvé ton courage dans les revers? Un père qui, par une coupable sévérité, te repoussa de ses bras... les dangers, l'humiliation et l'opprobre auxquels t'exposa une vie passée en partie au milieu de farouches brigands; une amante adorée enfin, victime de la noirceur du crime; tant de malheurs, hélas! n'ont-ils pu désarmer le courroux du destin cruel qui te poursuit!.. Sans doute qu'attendant avec impatience mon retour, il a porté ses pas près de ce rivage, et que, se flattant d'un doux espoir, il envisage déjà les plaisirs d'une tendre union... Trop sensible amant! il s'empressera de venir

m'entendre lui parler de Mélanie...

A peine en effet M. de Vendrecour père fut-il à une petite distance du château du baron de Vaucluse, qu'il aperçut le jeune marquis venant à sa rencontre avec un air de satisfaction qui prouvait la douce erreur dans laquelle il était. Ce père, cruellement embarrassé, ne sait, ou s'il doit taire à son fils des détails alarmans, ou l'instruire du sort de Mélanie. Appréhendant, au milieu de cette indécision, qu'une bouche étrangère ne lui apprît d'une manière imprudente les circonstances de cette fatale aventure, il dit au jeune marquis, qui déjà avait deviné quelques nouveaux revers qu'on venait lui annoncer : « Mon ami, accoutumé

malheureusement à marcher de précipice en précipice, vous devez montrer plus de fermeté dans les nouvelles traverses qui viennent encore empoisonner vos malheureux jours. Victime de la plus affreuse calomnie, votre amante infortunée vient d'être arrêtée comme conspiratrice. Sa famille se désespère de ce fâcheux événement... Moi-même, je ne me le retrace qu'avec la plus vive douleur, et je ne puis qu'approuver les larmes qu'il vous fait répandre; mais au milieu de vos maux, il vous reste une bien douce consolation!... C'est que, toujours constante dans son amour pour vous, elle ne doit qu'à ce sentiment seul l'esclavage dans lequel elle gémit en ce moment.

Ayant constamment refusé de s'unir à Rosancour votre rival, ce perfide est devenu son lâche accusateur, et a cru ne pouvoir mieux se venger de ses dédains que par d'atroces calomnies. »

Jouet de la fortune bizarre, l'espèce humaine ne semble avoir été créée que pour servir à ses amusemens. L'instant où elle semble vouloir nous combler de ses faveurs, est bien souvent celui où elle nous outrage. Lorsque le jeune de Vendrecour veut s'unir à Mélanie, son père s'y oppose, et quand cette amante est dans les fers, il se décide à la demander.... Mélanie ne peut couler ses jours près d'un amant qu'elle adore; et Rosancour, qu'elle

n'aima jamais, veut se faire aimer!... La société, hélas! nous offre chaque jour le tableau de ces fâcheuses contrariétés, et nous convainc qu'en amour, comme en tout autre chose, il est beaucoup de Vendrecour et de Mélanie... Un amant tel que Vendrecour ne s'arrête point aux larmes que lui fait répandre la sensibilité; il cherche encore à venger l'amante pour laquelle il les répand. Pour cacher ses desseins à sa famille, il suppose un voyage dans une terre qu'elle possédait dans la Bourgogne... Persuadés que la dissipation seule peut calmer sa profonde douleur, ses parens approuvent fortement ce voyage... Tout se prépare pour le départ... Le desir de la vengeance

geance dans le fils; dans la famille, l'espoir que les amusemens de la campagne ramèneront le calme dans le cœur d'un enfant qui leur est cher, abrégent ces adieux que l'amitié cherche toujours à prolonger.

Rosancour, craignant avec raison le ressentiment de la famille de Mélanie, était parti pour Metz, où se trouvait son régiment. Coulant ses jours au sein des plaisirs dans cette ville, il oubliait qu'il eût des crimes à se reprocher... Un soir, à la sortie du spectacle, il se sentit heurter fort brusquement: il se plaint de cet outrage; il cherche à en reconnaître l'auteur; il regarde autour de lui, et aperçoit le jeune marquis de Verdrecour... Les regards menaçans,

que lui lança ce rival outragé, lui firent aisément deviner le sujet qui l'amenait dans cette ville... Je pense, monsieur, lui dit ce dernier, que, sensible aux procédés peu honnêtes dont je viens d'user à votre égard, vous vous ferez un devoir d'en exiger une réparation ; l'habit honorable dont vous êtes revêtu, ne vous laissera point oublier tout ce que vous lui devez. Attendez-moi demain matin, j'irai vous fournir l'occasion de donner des preuves de délicatesse et de courage aux officiers de votre corps qui vous environnent en ce moment, et qui sûrement blâmeraient moins mes procédés à votre égard, s'ils en connaissaient les motifs... Rosancour fut d'autant plus

alarmé de cette rencontre, qu'il n'aimait simplement à porter l'épée que comme arme d'honneur, et non comme un objet dont il voulût jamais se servir pour prouver sa bravoure... Déjà il redoute un combat qui, sans lui acquérir de gloire, exposera ses jours... La crainte, qui ne lui permet pas de s'abandonner au sommeil, lui retrace autant de combats que la nuit a d'instans. Cependant il se trouve dans la dure nécessité de ne point écouter la répugnance qu'il a à se battre... Les officiers témoins de l'insulte qu'il a reçue, ne lui eussent point pardonné une honteuse lâcheté.... Un peu enhardi... par bienséance on l'entend qui frappe du pied, et dit :

Oui, je me battrai!... Mais il prononce ces mots d'une voix si chancelante, que l'on reconnaît aisément qu'ils ne sont point l'expression de la bravoure.

Le moment aussi desiré d'une part que redouté de l'autre, arrive enfin; l'on se rend sur le champ de bataille; l'on se porte des coups terribles des deux côtés; Rosancour, encouragé par un léger avantage qu'il a obtenu sur son adversaire, semble se reprocher d'avoir témoigné de la crainte... De Vendrecour, quoique beaucoup plus habile que lui dans ce genre de combat, est contraint d'user de toute son adresse pour ne point tomber sous les coups de son ennemi... Cependant il finit par faire ressentir

à Rosancour les tristes effets de sa supériorité... Il l'atteint d'une manière meurtrière, et l'étend à ses pieds... De Vendrecour à l'instant fait transporter le vaincu dans sa demeure, et prend la route de la terre où sa famille le croyait déjà. Triste et pensif en quittant des lieux où il venait d'exercer une vengeance que son amour extrême pour Mélanie, bien plus qu'un ressentiment barbare lui conseilla, il se reproche secrètement d'avoir puni d'une manière si cruelle un homme perfide, il est vrai, mais dont la mort ne lui rendrait point Mélanie... Ce triste ressouvenir ne sera pas la seule peine que lui causera son imprudence. Le même coup dont il aura frappé un

ennemi, répandra aussi la tristesse et le deuil dans le sein de sa propre famille.... Les premiers objets qui frappent ses regards à son arrivée, sont des hommes qui, plongés dans la plus profonde douleur, lui font présager quelqu'événement sinistre... Il s'approche... Il reconnaît les domestiques de madame de Vendrecour, qui lui apprennent que cette mère sensible, s'étant reproché de ne point l'avoir accompagné dans son voyage, avait pris le lendemain la route de la Bourgogne, et que ne l'ayant point trouvé, elle s'était abandonnée à un chagrin dont les suites faisaient craindre pour ses jours. Il court à l'instant près de sa mère, qui, le fixant avec des yeux languissans,

ne peut plus exprimer que faiblement le plaisir qu'elle a de le revoir. Employant tous les moyens possibles pour la rappeler à la vie, il fait venir de Dijon les plus habiles médecins... Ils arrivent... Ils entourent le lit de la malade... Ils se consultent, et semblent ôter à la mort tous ses droits.... Leur art ne leur fournit néanmoins aucun remède contre le chagrin ; mais comme ils se font plutôt payer de la confiance qu'on leur accorde, que de l'utilité d'une ordonnance, ils imitent un certain médecin de la Manche, qui, en ayant toujours dans un sac, en prenait une au hasard, et disait au malade : *Dieu te la donne bonne!*... Quoi qu'il en soit, madame de Vendre-

cour revint petit-à-petit de l'accablement inquiétant dans lequel l'avait plongée l'imprudence de son fils. Chaque jour sa raison et ses forces reprenant leur premier état, donnaient des espérances rassurantes. Peu de tems après, elle fut fort bien rétablie, et chercha à distraire le jeune marquis de ses sombres rêveries. Mais comment, hélas! pouvoir consoler un amant aussi malheureux? comment lui faire oublier, par le tableau d'un avenir plus satisfaisant, ses maux présens? L'amante dont il croyait devenir l'époux, gémit dans la plus affreuse captivité, et touche peut être au moment de périr victime de la calomnie. En vain madame de Vendre-

cour

cour cherche-t-elle, dans sa touchante amitié pour lui, tous les moyens de calmer sa douleur.

« L'innocence de Mélanie, lui dit-elle, doit vous rassurer entièrement sur les suites de sa disgrace. Lorsque le gouvernement connaîtra tous les détails de cette affaire, il se reprochera son erreur, et s'empressera, sans doute, à la réparer. Les rois assez indifférens pour ne point s'intéresser au sort d'un sujet accusé, ne sont point assez injustes pour souffrir qu'on le sacrifie lorsqu'on les instruit de son innocence. Ne vous arrêtez point à de fâcheux pressentimens, qui, sans avoir la plus légère vraisemblance, ne font qu'empoisonner vos jours... Profitez

des différens agrémens de la campagne, et rétablissez sagement une santé déjà altérée, hélas! par les affreux revers que vous éprouvez... Et si vous êtes trop indifférent pour ce qui vous intéresse vous-même, songez du moins à une mère qui ne compose son bonheur que du vôtre. Comptez que l'avenir vous dédommagera des peines dont le présent vous accable. Mélanie, faisant bientôt disparaître les soupçons injurieux qui planent sur elle, viendra terminer vos inquiétudes, et vous procurer la plus douce félicité.» Tandis que l'amitié s'empresse ainsi à le consoler, le sort fatal acharné à le poursuivre, se prépare, hélas! à lui porter de nouveaux coups....

L'infortunée Mélanie est traduite devant le parlement de Paris, et son procès s'instruit avec la plus grande activité... A peine l'intéressante accusée parut-elle au milieu de ce grave et sévère sénat, que le premier sentiment qu'elle lui inspira, fut celui de l'indulgence... Chaque juge, frappé des charmes qu'elle offre à ses regards, n'exerce qu'à regret ses austères fonctions, et craint, en obéissant à Thémis, d'outrager l'amour. Je ne dirai pas que l'intégrité, qu'une droiture impartiale, vertus si nécessaires à ces hommes destinés à prononcer sur le sort de la société entière, furent toujours méconnues dans le temple de la justice... Mille traits que je ne détail-

lerai point ici, détruiraient cette injurieuse assertion ; mais je puis affirmer que l'or et la beauté décident souvent du sort des mortels. Mélanie en fait la triste expérience.... Un président qui, depuis le premier instant où il la vit, conçut pour elle la plus violente passion, lui en fit l'aveu dans le courant de la procédure, et lui promit de disposer tout le parlement en sa faveur, si elle voulait lui laisser espérer de la trouver un jour sensible à son amour. Mélanie, que l'effroi de la mort ne pouvait rendre inconstante, se montra offensée de la protection et de l'amour du président, et lui ôta tout espoir de faire sur son cœur vertueux la plus légère impres-

sion... Indigné de l'indifférence de Mélanie, il renouvelle les crimes de ce magistrat romain qui sacrifia à son coupable amour pour Virginie, les devoirs sacrés de sa place. Ce n'est plus alors une beauté intéressante qu'il aperçoit dans la malheureuse Mélanie : sa généreuse indifférence ne lui retrace plus qu'une femme altière et audacieuse, dont la mort seule peut le venger de l'affront qu'il en reçoit... Peut-être que les dénonciations peu fondées et peu vraisemblables qu'avait portées contr'elle le perfide Rosancour, n'eussent pas surpris la religion de ses juges. Mais la corruption d'un séducteur outragé formant un tableau hideux de cette conspiration,

a soin d'y représenter Mélanie sous l'aspect le plus défavorable... Malgré l'intérêt que sa beauté, sa naissance inspirent, chaque juge, indisposé par le récit des forfaits que lui prête la calomnie, n'éprouve plus d'autres sentimens que celui d'une froide pitié. Mélanie n'est point coupable, et Mélanie cependant entend retentir le temple de la justice d'une sentence de mort... Tout se prépare pour son supplice... De Vendrecour et la famille ne sont pas moins indignés que désespérés de ce fatal revers... L'on n'approche que dans les déchiremens du plus affreux désespoir, de l'instant qui doit enlever au plus fidèle des amans, au plus tendre des pères, une amante,

une fille digne, sous tous les rapports, des plus tristes et plus justes regrets... L'arrêt fatal est donc prononcé ! se disent ces êtres infortunés : Mélanie va donc mourir ! Quand nous irions implorer la clémence d'un prince qui se croit outragé, les larmes que nous répandrions à ses pieds deviendraient inutiles. Il ne nous reste plus de ressource, que celle que laisse aux malheureux l'adversité ; nous ne pouvons plus que nous abandonner à la plus affreuse douleur, tandis que Mélanie se dispose courageusement à la mort. Son perfide accusateur, Rosancour, dont la blessure meurtrière avait rendu inutiles tous les secours de l'art, est prêt à rendre le

dernier soupir... Effrayé dans ces momens du crime dont il s'est rendu coupable envers l'infortunée Mélanie, il se montre sensible à la voix des remords... Le tombeau qui m'attend, se dit-il, m'ôtera dans quelques instans les moyens de réparer les malheurs que je vais accumuler sur la tête d'une femme vertueuse et innocente... Ah! si, aveuglé par une fatale passion, je passai une partie de cette vie que je vais quitter, à me noircir de crimes, que j'accorde du moins ces derniers momens à la vertu.

Rosancour repentant, appelle les notaires, et leur déclare, d'une manière authentique, que toutes les inculpations dirigées contre mademoiselle de Vaucluse étaient l'ou-

vrage d'un amour offensé, d'une odieuse calomnie ; et que le seul regret qu'il avait en ce moment de quitter la vie, était celui de ne pouvoir lui-même témoigner à Mélanie combien le ressouvenir des maux qu'il lui avait causés le tourmentait. Ce fut en donnant ainsi des preuves touchantes d'un sincère repentir, que cet amant égaré expira, et sauva les jours de Mélanie. Le jeune marquis, à qui il ne reste plus d'espoir de gagner les juges, qui déjà ont prononcé sur le sort de Mélanie, qui ignore que Rosancour en mourant a fait l'aveu de son crime, tente le hardi projet de sauver, au péril de la sienne, la vie de son amante. Il faut, pour réussir dans

cette entreprise, ou corrompre ou forcer une garde nombreuse; mais les obstacles les plus difficiles à surmonter, ne semblent être pour l'amour que de simples jeux. Dites à un amant que c'est délire, de prétendre braver les baïonnettes qui entourent les prisons... il ne verra que faiblesse, que lâcheté dans cette sage remontrance. Tout oser, ne rien craindre, furent toujours les caractères irréfléchis de l'amour... Le jeune de Vendrecour, déterminé à sauver Mélanie, se met à la tête d'un détachement redoutable... Mais comme il ne se dissimule point qu'une téméraire audace est plus capable de nuire à son projet que de le favoriser, il tente auparavant

de surprendre les gardiens de Mélanie. Persuadé que ce sera mettre à couvert l'honneur d'un sénat qui se laissa faiblement tromper, que de le tromper lui-même, c'est en son nom qu'il ira délivrer Mélanie... Toutes les pièces nécessaires à ce dessein sont à l'instant imaginées, et portent le caractère imposant de la réalité. La garde, le concierge des prisons, tous séduits par le ton d'assurance avec lequel de Vendrecour vient réclamer Mélanie, détruit tous les soupçons auxquels eût pu donner lieu une démarche semblable; les précautions qu'il prend pour faire escorter d'une manière sûre la voiture qui doit, dit-il, la transférer dans le lieu qui lui est indiqué

par les ordres supposés qu'il vient de remettre, ne laisse voir en lui que le plus scrupuleux et le plus intègre exécuteur des lois. Mélanie, que l'obscurité de la nuit, que les apprêts effrayans de sa translation supposée jettent dans une espèce d'agonie, monte avec peine dans la voiture, et ne reconnaît point ceux qui l'accompagnent... Dans cet état d'assoupissement, on l'entend prononcer les noms de son père et de Vendrecour : Amant infortuné ! dit-elle, me voilà donc arrivée au moment fatal qui me ravit les douces espérances dont mon cœur se flattait encore, et qui pour toujours va me séparer de toi !... Si jamais, hélas ! tu reviens dans les lieux que tu

quittas par amour pour moi, tes yeux, empressés de revoir Mélanie, parcourront ces campagnes jadis si fortunées pour nous; tu croiras l'y retrouver; tu la demanderas à tous ceux que tu rencontreras dans tes recherches, et ils t'instruiront de ma fatale destinée... Quel prodige vient tout-à-coup se dérober au glaive dont elle se croit menacée! C'est parmi ceux qu'elle croit chargés de la conduire au supplice, que se trouve son amant et son libérateur. Vendrecour se fait reconnaître, et la serre dans ses bras. « Instruit de vos malheurs, lui dit-il, j'ai exposé ma vie pour sauver la vôtre. J'ai heureusement réussi, et ne prétends point avoir acquis par cette action

des droits à votre reconnaissance : comme en vous perdant je ne pouvais plus traîner qu'une affreuse existence, j'étais intéressé autant que vous, à vous arracher à une mort qui ne m'eût pas été moins funeste qu'à vous. »

Quittons promptement une patrie où la vertu est si lâchement sacrifiée; fuyons dans des pays sauvages où les hommes, moins policés, et suivant grossièrement les penchans de la nature, sont sans doute moins barbares... Peut-être qu'un jour vos juges détrompés vous rappelleront dans le sein d'une famille qui, quoique contente de votre fuite en cè moment, soupirera alors après votre retour...

Tandis qu'ils s'éloignent ainsi des lieux où la mort menaçait Mélanie, son innocence y est enfin reconnue... Le désaveu de Rosancour parvient au parlement... La famille de Mélanie en est instruite... Son père, quoiqu'épuisé par la douleur, court dans les prisons, et semble ne pouvoir jouir assez tôt du plaisir de presser dans ses bras une fille dont il pleurait la mort. Père infortuné! en cessant de vous affliger sur l'arrêt fatal qui devait terminer les jours de votre fille, il faut verser de nouvelles larmes sur sa fuite... Mélanie que vous croyiez débarrasser de ses cruelles chaînes, vous a ravi, par une suite non interrompue de revers, cette douce satisfaction; déjà

loin des lieux où vous la cherchez, elle habite quelqu'obscure retraite ignorée des humains, et se cache au glaive qu'elle croit toujours suspendu sur elle. M. le Baron de Vaucluse, dans l'instant où il croit ainsi ramener au sein de sa famille une fille adorée, qu'en avait éloignée une atroce perfidie, apprend d'un concierge trompé par l'amour, que des ordres, dont il reconnaît maintenant l'excusable fourberie, l'avaient déterminé à la rendre à l'escorte vraiment imposante qui vint la réclamer. O bizarre destin! que tu te plais à persécuter les malheureux mortels! Un père cherche une fille qui, échappée à l'affreuse mort dont elle fut menacée, devait

le

le consoler de ses cruels chagrins... Une fille que le repentir vient de rendre à la liberté, à la vie, fuit comme coupable, et s'abandonne à toutes les craintes que donne le crime!... Ah! peut-être que Mélanie et Vendrecour seront instruits que leur patrie désabusée les rappelle pour les dédommager de son erreur! Non, non, ce ne sera que lorsqu'ils auront éprouvé de nouveaux revers, qu'ils apprendront que l'innocence de Mélanie est reconnue. Après un voyage long et pénible, ces deux amans arrivèrent près des côtes d'Espagne... En attendant une occasion favorable pour se mettre entièrement à l'abri des dangers qu'ils s'imaginaient courir

en France, ils furent obligés de se cacher soigneusement dans une ferme isolée et propre à les rassurer sur les craintes qui les tourmentaient. Mais quoique dérobés dans cette retraite aux regards des hommes, ils n'y trouvèrent point la tranquillité qu'ils espéraient. Mélanie se promenant seule un soir dans un bois voisin, fut surprise par un orage furieux, et entra dans une espèce de caverne qu'elle aperçut... Déjà la nuit commençait à couvrir de ses épaisses ténèbres toute la nature. Ses regards qui se promènent sur les objets qui l'environnent, n'aperçoivent plus que les sentiers étroits qui conduisent à la ferme: pendant que la crainte lui retrace

les dangers auxquels elle est exposée, elle entend marcher à quelques pas... Elle aperçoit un homme qui s'arrête, qui regarde, qui écoute... Il s'approche toujours d'elle, et avec les mêmes précautions; il dépose un paquet, et regagne à la hâte la plaine.... Mélanie, tremblante de frayeur, ne sait plus si elle doit ou rester dans sa caverne, ou s'en retourner; l'orage appaisé, il est vrai, fait succéder au bruit du tonnerre un silence profond et rassurant; mais cet homme qu'elle vient d'apercevoir dans le bois, et qui a porté ses pas vers les lieux qu'elle doit traverser, ne lui fait pas moins redouter ce dernier parti...Cependant, se retraçant l'inquiétude que son ab-

sence devait donner à Vendrecour, elle quitte sa retraite, et brave, par amour, des dangers que lui grossissait la crainte... Elle fait quelques pas, et entend les cris d'un jeune enfant... Soupçonnant alors que celui qu'elle a pris pour un féroce brigand, est l'auteur du crime qu'elle vient de découvrir, elle ne craint plus pour ses jours ; mais son excessive sensibilité lui fait craindre pour ceux de cet infortuné... Elle voudrait sur-le-champ le dédommager des rigueurs du sort, et lui rendre une mère qu'il lui ôta. Ses cris, qu'il ne semble prolonger que pour l'attendrir, déchirent cruellement son cœur compatissant... Malgré cependant que chaque pas qui l'éloigne

des lieux d'où elle voudrait arracher un être abandonné lui coûte beaucoup, elle n'ose exécuter ses généreux desirs : elle se promet seulement de devenir bientôt sa libératrice, et s'en retourne à la ferme... Lorsqu'elle est à la sortie du bois, elle entend à quelques pas d'elle un coup de fusil.... Elle s'arrête de frayeur, de saisissement... Elle regarde, aperçoit deux hommes, dont l'un est armé, et l'autre fuit dans l'épaisseur du bois. Où fuir, où se cacher aux dangers qui la menacent?... Une femme timide, environnée d'ennemis! se dit-elle... Infortunée que je suis! j'ai fui la mort dont j'étais menacée dans les lieux qui m'ont vu naître, et je viens la

chercher dans des pays sauvages!... Dans ces momens de trouble, elle entend une voix.... elle écoute, et reconnaît Vendrecour... Cet amant, charmé d'avoir retrouvé Mélanie, lui raconte, qu'ayant aperçu un homme qui, bien loin de répondre aux renseignemens qu'il lui avait demandés, s'était enfoncé dans le bois, il l'avait aussitôt ajusté, et avait cherché à le punir comme son assassin... Comme vous, répond Mélanie, j'ai d'abord cru qu'il ne rôdait dans ces bois que pour immoler quelque voyageur égaré; mais c'est un crime d'une nature différente qui le conduit ici. C'est un barbare qui, près de l'endroit où je m'étais mise à l'abri de l'orage, est venu dé-

poser un jeune enfant. Vendrecour, aussi sensible que Mélanie, l'engage aussitôt à le conduire où il était. Aussitôt ils s'acheminent tous les deux vers cet enfant malheureux... La nature bienfaisante, remplaçant les secours qu'il réclama seulement par ses cris, a fermé sa paupière, et lui fait goûter les douceurs du sommeil... De Vendrecour charge sur ses épaules ce précieux fardeau, et regagne, avec Mélanie, la ferme... A peine aperçut-on entrer cet enfant, que le fermier et son épouse éprouvèrent une cruelle inquiétude; ils semblaient, par leurs regards, s'annoncer quelque chose de sinistre... L'on s'occupe à prendre des renseignemens sur cette aventure...

L'on trouve, dans le berceau, un billet ainsi conçu :

« Mortels sensibles, qu'un heu-
» reux hasard conduira dans ces
» lieux, prenez soin de cet infor-
» tuné, qu'un secret fatal arracha
» seul des bras de ceux qui lui ont
» donné le jour. Né au sein de l'o-
» pulence et de l'amitié, il ne fera
» point regretter les soins que l'hu-
» manité lui donnera. »

Avec ce billet l'on trouva un riche médaillon, sur lequel étaient gravés différens chiffres, qui paraissant donner au fermier quelques éclaircissemens, lui firent répandre des larmes... De Vendrecour et Mélanie lui ayant demandé le sujet de son inquiétude, il leur parla ainsi :

« La

« La confiance que vous m'inspirez ne me permet plus de vous cacher ma triste position. Un seigneur voisin, malheureusement épris d'une de mes filles, lui faisait entendre, depuis long-tems, qu'il allait s'unir à elle. Séduite par ses promesses, qui peut-être pouvaient paraître sincères à une jeunesse qui, aveuglée par un premier penchant, ne connaît pas la dissimulation, elle a faiblement écouté l'amour de cet homme perfide. Depuis l'instant où elle s'est aperçue des suites de cette malheureuse passion, elle a quitté la maison paternelle, et s'est imaginée qu'elle pourrait, par sa fuite, nous cacher son imprudence. Nous avons appris que, retirée dans une

terre voisine de ce seigneur, elle était accouchée ces jours derniers, et que, pour tenir secrète cette aventure, l'on avait aussitôt fait disparaître l'enfant. L'assemblage parfait des traits et du seigneur et de ma fille, que nous retrace cet infortuné, ne nous laisse plus aucun doute sur sa naissance et ses malheurs... Ses malheurs! qu'ai-je dit? Chez nous il sera à l'abri de l'indigence, et retrouvera dans notre tendresse tous les soins, tous les égards que lui refusent ceux qui l'abandonnèrent.

« Victimes vous-mêmes des plus affreux revers, vous vous montrerez sans doute sensibles à ma triste position, et garderez religieusement le secret que je viens de vous confier!

Mélanie, que les différentes circonstances dans lesquelles elle venait de se trouver, avaient singulièrement affectée, tomba sérieusement malade. De Vendrecour, extrêmement touché de sa position, ne la quittait plus. Malgré que les fermiers prissent les plus grands soins d'elle, son amant ne lui permit pas de se reposer sur eux. Nuit et jour il lui donnait les marques du plus sincère attachement. Effrayé de l'accroissement qu'il voyait prendre à la maladie, il arrosait de ses larmes cette amante chérie. « Maintenant à l'abri des dangers qui menaçaient vos jours, lui disait-il, ne vous laissez point ainsi abattre par de tristes ressouvenirs. Sitôt que vous pour-

rez supporter les fatigues du voyage, nous passerons en Espagne, où nous trouverons enfin la paix et le repos. » Mélanie, sensible à la cruelle inquiétude à laquelle elle voyait son amant s'abandonner, cherchait à lui déguiser sa véritable position.... Mais cette tendre et généreuse précaution manqua d'être fatale à l'un et à l'autre... Mélanie laissant, par cette amitié mal entendue, faire de rapides progrès à sa maladie, tomba enfin dans un état d'accablement qui fit tout craindre pour ses jours... Les médecins eux-mêmes ne laissèrent à Vendrecour aucun espoir de la sauver. Chaque jour semblait devoir être son dernier. « Cruel destin, qui depuis si long-tems me

poursuis ! se dit le fidèle et sensible Vendrecour, j'avais cru que, satisfait des tourmens dans lesquels j'ai traîné jusqu'à ce jour ma triste existence, tu me laisserais enfin jouir de quelques instans de repos ; mais, hélas ! plus perfide aujourd'hui que tu ne le fus jamais, tu me fais ressentir tes coups, auxquels tu sais que je me montrerai plus sensible. En me ravissant Mélanie, tu devines que cette perte déchirera mon cœur, et que le monde ne possédera plus rien qui puisse m'en consoler ! »

Pendant qu'il se désespérait ainsi de la situation de Mélanie, cette amante se sentit un peu mieux, et chercha à consoler elle-même Vendrecour. Dans l'espace de trois ou

quatre jours, elle dissipa entièrement les craintes de Vendrecour, et se rétablit parfaitement dans la suite. Les habitans de la ferme, aussi flattés que Vendrecour du rétablissement inattendu de Mélanie, en témoignaient leur joie à ceux qui ne la connaissaient point pour être étrangère, de manière à laisser croire qu'elle était la fille chérie de ces hôtes sensibles. Ils s'empressaient tous, à l'envi l'un de l'autre, de lui procurer tout ce qui pouvait la flatter. Malgré tant de soins, Mélanie et Vendrecour décidèrent leur voyage pour l'Espagne. Après quelques jours de marche passés dans les plus grandes frayeurs, ils arrivèrent à Madrid. Les Espagnols,

assez fanatiques, pour supporter pa-
iemment le joug d'une tyrannique
nquisition, pour se conformer aux
ois bizarres d'une institution qui
ne dut son origine qu'à la stupide
implicité des hommes, et qui ne
'est maintenue jusqu'à nos jours
que par la fourberie des prêtres
ambitieux et despotes; les Espa-
gnols, dis-je, esclaves des plus ridi-
cules momeries de la religion, ne
sont pas moins corrupteurs et per-
fides que les autres peuples : une
femme jolie ne court pas moins de
danger à Madrid qu'à Constanti-
nople. Un turc, auquel la polygamie
permet la jouissance de plusieurs
femmes, est souvent plus modéré et
plus chaste qu'un espagnol, auquel

l'usage et sa religion n'en accordent qu'une. A peine Mélanie parut-elle dans Madrid, que, parmi ceux même dont elle eût pensé avoir le moins à craindre, elle trouva l'être le plus immoral et le plus audacieux. Assez portée pour les cérémonies religieuses, Mélanie se rendit un jour dans une église où officiait un évêque. Ce prélat, moins occupé de ses fonctions, que des objets qui pouvaient flatter ses regards voluptueux, aperçut la charmante Mélanie, et forma, dès ce moment, le dessein de l'associer aux autres femmes qui déjà servaient à ses plaisirs.

Bientôt des domestiques, accoutumés à recruter pour sa grandeur, parcoururent les différens quartiers

de Madrid, pour s'assurer de la demeure de Mélanie. Une jolie étrangère, dans ce pays, est bientôt connue. Un seigneur, un prêtre, un moine, bien mieux que ne pourraient le faire les agens les plus rusés de la police, connaissent la demeure d'une belle femme. En fort peu de tems, l'évêque parvint à connaître l'asile et les inclinations de Mélanie. Ces renseignemens eussent dû faire renoncer l'évêque amoureux à ses projets; mais aussi despotes en amour qu'en religion, ces ministres veulent eux seuls disposer des plaisirs de cette vie et de l'autre. Près d'une beauté ils ne souffrent point de rivaux, et se figurent que ceux-là seuls qui dans une chaire

déclament contre une coupable volupté, ont le droit de goûter ses douceurs.

L'évêque, décidé à faire la conquête de Mélanie, fixe le moment où il doit l'enlever. Instruit que chaque soir elle va, avec Vendrecour, se promener à une petite distance de la ville, il donne ses ordres : quatre hommes bien armés se rendent à l'instant dans les lieux où se promènent la belle Mélanie et son amant ; deux s'emparent de ce dernier, et les deux autres jettent dans une voiture l'infortunée Mélanie. L'un et l'autre, songeant peu alors aux excès auxquels porte un coupable amour, se figurent que reconnus dans ce pays, ils sont ar-

rêtés comme de fugitifs conspirateurs. Cette séparation les plonge dans le plus affreux désespoir; ils ne voient plus de moyens de se mettre à l'abri de ce nouveau revers. En arrivant dans le palais de l'évêque, Mélanie s'aperçut néanmoins qu'elle n'avait point été arrêtée comme complice de la conspiration française. L'accueil gracieux qu'on lui fit la rassura à cet égard. « Mademoiselle, vint-on lui dire, vous ne devez point vous alarmer de l'aventure qui vient de vous arriver; elle pourra, si vous ne contrariez pas les projets de ceux qui s'occupent de votre bonheur, vous procurer la plus douce et la plus agréable existence. Un évêque généreux et bien-

faisant se dispose à vous faire partager la brillante fortune dont il jouit. Fugitive et attachée à un homme qui, par la position où il se trouve, ne peut que vous laisser languir dans une honteuse obscurité, vous trouverez, près de cet opulent prélat, les douces aisances auxquelles vous donne droit votre beauté. Que l'état de votre possesseur actuel ne vous inspire aucune répugnance. Si un prêtre, dans nos temples, nous paraît un être misanthrope et peu fait pour l'amour, il se montre, dans son asyle, le plus tendre et le plus sincère des amans. « Mélanie, devinant alors le motif pour lequel elle avait été arrêtée, répondit avec toute la fermeté qu'inspire la vertu. » Ne

croyez pas, dit-elle, que ni les promesses, ni les menaces feront sur moi la plus légère impression. Fidelle en France, où la séduction s'offre sous des dehors si flatteurs, je ne viendrai pas me rendre coupable d'inconstance dans un pays où l'on fait l'amour avec plus de gravité que l'on n'en montre dans le mien pour juger un procès. Dites à votre évêque de renoncer à tout projet sur moi; la plus froide indifférence deviendra le seul prix de l'outrage qu'il me fait. » Tandis qu'on cherchait ainsi à séduire Mélanie, de Vendrecour s'abandonnait aux plus tristes réflexions. Il se retraçait, hélas! Mélanie prête à subir l'affreuse mort à laquelle il l'avait dérobée. Chaque

fois que l'on entrait dans sa prison, il croyait que l'on allait l'instruire de cet événement désespérant.

« Au moment où, loin de ma patrie, je me regardais à l'abri des dangers qui nous environnaient, au moment où je croyais pouvoir enfin goûter quelque repos, je me trouve dans les chaînes, je me vois de nouveau séparé de Mélanie que je crus ne plus quitter! Sort cruel! sort barbare! il n'est donc plus d'asyle qui nous mette à l'abri de tes coups! Nous crûmes, hélas! qu'en quittant les lieux où tu semblais déjà avoir épuisé sur nous toutes tes rigueurs, tu cesserais de nous poursuivre, et tu nous as devancés dans ces contrées pour nous y forger de nouvelles

chaînes ! « Cet amant malheureux n'apprendra-t-il donc point que Mélanie n'est point perdue pour lui? que, sans être dans les fers, comme une victime destinée à la mort, elle lui donne de nouvelles preuves de sa constance et de son amour? Non: si l'homme coupable, au milieu des revers, trouve quelques consolations, l'homme vertueux semble devenir l'ennemi de la société entière, quand le ciel le punit ou le châtie. Il pleurera Mélanie, et ne trouvera nul consolateur; ce ne sera que lorsque de nouveaux malheurs viendront l'accabler, qu'il se verra à l'abri de ceux qu'il redoute.

L'évêque, faiblement alarmé de la résistance qu'opposait Mélanie,

crut que son agent en amour n'avait point usé des moyens qui pouvaient la fléchir; il se rendit lui-même dans son appartement. Découvrant, près d'elle, des charmes que quelques regards lancés au hasard n'avaient pu qu'imparfaitement lui retracer, il ressent ses feux prendre de nouveaux accroissements, et jure, en secret, de ne point renoncer à la conquête d'une beauté qui, à elle seule, lui offrait plus d'attraits que toutes les femmes espagnoles dont était déjà composé son dévôt sérail; mais la violence de sa passion n'ébranla point la vertueuse Mélanie. Indignée de trouver à Vendrecour un rival, dans un homme dont le caractère eût dû la rassurer contre

contre la séduction, elle ne laisse voir en elle qu'une femme décidée à préférer à une coupable condescendance, les tourmens les plus affreux. De semblables dispositions changèrent bientôt en une affreuse tyrannie un amour outragé. L'évêque, persuadé qu'une étrangère qui déjà avait formé des engagemens, devait, par bienséance, opposer quelques difficultés aux entreprises d'un inconnu, se contenta néanmoins, pour cette fois, de lui retracer les peines que lui attirerait un injurieux refus, et la quitta, en l'engageant, d'un ton menaçant, à faire d'utiles réflexions. Persuadée que Vendrecour attribuait toujours leur arrestation aux crimes supposés dont

on l'accusa en France, Mélanie desirait depuis long-tems trouver l'occasion de le tirer de cette cruelle erreur. Parmi les domestiques de l'évêque, il s'en trouvait un français, qui, révolté de sa conduite, prenait la plus grande part à la position de Mélanie. Souvent il venait, en secret, la consoler et lui témoigner le chagrin qu'il avait de ne pouvoir la soustraire aux poursuites audacieuses de ce maître cruel. Mélanie, charmée d'avoir ainsi trouvé au milieu de ses tyrans un homme honnête et sensible, lui demanda avec confiance ses services, et le détermina aisément à faire tenir à Vendrecour la lettre que voici :

« Les chagrins que j'ai éprouvés

» depuis notre séparation, infortuné
» Vendrecour! sont bien moins l'ou-
» vrage de ma position que de la
» vôtre. J'oublie que je suis captive
» d'un évêque audacieux, qui se
» dispose à se venger de l'indiffé-
» rence, du mépris avec lesquels je
» réponds à sa coupable passion....
» et ne songe qu'aux peine cruelles
» qu'a dû vous faire éprouver la
» malheureuse persuasion où vous
» avez été, que je devais ma capti-
» vité à des motifs plus alarmans...
» Vous vous retraciez sans doute
» Mélanie livrée aux supplices que
» votre amour pour elle a déjà su
» lui faire éviter. Et en jugeant de
» votre attachement par le mien,
» j'ai dû singulièrement m'affliger

» sur votre triste position. Jusqu'à
» ce moment, je prolongeais le plai-
» sir que j'ai à vous écrire, en pro-
» longeant mes lettres... mais au-
» jourd'hui, que celle-ci doit mettre
» fin à vos cruelles inquiétudes, je
» sacrifie à la satisfaction de vous
» rassurer plus promptement, celle
» que j'éprouve en vous écrivant.
» Je ne vous dis point de vous tran-
» quilliser sur les craintes que peut
» donner un rival; la justice que
» vous m'avez rendue jusqu'à ce
» jour, sur cet article, vous fera
» aisément croire que Mélanie sera
» toujours tout à vous, comme elle
» se persuade que vous serez tou-
» jours aussi tout à elle. »

De Vendrecour, extrêmement sa-

tisfait d'apprendre que Mélanie n'est point arrêtée comme conspiratrice, devient furieux de la savoir dans l'asyle coupable d'un vil corrupteur. Il crie à l'injustice; il menace les auteurs d'un semblable attentat. Mais plus insensibles que les murs qui l'environnent, les perfides ravisseurs de Mélanie se montrent sourds à ses plaintes. Accoutumés à entendre les gémissemens de leurs victimes, ils ne savent plus s'attendrir. L'on répond effrontément à Vendrecour qu'il devrait se regarder comme très-heureux s'il n'avait à regretter que la perte d'une amante, et s'il n'y joignait celle de sa liberté ou de sa vie. « Que n'ai-je su, répondit-il à tant d'insolence, que nous étions

destinés à un outrage de cette nature! ou nous eussions été immolés par ceux qui nous chargèrent de chaînes, ou ils eussent eux-mêmes tombés sous mes coups. »

Pendant que de Vendrecour s'abandonne ainsi à la plus juste colère, Mélanie repoussait loin d'elle l'évêque, qui faisait de nouvelles tentatives. Désespéré enfin de ne pouvoir rien obtenir, ce prélat ne s'en tient point à la honte dont on vient de le couvrir; il s'occupe, dès ce moment, de la plus perfide vengeance. Mélanie, qui eût dû, par une délicatesse, une constance dignes des plus grands éloges, exciter un heureux repentir dans le cœur d'un prêtre égaré par l'amour, ne

fit que l'aigrir davantage. Bientôt elle et de Vendrecour furent représentés au peuple espagnol comme deux êtres ennemis coupables de la religion et des mœurs; chassés, assura-t-on, l'un et l'autre de leur patrie pour des crimes affreux; ces deux étrangers venaient les renouveler dans ces contrées, où la foi et la piété brillèrent toujours avec tant d'éclat! Le peuple, quoique victime trop souvent lui-même des persécutions d'un clergé despotique, ne voyant dans le perfide accusateur de Mélanie et de Vendrecour, qu'un saint prêtre justement alarmé de la corruption des deux accusés, qu'un autre Jérémie pleurant les crimes de la coupable Jérusalem, semblait

attendre avec impatience le moment de les voir expirer dans les supplices.

Amans par-tout persécutés, un nouvel orage gronde sur vos têtes malheureuses ! votre innocence n'a pu vous en mettre à l'abri.... Vous allez de nouveau devenir victimes de la perfidie des hommes ! En changeant de climats, vous ne faites que changer de malheurs : si vous fûtes, en France, sacrifiés à la faiblesse d'un sénat trompé, vous allez, en ces lieux, éprouver d'autres malheurs aussi peu mérités et peut-être plus accablans encore !

Mélanie et Vendrecour, qu'avait séparés la plus criante injustice, sont fort surpris de se voir réunis dans l'enceinte

l'enceinte redoutable de l'inquisition. « Par quelle fatalité, se disent-ils secrètement, paraissons-nous devant un tribunal qui doit ignorer jusqu'à notre existence dans ce malheureux pays ? de quels crimes pourrait-on nous accuser? L'amour, ici, est-il un sentiment assimilé aux forfaits ? L'union de deux amans peut-elle donc attirer sur eux d'aussi iniques vexations? » Des propos injurieux à la divinité, des sarcasmes scandaleux contre la religion et ses ministres, l'inceste enfin dont on les accusait, en les supposant malignement frère et sœur, tout ce que la plus noire calomnie peut imaginer, fut mis en usage pour les rendre plus odieux à leurs juges. En vain

s'efforcèrent-ils de démontrer le ridicule et la fausseté des accusations portées contre eux : les juges, qui n'écrivent leurs fatals arrêts que sous la dictée du fanatisme, ne virent, dans de sages réponses, que l'effronterie et l'audace que montrent des hommes endurcis dans le crime. Mélanie et de Vendrecour sont catholiquement condamnés à la peine de mort, au milieu d'un peuple qui, bien digne de vivre sous les lois barbares d'une inquisition, applaudit à leur jugement.

Les deux condamnés, conservant ce calme profond que l'on trouve toujours dans l'innocence, ne s'alarment point de cet événement. Se rappelant les revers affreux qui,

jusqu'à ce jour, avaient traversé leur malheureuse vie, ils semblaient en voir arriver le terme avec indifférence. La triste, mais douce consolation de mourir ensemble, ne leur laisse pas éprouver le regret de n'avoir point à vivre encore. Le ciel, touché du généreux sacrifice qu'ils sont prêts à faire de leurs jours, saura les leur prolonger.

Tandis que la cruauté prépare leur bûcher, l'amitié leur réserve un libérateur. De Vendrecour père, qui, depuis long-tems, employait tous les moyens pour découvrir la retraite de son fils et de Mélanie, avait écrit à différens amis qu'il avait dans les pays étrangers, et avec lesquels il avait autrefois servi. Un brave offi-

cier retiré à Madrid, fut donc instruit de la fuite du jeune Vendrecour et de mademoiselle de Vaucluse, et fit les plus promptes et les plus sérieuses recherches. Il se rappela alors du jugement de jeunes étrangers..... Mais comme on les disait frère et sœur, et que les deux amans d'ailleurs dont on le chargeait de s'informer, étaient issus de familles trop vertueuses pour qu'ils se fussent rendus coupables des crimes qu'on leur attribuait, il ne s'arrêta que faiblement à cette première idée. Ce ne fut qu'en prenant de nouveaux renseignemens qu'il apprit du domestique français de l'évêque dont j'ai parlé, que les deux condamnés étaient réellement le

jeune de Vendrecour et mademoiselle de Vaucluse ; que cette dernière, ayant courageusement refusé de satisfaire la passion de son maître, attira sur elle l'affreuse vengeance dont elle allait, dans quelques instans, éprouver les suites terribles. Cet officier, convaincu alors de la scélératesse du pontife espagnol, et de l'innocence de Vendrecour et de Mélanie, ne perdit point de tems ; il se rend à l'instant à la cour, où il avait de puissans amis, leur détailla les calomnies qui seules donnèrent naissance à cette affaire, et réussit à dérober à l'inquisition des victimes qu'elle allait inhumainement sacrifier. Mélanie et Vendrecour sont mis en liberté au moment où ils comp-

taient expirer dans les tourmens. Les portes fatales de la prison s'ouvrent... le bruit des verroux retentit et se prolonge dans l'enceinte de cette lugubre demeure.... Les regards de Mélanie et de Vendrecour se portent alors languissamment vers l'entrée, et semblent redouter les objets sinistres qui s'offrent aux coupables dans ces derniers momens. Quelle surprise! ce n'est point un farouche mortel chargé des attributs effrayans de la mort qui s'avance vers eux... c'est un vieillard vénérable qui, né pour de plus honorables et plus dignes fonctions, ne leur laisse apercevoir que les douces émotions de l'attachement et de l'amitié. Ces deux amans se sentent tour-à-tour pressés dans

les bras de cet inconnu, et voyent couler des larmes d'attendrissement. « Je rends grace au ciel, leur dit-il, de ce qu'il a bien voulu me choisir pour votre libérateur. Honoré depuis long-tems de l'amitié de vos deux illustres familles, je ne puis que me féliciter des occasions qui me permettent d'y répondre ; et l'intérêt que vous m'inspirez m'assure assez de l'importance du service que je me suis empressé de leur rendre, en vous arrachant à la mort. Instruit de votre fuite et de l'inquiétude qu'elle a causé à vos sensibles et vertueux parens, je me suis aussitôt informé si vous n'étiez point en Espagne. Dans mes recherches, j'appris que deux jeunes français venaient d'être

condamnés par l'inquisition; mais ne soupçonnant nullement que votre malheureux sort vous eût conduit devant ce redoutable tribunal, j'ai failli, hélas! à n'apprendre votre présence en ces lieux qu'avec votre mort. Ce fut un domestique de votre perfide accusateur qui m'assura de vos noms, et qui me dévoila ce mystère d'iniquité. Je courus à l'instant implorer les bontés de quelques amis que j'ai à la cour, et qui, par tous les services qu'ils m'ont rendus jusqu'à ce jour, n'ont point encore aussi vivement excité ma reconnaissance que par celui que je viens de recevoir. Qu'il m'est doux de rendre à des parens tels que les vôtres des enfans tels que vous! »

Vendrecour et Mélanie joignent au plaisir de voir leurs chaînes brisées, celui d'apprendre de leur généreux libérateur que Rosancour, avant de mourir, avait authentiquement désavoué les calomnies qu'il avait répandues sur le compte de cette dernière, et que l'arrêt fatal qui la condamna à mort venait d'être annullé.

Mélanie, qui, deux fois, avait ainsi touché au moment de perdre la vie d'une manière si tragique, et qui se retraçait celui où elle se figurait ne plus avoir à craindre de nouveaux revers, tomba dans une espèce de léthargie, suite assez ordinaire des impressions trop vives et de la douleur et du plaisir. Ce généreux

officier la fit transporter chez lui, où ses soins et ceux de Vendrecour ramenèrent promptement cette amante à la vie. Une malheureuse continuité de traverses rendirent le repos et la tranquillité nécessaires à l'un et à l'autre. Leur bienfaisant libérateur, persuadé aussi bien qu'eux de ce besoin, leur dit : « Vous m'avez déjà donné des témoignages de reconnaissance auxquels j'ai été infiniment sensible ; mais, protecteur un peu exigeant, je ne trouve point que vous vous fussiez entièrement acquittés à mon égard. Quelque peu important que pût vous paraître le service que je viens de vous rendre, il me fait encore attendre quelque chose de votre part. Je vous crois l'un

et l'autre assez reconnaissans pour espérer que vous ne me refuserez point : faites-moi l'amitié de passer avec moi quelques jours, et laissez-moi vous convaincre, par le plaisir que j'ai à vous voir, de celui que je ressens de vous avoir obligés. » Mélanie et Vendrecour acceptèrent d'autant plus volontiers ces offres honnêtes, que la première n'était point dans le cas de supporter les fatigues d'un voyage.

Après un très-court séjour à Madrid, l'officier conduisit nos deux amans dans une maison de campagne, où le plaisir, s'offrant sous toutes les formes, faisait, de cette charmante habitation, un lieu où l'homme le plus indifférent se sen-

tait comme enchaîné malgré lui : des bals brillans où se trouvait tout ce que l'Espagne avait de plus séduisant à offrir à des étrangers ; des repas où l'esprit, l'amabilité des convives donnaient un nouveau prix aux mets recherchés qu'une ingénieuse opulence y prodiguait ; des concerts, que l'espoir de plaire dans les artistes rendait des plus intéressans ; des parties de chasse, auxquelles présidaient la galanterie et la volupté, occupaient tour-à-tour les instans de Mélanie et de Vendrecour. Nés l'un et l'autre pour intéresser dans tous les pays, ils excitèrent, parmi les Espagnols, ainsi qu'autrefois parmi les Français, l'admiration générale. Et comme les

êtres les plus intéressans sont oubliés sitôt que quelques fâcheux revers viennent les accabler, l'on vit un peuple qui, indifférent pour Mélanie au moment où ses charmes allaient devenir la proie des flammes, se portait alors sur son passage pour l'admirer, et maudire, en secret néanmoins, les bârbares inquisiteurs qui voulurent la sacrifier.

Si je n'étais pas obligé de suivre mes héros dans les différens pays qu'ils parcourent, je leur trouverais chez d'autres peuples plus voisins des tyrans et des persécuteurs.

Mélanie au sein des plaisirs, y paraissait indifférente; l'inquiétude dans laquelle elle savait sa famille, l'empêchait de cacher la sienne; mais

cette touchante mélancolie donnant à ses charmes un nouveau prix, la faisait toujours distinguer des autres femmes, qui employaient tous les moyens d'intéresser ces fêtes brillantes: les Français, les Espagnols, ne voyaient et n'admiraient que Mélanie. Beaucoup de seigneurs qui ignoraient les aventures et la constante amitié qui unissaient Mélanie et Vendrecour, formaient le projet de faire la conquête de cette première; chacun se disputait la faveur de se trouver près d'elle. Le fils d'un ministre espagnol sur-tout, se prévalant de sa naissance et de son rang, semblait devoir l'emporter sur ses rivaux; toujours près de Mélanie, il se figurait que lui seul pouvait l'intéresser.

Vendrecour, sûr du cœur de son amante, et qui ne voyait dans les sentimens qu'elle inspirait, qu'un hommage flatteur rendu à son goût, à son discernement, était bien éloigné d'écouter une injurieuse jalousie; sachant que l'on est malheureux, lorsque l'on ressent de l'amour pour une femme qui ne répond point à ce sentiment, il plaignait beaucoup plus qu'il ne redoutait ses rivaux. Le fils du ministre dont j'ai parlé, s'étant aperçu que l'aveu de son amour qu'il avait fait à Mélanie, n'avait produit aucune impression sur son cœur, prit le parti de profiter de l'obscurité de la nuit et de l'enlever. La vertu opprimée, persécutée, trouve rare-

ment de généreux défenseurs : un être malheureux ne figure plus dans la société que par les dédains humilians dont on l'accable ; mais le crime, quand il peut, par l'appât des richesses, flatter la cupidité, compte autant de partisans qu'il a d'or à répandre. Quatre hommes sont gagnés par le seigneur espagnol ; l'instant où Mélanie doit être enlevée est déjà fixé. Peu occupée, comme je l'ai dit, des amusemens au milieu desquels elle se trouvait, Mélanie cherchait de tems-en-tems les endroits les plus solitaires de la fête, et se livrait à ses sombres rêveries : ce fut dans ces instans-là que l'on devait s'emparer d'elle.

Chacun se livrait tranquillement et sans

sans crainte aux plaisirs divers qu'offrait cette brillante société, lorsque l'on entendit des cris à quelque distance du lieu de la fête. Vendrecour cherchant alors Mélanie, et ne la trouvant point, courut à l'instant où l'on avait entendu crier... Il arrive, aperçoit quatre hommes qui tiennent dans leurs bras une femme qui fait d'inutiles efforts pour se débarrasser. Indigné de cette violence, tombe sur eux, appelle du secours, et reconnaît qu'au lieu d'une étrangère qu'il avait d'abord cru dérober aux outrages de quelques scélérats, il avait épargné à Mélanie elle-même ce cruel affront. Le fils du ministre, bien loin de chercher à faire croire qu'il n'avait joué aucun

rôle dans cette affaire, eut l'audace de se plaindre à Vendrecour de la manière dont il avait traité ses gens. Il fit entendre qu'il n'y avait qu'une coupable insolence qui empêchât de juger de l'honneur qu'il faisait à ceux qu'il voulait bien faire servir à ses plaisirs. Vendrecour, plus outré de ces propos insolens, que de l'outrage qui les occasionna, lui dit : « Ignorant les mœurs de votre patrie, j'ignore également si c'est un honneur pour les femmes, comme vous me l'assurez, de s'abandonner aux passions des grands; mais comme dans la nôtre ce qu'il vous plaît d'appeler honneur est un opprobre, nous nous montrons français partout, et nous nous efforçons d'en sou-

tenir le caractère ; et peu intimidé par votre qualité de fils d'un ministre, dont vous semblez tant vous prévaloir, je vous eusse bien moins ménagé que les lâches que vous avez employé dans cette affaire, si je vous eusse reconnu parmi eux ! »

L'espagnol, qui jusqu'alors n'avait entendu que des discours respectueux et flatteurs à son sujet, fut étrangement piqué de la hardiesse de Vendrecour, et lui proposa de se battre. Ce dernier, qui n'avait ainsi traité l'orgueilleux espagnol, que pour l'engager à prendre ce parti, accepta avec beaucoup d'empressement. Pendant que chacun s'entretenait de cette aventure, ils se rendirent l'un et l'autre dans

un endroit indiqué, et se battent avec un acharnement inconcevable. Déjà l'espagnol avait eu différentes armes brisées dans ses mains, et ne perdait rien de son intrépidité: Vendrecour blessé, cherchait à ne point sortir de ce combat avant de s'être vengé. Animés l'un et l'autre par des motifs de gloire et de vengeance, ils semblaient ne vouloir se séparer que lorsque leurs forces épuisées ne leur permettraient plus de se battre. Cependant Vendrecour se rappelant qu'il se battait pour Mélanie, semblait retrouver dans l'amour un courage qu'épuisa son redoutable adversaire; il lui plongea son arme dans le sein et le fit tomber à ses pieds. Le bruit de ce com-

bat s'étant bientôt répandu, changea en deuil les plaisirs dont on s'enivrait.

Cet ami qui sauva Mélanie et Vendrecour, ne fut point fâché que l'on eût puni ainsi l'audace d'un homme qui, en outrageant des étrangers, des amis auxquels il avait offert son asile, faisait réjaillir sur lui une partie de ce sanglant affront; mais il se rappelait d'un autre côté, que le ministre chez lequel on allait transporter un fils mourant, était un homme puissant et vindicatif, et qu'il pardonnerait d'autant plus difficilement, que ce fut lui qui déroba Vendrecour et Mélanie aux tourmens qui leur étaient préparés. Dans cette circonstance embarras-

sante, il n'y avait qu'une prompte fuite qui pût mettre ces deux amans à l'abri des suites fâcheuses que cette affaire laissait entrevoir : mais Mélanie, que le ressouvenir toujours présent de ses premiers revers, que les nouveaux désagrémens qu'elle et son amant venaient d'éprouver, avaient jetée dans un accablement alarmant, ne put que quitter l'asile de leur bienfaiteur et gagner avec peine les quartiers les plus déserts de Madrid. De Vendrecour, trop attaché à Mélanie pour l'abandonner dans cet instant, préféra à des moyens qui l'éloigneraient d'elle, ceux qui, en l'exposant à des dangers, l'empêcheraient de ressentir les tourmens cruels de l'absence.

Moins malheureuse dans une simple habitation qu'au milieu des fêtes brillantes où elle se trouva, Mélanie semble être plus satisfaite du nouveau genre de vie auquel les condamne leur triste aventure. Le monde ne leur offrant à l'un et à l'autre que deux êtres qui sussent les intéresser, que Mélanie et Vendrecour, ils trouvent toujours dans leur réunion seule, des plaisirs qu'ils ne goûtent point dans des cercles nombreux et brillans. L'amour qui, pour aggrandir son empire, inventa ces fêtes tumultueuses où il cherche à séduire par les plaisirs variés et piquans qu'il y répand; l'amour, quand il a allumé ses feux dans le cœur de deux amans, les

arrache ensuite à ces jouissances trop bruyantes et les conduit dans quelque silencieuse retraite, où il fait toujours mieux ressentir le prix de ses faveurs.

Mélanie et de Vendrecour seraient heureux dans l'asile solitaire qu'ils ont choisi, s'ils pouvaient y demeurer ignorés ! Mais le ministre courroucé de l'état affreux dans lequel il revoit son fils, jure par l'amitié, par la tendresse qui lui rendent si cher cet auguste rejeton, de poursuivre avec la dernière sévérité tous ceux qu'il croira coupables. Instruit que le meurtrier de son fils est cet étranger auquel il a sauvé la vie, il se rend à l'instant chez cet officier, où il croit le trouver : ses regards

menaçans

menaçans annoncent la fureur qui l'anime. Il lui dit, que si on ne lui livrait aussitôt Mélanie et Vendrecour, il le rendrait responsable de leur évasion : comme il était trop délicat et trop généreux pour trahir un secret qui eût chargé de nouvelles chaînes Vendrecour et Mélanie, il persista toujours à cacher au ministre le lieu de leur retraite. Le lendemain cet homme, dont la fermeté eût dû lui mériter les éloges et l'estime du ministre, fut impitoyablement jeté dans une prison. Vendrecour et Mélanie, instruits de la disgrace de leur libérateur, et convaincus qu'elle était l'ouvrage de la scène malheureuse qui venait de se passer, en furent sensiblement

affligés. Plus d'une fois ils convinrent de quitter leur retraite, d'aller se livrer au ministre, et de reprendre les fers de leur bienfaiteur. La reconnaissance, la sensibilité ne leur laissaient point apercevoir les dangers auxquels les exposerait une semblable démarche : ils ne la considéraient que comme un devoir sacré qu'ils auraient du plaisir à remplir. Quoi! Mélanie qui, au sein d'un doux repos, qui, soignée par un amant qui l'adore, ne jouit encore que d'une santé chancelante, se sent assez de forces, assez robuste pour supporter de nouveau les rigueurs de la captivité! Ah! quand la vertu commande, Mélanie oubliant tous les ménagemens qu'elle

se doit, n'écoute plus que sa voix... De Vendrecour, qui voit que sa position ne lui permet pas d'écouter sa générosité, la console, en lui promettant de trouver les moyens de se rendre utiles d'une autre manière à leur bienfaiteur. Cet espoir rassurant Mélanie, elle renonce, quoiqu'à regret, à s'immoler elle-même. De Vendrecour ayant appris que dom Sylvain, son bienfaiteur (c'était ainsi qu'il se nommait), était tombé malade dans le lieu de sa détention, et qu'un habile médecin avait une entière liberté de le voir, s'instruisit de sa demeure, et alla le trouver. L'habitude que l'on a d'aller les chercher pour leur faire gagner de l'argent, leur fait contrac-

ter celle de recevoir leur monde de la manière la plus gracieuse... A peine celui-ci aperçut-il de Vendrecour, qu'il se fatigua le corps à lui faire de profondes inclinations.

Vendrecour augurant bien de toutes ces politesses, lui parla de l'incarcération de dom Sylvain, et lui demanda s'il ne pourrait, par sa médiation, lui rendre quelques visites? Ce disciple d'Esculape, qui croyait que l'on venait au contraire acheter les siennes pour un malade, parut d'abord s'offenser de cette demande; mais comme Vendrecour lui fit entendre qu'il saurait payer un semblable service tout ce qu'il pouvait valoir, il commença à trouver plus d'honnêteté dans la demande que lui fai-

sait Vendrecour. Si je puis, semblait-il dire intérieurement, tirer à-la-fois de l'argent, et de ceux qui se portent bien, et de ceux qui sont malades, je n'en ferai pas de plus mauvaises affaires. Après qu'il eut réfléchi de cette manière, ou d'une autre peu différente, il promit à Vendrecour de le faire entrer dans la prison, à condition qu'il lui remettrait la somme promise avec autant de secret que lui en mettrait à la recevoir. Cette visite mystérieuse fut remise au lendemain. Vendrecour, satisfait des heureuses dispositions du médecin, se munit de quelques piastres, et se rendit chez lui.

Pour donner lieu à moins de soupçons, Vendrecour avait rem-

placé son costume français par celui de médecin espagnol. Au premier abord, celui chez lequel arriva Vendrecour eut bien de la peine à le reconnaître ; il le prit pour quelque jeune recru de la docte faculté qui venait pour le consulter. Il ne revint de sa méprise que lorsqu'on lui remit les piastres. Faisant alors tourner d'une main Vendrecour dans sa chambre, et tenant de l'autre le rouleau, qui, lui seul, valait plus que le produit d'un grand nombre d'*ordonnances*, il loua sa bonne tournure, et lui dit que jamais le costume des médecins espagnols n'aurait paru dans la capitale avec autant de grace. Ils se rendent l'un et l'autre dans la prison de dom Sylvain.

La garde et le concierge, trompés par l'accoutrement de Vendrecour, le laissent entrer sans la moindre difficulté. Dom Sylvain, accoutumé à ne voir que son médecin, témoigne quelque surprise d'en voir deux, et pense que l'on regarde sa maladie beaucoup plus alarmante. Ce n'est qu'au moment où Vendrecour le serre dans ses bras, qu'il le reconnaît... Dans un entretien assez court qu'ils eurent ensemble, Vendrecour rendit compte des recherches que faisait le ministre irrité, et engagea fortement dom Sylvain à profiter des moyens qu'un heureux hasard leur procurait pour sortir de cette affreuse captivité. « Vous nous avez obligé, lui dit-il, avec tant d'em-

pressement, et de générosité, que nous sommes charmés l'un et l'autre de trouver l'occasion de vous témoigner notre reconnaissance. Quoiqu'exposés en ces lieux, nous ne les quitterons point tant que nous vous y saurons dans les chaînes; nous ne pourrions goûter nul bonheur en France, en nous rappelant qu'en Espagne l'infortune vous accable. Occupez-vous aujourd'hui, avec les moyens que je vous donne, à couper un barreau, et tenez-vous prêt pour onze heures du soir; je disposerai des échelles de corde, et vous attendrai à l'heure convenue. Après ce secret arrangement, Vendrecour dit à dom Sylvain que dans deux ou trois jours il profiterait en-

core des bontés de son médecin, et l'accompagnerait à la prison. Ce dernier, qui savait combien il était avantageux d'être bon avec Vendrecour, lui promit aisément la continuation de ses services. En se quittant, au sortir de la prison, Vendrecour et le médecin parurent infiniment satisfaits l'un de l'autre; le premier se félicitait d'avoir trouvé un homme qui lui avait procuré les moyens de sauver son libérateur; le second se félicitait de son côté de la générosité d'un étranger, dont il recevait de l'argent sans se donner la peine d'écrire des ordonnances. Dom Sylvain travaille avec une activité incroyable. Déjà le barreau se sépare sous la dent de la lime. A dix heures et

demie, dom Sylvain se trouve déjà dans la cour des prisons. Très-inquiet de ne voir ni d'entendre Vendrecour, il craint que, bien loin de pouvoir s'échapper, il ne soit resserré avec plus de sévérité. Un factionnaire a déjà fait plusieurs fois retentir la cour des mots effrayans : Qui vive ! Craignant d'être découvert, il se cache aussitôt dans un égoût, et se déroba aux recherches que l'on vint faire. Il plaignit amèrement, dans ce trou incommode, le factionnaire, auquel l'on reprochait, d'une manière humiliante, d'avoir ainsi donné une fausse alerte. Vendrecour, qui ne connaissait point Madrid, et qui fit de longs détours pour retrouver la prison, n'arriva qu'à minuit dans

l'endroit indiqué. Satisfait d'apercevoir dom Sylvain, il plaça l'échelle de corde, et l'attendit avec la plus vive impatience. Cet homme, déjà âgé, fut si long-tems à gagner le haut du mur, qu'il faillit à faire échouer leur projet. Les factionnaires de l'intérieur de la prison l'aperçurent, et crièrent aux armes; mais comme les hommes de garde, profondément endormis, ne quittèrent que lentement, et l'un après l'autre, le lit de camp, dom Sylvain était déjà hors des murs lorsqu'ils arrivèrent. Ils montèrent aussitôt dans une voiture qui les attendait à quelques pas, et regagnèrent, sans accident, le logis de Vendrecour.

Mennie, au moins autant char-

mée de l'heureuse évasion de dom Sylvain, qu'il pouvait l'être lui-même, le serra long-tems dans ses bras, et lui donna, ainsi que Vendrecour, toutes les marques du plus sincère attachement. Il s'agissait alors de prendre les moyens les plus prompts de quitter Madrid, où le ministre, instruit de l'évasion de dom Sylvain, allait employer tous les instans des agens de police à sa recherche.

Mélanie et Vendrecour engagèrent dom Sylvain à passer avec eux en France, où il se trouverait au milieu d'amis qui ne le chériraient pas moins que pouvaient le faire les parens qu'il laisserait, pour quelques instans, en Espagne. Comme les uns

et les autres se doutèrent bien que sitôt que l'on s'apercevrait de la fuite de dom Sylvain, l'on donnerait des ordres pour les arrêter aux portes de la ville, ils se disposèrent à en sortir du grand matin.

L'inquiétude, ce trop grand empressement que l'on met toujours dans les circonstances périlleuses, occasionne souvent des retards. L'on était déjà informé de la sortie de dom Sylvain avant que nos fugitifs eussent quitté leur asile. Lorsque la voiture qui les conduisait fut vers le milieu de la rue où ils demeuraient, des soldats armés l'arrêtèrent, et examinèrent les voyageurs avec la plus grande sévérité; mais comme ils étaient heureusement dé-

guisés d'une manière à ne pas laisser voir la plus légère ressemblance avec leur signalement, le chef de l'escouade referma brusquement la portière, et leur dit : Maintenant, que Dieu vous conduise ! nous sommes sûrs que vous n'êtes point ceux que nous cherchons.

Ils sortirent enfin de Madrid, et furent bientôt à une très-longue distance de cette ville, où l'on continuait à visiter, à toutes les portes, les voitures qui sortaient.

Le médecin de dom Sylvain, dont j'ai parlé, ayant attendu, le lendemain, Vendrecour pour aller voir ce malade prisonnier, et se rappelant qu'il payait très-généreusement les services qu'on lui rendait, se

rendit chez lui, où il apprit, avec le plus vif chagrin, que cet étranger était parti. Pour ne point perdre entièrement cette course, il se rendit de là à la prison, où il crut qu'il pourrait la compter parmi celles qu'il faisait pour dom Sylvain; mais comme l'on avait appris qu'il avait fait entrer avec lui quelqu'un près de dom Sylvain, et qu'on le soupçonnait fortement d'avoir favorisé son évasion, il fut arrêté dans la prison même, où il eut le tems de dépenser les piastres qu'il reçut de Vendrecour.

Tandis que l'un se trouvait ainsi aux prises avec l'adversité, les autres semblaient se dérober à ses coups de la manière la plus heureuse. Arrivés

sur les frontières d'Espagne, Mélanie, Vendrecour et dom Sylvain touchaient au moment qui devait les mettre à l'abri de toute poursuite. Pendant quelques jours qu'ils consacrèrent au repos de Mélanie, ils se décidèrent à s'embarquer pour repasser en France. Le commandant du port, pendant cet intervalle, reçut les ordres de les arrêter, et de les faire reconduire à Madrid, s'ils se présentaient pour passer. A l'instant il ordonna que l'on lui conduisît tous ceux qui devaient faire voile pour la France. Très-alarmés de cette sévère précaution, nos voyageurs changèrent de projet, et se disposèrent à s'éloigner promptement du port; mais l'air mystérieux

avec

avec lequel ils s'occupèrent de leur fuite, ayant donné quelques soupçons, on les arrêta et on les conduisit au commandant. Tous plongés alors dans la plus affreuse tristesse, ils ne se retracent qu'un avenir désespéraut.

Le commandant, auquel le ministre les avait peints sous les couleurs les plus défavorables, les brusqua d'abord d'une manière fort dure; et malgré qu'il fût secrètement l'admirateur des charmes de Mélanie, il paraissait ne pas devoir écouter cette douceur, cette modération dont font toujours usage en faveur d'une belle femme, les hommes les plus farouches. Il leur annonce, dans ses emportemens, qu'ils vont être conduits

sous bonne escorte à Madrid, pour y subir la peine due à leurs crimes... En fixant attentivement dom Sylvain, il se montre plus modéré... Il semble se reprocher la sévérité avec laquelle il a agi à l'égard d'un veillard vénérable qu'il croit connaître.... Il repasse rapidement les circonstances où il a connu cet homme qu'il a ordre de charger de chaînes... Sa reconnaissance achève de le convaincre qu'il ne se trompe point dans ses conjectures... Il se jette dans les bras de dom Sylvain, et lui dit : « Pourquoi, vertueux Sylvain, ne m'avez-vous pas épargné le regret que j'ai d'avoir montré une coupable sévérité à votre égard? pourquoi ne vous êtes-vous pas fait con-

naître comme le généreux bienfaiteur de celui qui vous outrageait? Depuis long-tems, hélas! je desirai trouver l'occasion de vous témoigner la reconnaissance que je vous dois. Votre absence, votre éloignement ne m'ont point laissé oublier qu'entouré des ennemis dans cette célèbre bataille contre les Turcs, j'allais perdre la vie, si, pour me débarrasser, vous n'eussiez exposé la vôtre avec tant de courage et de générosité! Dom Sylvain se rappelant alors les circonstances où il servit avec ce commandant, ne fut point fâché que le sort lui eût ainsi fourni l'occasion de retirer quelqu'avantage des services qu'il lui rendit. Il raconta tous les détails de l'événement qui avait

indisposé le ministre contre lui et contre Mélanie et Vendrecour. Le commandant, qui reconnut l'injustice des procédés du ministre, rassura entièrement nos fugitifs, et leur procura tous les moyens de se rendre en France sans aucun obstacle. Il les fit trouver avec un capitaine de vaisseau son ami et son parent. Après qu'il eut fait abondamment approvisionner les passagers, il dit à ce capitaine, en lui présentant dom Sylvain : voilà cet estimable et brave militaire auquel je dois la vie, et dont je vous ai parlé tant de fois ! Victime, en ce moment, de l'injustice d'un ministre, il est obligé, pour se soustraire à son ressentiment, de fuir sa patrie. Ces deux français,

qui ont partagé son infortune, se dérobent également aux poursuites que leur ennemi commun fait contre eux. Je vous les recommande tous, et me repose sur votre amitié pour moi. Dans toutes les circonstances où ils auront besoin de vous, ne vous épargnez point, je vous prie; je prends pour mon propre compte tous les services que vous pourrez leur rendre. » Dom Sylvain, Vendrecour et Mélanie quittent le commandant avec la plus vive reconnaissance, et se rendirent aussitôt dans le vaisseau, qui les amena en France. A peine furent-ils sortis du port, qu'ils aperçurent un bâtiment, qui, par les efforts qu'il faisait pour les rejoindre, leur donna quelqu'in-

quiétude ; elle n'était point mal fondée. Les agens du ministre, instruits de leur fuite par des espions qu'ils avaient pour cet objet dans tous les ports, se mirent à leur poursuite. Déjà ils étaient sur le point de les atteindre, lorsqu'un ouragan furieux les sépara les uns des autres. Le capitaine, jaloux de répondre aux intentions du commandant, profita de cette circonstance, pour ne laisser à ceux qui le poursuivaient, que la honte d'avoir fait une course inutile. Aussi habile marin que les autres étaient peu expérimentés, il sut tirer un parti avantageux de l'orage, et laissa bientôt les agens du ministre dans un embarras qui leur fit renoncer à l'espoir de jamais les rejoindre.

Vendrecour et Mélanie, échappés ainsi à quelques dangers, croyaient que la fortune, lasse de les persécuter, allait enfin leur laisser goûter un doux et paisible repos. Délivrés, disaient-ils, des dangers que nous avons courus en Espagne; bientôt de retour en France, où nos familles et le public nous dédommageront des revers cruels que nous dûmes à la calomnie, nous ne serons plus occupés que de la diversité des plaisirs que nous offrira une tendre union.

Ces vertueux amans pouvaient croire, avec quelque raison, toucher au terme de leurs chagrins et de leurs peines; ils avaient éprouvé tant de traverses et de tant de manières,

qu'ils pouvaient espérer que le destin avait épuisé toutes ses rigueurs; mais il est des êtres qui, nés sous une étoile fatale, ne trouvent dans une longue vie qu'un enchaînement non interrompu de malheurs. A peine sont-ils sortis d'un abîme, qu'un autre se creuse sous leurs pas. Semblables à cet infortuné que l'on nous peint, mourant de misère et de chagrin sur son fumier, ils ne cessent de s'affliger d'un revers que pour recommencer à en éprouver de nouveaux. Mais laissons quelques instans Mélanie dans une douce illusion; jouissons avec eux du plaisir que l'on ressent en se rapprochant de l'asile paternel et de sa patrie, après une longue et cruelle absence!

Trop

Trop tôt, hélas! nous les verrons, oubliant ce repos passager, au milieu de nouvelles traverses.

Après une navigation heureuse, le vaisseau arriva dans une île française. Le capitaine, par complaisance pour Mélanie, que la mer avait indisposée, s'y arrêta quelques jours. Un soir, en se promenant tous ensemble, ils aperçurent trois hommes armés qui en cernaient un quatrième, et qui faisaient leurs efforts pour se saisir de ce dernier. Vendrecour, ne voyant dans un semblable combat qu'une coupable lâcheté de la part des aggresseurs, court à eux, et les menace de les punir de leur honteux procédé. Offensés de s'entendre ainsi traiter

par Vendrecour, ils se tournent contre lui, et engagent un combat cruel. Déjà Vendrecour en a terrassé un, lorsque le capitaine, arrivant à son secours, fond également sur eux, et les force à prendre la fuite. Le malheureux qu'ils venaient de dérober à leur cruauté, vint remercier ses libérateurs. Ils sont tous étrangement surpris de reconnaître dans celui auquel ils venaient de sauver la vie, le parent du capitaine, ce généreux commandant qui favorisa leur évasion. Le ministre, leur dit-il, instruit, je ne sais comment, de la manière dont j'ai agi à votre égard, a fait donner des ordres pour m'arrêter. Pour ne point devenir victime de cet homme vindicatif, je me suis

embarqué sur le premier bâtiment qui a quitté le port, et qui a fait route pour cette île ; et les trois hommes dont vous venez de me débarrasser, sont les agens du ministre qui vous suivaient, et qui me firent craindre que vous ne pussiez leur échapper....

Vendrecour et Mélanie, sensibles au sort malheureux d'un inconnu, ne pouvaient manquer d'offrir un asile et leur fortune à des hommes auxquels ils devaient la vie et leur retour dans le sein de leurs familles. Dom Sylvain et son parent généreux ne regardent plus la France comme un pays étranger pour eux : le plaisir que Vendrecour et Mélanie leur témoignent de les posséder, leur

laisse croire à tous qu'ils sont au milieu de tendres parens. Retrouvant ainsi les uns et les autres, au sein d'une touchante amitié, des adoucissemens à leurs maux, ils arrivèrent en France.

FIN DU PREMIER VOLUME.

LES
CHAINES BRISÉES,
OU
LE RETOUR A LA NATURE.

LES

CHAINES BRISÉES,

OU

LE RETOUR A LA NATURE.

PAR M. D***.

TOME SECOND.

A PARIS,
Chez PILLOT, Libraire, sur le Pont-Neuf, N.° 5;

AN XI. — 1803.

LES

CHAINES BRISÉES,

OU

LE RETOUR A LA NATURE.

POUR se reposer de leurs fatigues, nos voyageurs firent séjour dans le port où ils abordèrent. Comme le commandant avait abondamment approvisionné le vaisseau, plusieurs jours ne suffirent point à la consommation des vins délicieux et autres denrées recherchées qui restaient encore. Dom Sylvain, en faisant transporter les différens objets qui pouvaient leur être utiles, aperçut une cassette qui, par le grand soin

que l'on avait pris à la fermer, semblait contenir quelque chose de précieux. Lorsqu'il en eut fait l'ouverture, il vit de l'argent, de l'or, des lettres de change à tirer sur différens négocians français, et une lettre à son adresse, ainsi conçue :

« Ne vous offensez point, mon cher dom Sylvain, de la démarche que je me permets à votre égard : je sais parfaitement bien que vous jouissez d'une fortune qui vous met à l'abri de la honte que le besoin fait ordinairement trouver dans des services de cette nature ; en vous procurant quelques secours, je n'ai consulté que l'embarras dans lequel vous a sans doute jeté une prompte fuite, et n'ai point cru que, dans

toute autre circonstance, la cassette que je vous prie d'accepter eût pu vous être de quelqu'utilité. Je ne vous la donne point pour m'acquitter envers vous ; ma reconnaissance serait trop au-dessous des services importans que vous m'avez rendus ; en l'acceptant, au contraire, vous m'obligerez de nouveau, et me mettrez dans le cas de vous devoir davantage. »

Dom Poperingue.

Don Sylvain se rappelant non-seulement que ce généreux commandant a exposé sa vie en les dérobant à la vengeance du ministre espagnol, mais qu'il l'a encore comblé de ses bienfaits, et avec tant de délicatesse, ne sait trop comment lui exprimer

sa reconnaissance. On ne trouve dans cette société d'êtres sensibles et vertueux, que dévouement, que générosité ; leur union, qui est l'ouvrage des revers, semble leur devenir plus chère.

Pendant qu'ils goûtent ainsi le plaisir touchant que l'on ressent lorsque l'on se trouve à l'abri des dangers dont on a été menacé, un bâtiment espagnol arrive dans le port. Parmi les hommes qui se trouvent dedans, est un espagnol qui connaît très-particulièrement le commandant fugitif et le capitaine de vaisseau son parent, dont j'ai déjà parlé. Comme il s'informe s'il n'est point arrivé d'espagnols dans le port, on le conduit dans l'auberge où se trouvent

réunis nos passagers. Plus effrayés d'abord, que flattés de cette rencontre inattendue, dom Sylvain, Vendrecour et Mélanie craignent que cet inconnu ne soit encore un agent du ministre, et qu'il ne vienne tendre un piége au commandant et au capitaine. Examinant tous ses gestes et ses mouvemens, Vendrecour se dispose à défendre, au péril de sa vie, ses généreux libérateurs; mais, bien loin de venir les rendre les témoins d'une scène affligeante, il vient dissiper, au contraire, les frayeurs auxquelles les livre le ressouvenir du passé. « Je suis infiniment flatté, dit cet espagnol au commandant et au capitaine, que le hasard m'ait conduit dans ces pa-

rages ; les nouvelles consolantes que j'ai à vous annoncer, m'ont déjà fait goûter un plaisir que vous vous empresserez sans doute de partager avec moi.

« Le fils du ministre, parfaitement guéri de sa blessure, et sensible à votre disgrace, qui fut une suite de cet événement, a fait l'aveu à ce père irrité des excès auxquels il s'abandonna à l'égard de ces infortunés dont vous avez favorisé la fuite, et l'a aisément déterminé à cesser toute espèce de poursuite contre ceux qui eurent quelque part à cette aventure. Ce ministre, entièrement appaisé, et par la joie que lui cause le rétablissement de son fils, et par la franchise généreuse avec laquelle il

lui a donné les détails de cette affaire, a déjà fait dire à la famille de dom Sylvain d'annoncer à ce fugitif qu'il pouvait revenir près d'elle, et de l'assurer que s'il songeait encore au passé, ce n'était que par le repentir qu'il éprouvait d'avoir été injuste à l'égard d'hommes qui, par leur générosité, avaient acquis de nouveaux droits à son estime. »

Ce récit produisit des sentimens différens : chacun fut très-flatté et très-satisfait d'une nouvelle qui bannissait ce noir chagrin qui nous poursuit, lorsque l'injustice nous force de fuir loin de notre patrie. Mais chacun aussi éprouva ces déchiremens que cause la séparation de mortels liés autant par les malheurs que par une tendre amitié.

Vendrecour, et Mélanie, qui déjà s'abandonnent au plaisir de posséder long tems des êtres auxquels ils doivent la liberté et la vie, ne voyent qu'avec peine arriver le moment qui bientôt va mettre entre eux et ces bienfaiteurs l'immensité des mers. Nos espagnols, de leur côté, ne ressentent pas moins de chagrin de se séparer de deux amans qui, par leurs vertus, leur devinrent si chers. Cependant l'on s'occupe, avec la plus grande activité, des apprêts d'un très-prochain retour.

Dom Sylvain, malgré les instances que Vendrecour et Mélanie lui font de les accompagner jusques dans leur demeure, se décide à profiter des circonstances pour se trou-

ver plus promptement au sein de sa famille, qui, dit-il, s'afflige de son absence. De tendres embrassemens, des larmes de sensibilité ; en un mot, des adieux qui leur prouvent assez son sincère attachement, sont tout ce qu'ils peuvent gagner sur lui.

Le commandant et le capitaine partageant avec dom Sylvain les regrets de Mélanie et de Vendrecour, s'arrachent de leurs bras, se rendent dans le vaisseau, et les laissent inconsolables sur le rivage. Lorsque ces sensibles amans ont perdu de vue le bâtiment qui leur ravit de tendres amis, ils se disposent eux-mêmes à revenir dans le sein de leurs familles.

Déjà attristés l'un l'autre par le

souvenir de leur séparation avec les espagnols, mille autres idées plus noires et plus alarmantes encore les occupent durant la route.... Tout en se rapprochant des lieux qui les virent naître, et après lesquels ils soupirent depuis si long-tems, ils semblent pressentir quelqu'événement fâcheux. « Je ne sais, se disent-ils l'un à l'autre, ce qui vient troubler ce plaisir touchant que l'on ressent si bien dans les circonstances où nous nous trouvons; mais l'espoir de revoir dans quelques instans une famille chérie, me laisse encore un fond de tristesse dont je ne puis deviner la cause.... » Après quelques jours de marche, ils arrivent enfin sous le toit paternel.... Quelle joie,

quelle alégresse d'un côté!.... quel chagrin, quel désespoir de l'autre! Mélanie retrouve toute sa famille, qui, extasiée de son retour, la serre dans ses bras, et l'arrose de larmes que lui arrache sa sensibilité.... Mais, hélas! l'infortuné Vendrecour ne trouve, en rentrant dans la sienne, qu'une mère et des sœurs plongées dans la plus affreuse tristesse.... Si elles s'abandonnent un instant au plaisir de revoir un fils, un frère dont l'absence les tourmenta si cruellement, elles s'affligent ensuite sur celle d'un père, d'un époux que sa tendresse exposa aux dangers, à la mort peut être....

Vendrecour apprend que ce généreux Père ayant été instruit par dom

Sylvain, qu'il était avec Mélanie à Madrid, ne put résister au vif desir de le revoir plus promptement; que quelques instans de retard alarmant sa tendresse, il avait passé aussitôt en Espagne... Vendrecour, qui, dans ce voyage imprudent, ne voyait qu'un accroissement à l'inquiétude qui le ramenait au sein de sa famille, se disait secrètement : Pourvu, du moins, que tout ce que cet espagnol nous a raconté sur le repentir du ministre, ne soit pas l'ouvrage de la trahison, de la perfidie!... Si, victimes de leur crédulité, de leur confiance, dom Sylvain et ses amis trouvent des chaînes à leur retour! Mon malheureux père gémit déjà sous le poids des siennes... Père d'un

d'un fils, dont la fuite peut-être irrita davantage celui qui chercha tant à me punir, il sera lui-même sacrifié à sa vengeance... Ah ! pourquoi quelque vent bienfaisant n'a-t-il pas plutôt poussé dans des contrées moins dangereuses le vaisseau qui le porta ? Le baron et la baronne de Vaucluse, trop reconnaissans du dévoûment généreux de Vendrecour envers Mélanie leur fille, venaient souvent le consoler des chagrins que lui causait l'absence de son père.... L'un et l'autre, bien persuadés que ce qui pouvait davantage adoucir sa malheureuse position, était l'espoir d'obtenir la main de Mélanie, lui témoignaient l'empressement qu'ils avaient de conclure cette al-

liance. Chaque jour et à chaque instant on se flattait qu'au retour de son Père, on lui accorderait une amante, qu'il méritait à tant de titres. Cette douce et flatteuse espérance dissipait pour quelques instans ses sombres idées. La satisfaction de toucher de si près au bonheur, allégeait les peines que lui causait l'absence de son père...

« Nourri depuis si long-tems dans le chagrin, se disait-il, je me figure, je le sais, trop aisément que le bonheur n'est plus fait pour moi. Pendant que je m'afflige sur le sort de mon père, je touche peut-être au moment où je le reverrai, où j'oublierai dans ses bras toutes mes inquiétudes... Perfide illusion ! de

quels chagrins ne vas-tu pas faire payer un plaisir passager!... »

L'on reçoit des nouvelles d'Espagne... La famille, alarmée et déchirée par les plus noirs pressentimens, ne brise que d'une main tremblante le cachet de la lettre fatale adressée à la marquise... Vendrecour, d'une voix entrecoupée de sanglots, donne lecture des détails suivans :

« Le plaisir qui m'amena dans les contrées que j'habite, vient de se changer en une tristesse affreuse... Au lieu de retrouver un fils qui m'ait aisément fait oublier les peines et les fatigues d'un long voyage, je n'ai trouvé que de pesantes chaînes, dont la cruauté vient de me charger.

Le fils du ministre, avec lequel le jeune Vendrecour s'est battu, est mort de sa blessure. Cette malheureuse circonstance a tellement aigri le père, qu'il emploie tous les moyens de se venger de tous ceux qui ont trempé dans cette malheureuse affaire. Mon ami dom Sylvain, le commandant et le capitaine, qui favorisèrent la fuite de Vendrecour et de Mélanie, sont arrêtés, et partagent ma captivité; comme je présume que Vendrecour est arrivé, consolez-vous de ma disgrace par son retour. Puisque le sort voulait que l'un de nous deux éprouvât le ressentiment du ministre, j'aime beaucoup mieux supporter moi-même une cruelle captivité, que

d'avoir à pleurer celle d'un fils qui déjà n'a que trop ressenti de tourmens ! Ma position, quelque triste qu'elle soit, ne doit point vous désespérer : le ministre, tout puissant qu'il est, ne pourra sans doute forcer des tribunaux à sacrifier à sa vengeance des hommes dont l'innocence parle si fortement en leur faveur : je sais que ce moyen de defense ne détourne pas toujours de dessus nos têtes les malheurs dont nous sommes menacés, et que quelquefois le crime est absous et la vertu sacrifiée ; mais j'aime à croire que les espagnols, malgré que leur attachement extrême à la religion ne me rassure pas trop sur leur justice, leur équité, ne voudront point

avoir à se reprocher les excès auxquels se porte un ministre vindicatif. » VENDRECOUR PÈRE.

La famille de ce père infortuné est désespérée de ces nouvelles affligeantes. Madame la marquise, déjà accablée par les chagrins que lui cause la longue et malheureuse absence de son fils, ne peut soutenir les nouveaux revers qui viennent lui ravir un époux qui lui est plus cher encore. Après avoir éprouvé tous les tourmens du désespoir, elle tombe dangereusement malade : Vendrecour, de son côté, ne s'afflige pas moins de cet événement malheureux, et ne sait plus, parmi les différens partis que lui fait envisager l'amitié, lequel choisir.

« Mon père est dans les fers, dit-il, et ses malheurs sont l'ouvrage de son amour, de son attachement pour moi !... Il gémit, hélas! dans des contrées où il me chercha, et je me contente de répandre d'inutiles larmes dans des lieux où il n'est plus!... Ah! dois-je donc balancer à faire pour lui ce qu'il a fait pour moi?... Ces mers qu'il a franchies pour voler à mon secours, doivent-elles m'effrayer, quand il s'agit de voler au sien? Les chaînes dont le poids l'accable ne furent-elles pas forgées pour moi-seul? et doivent-elles être le prix de sa tendresse?... L'Espagne, où déjà j'ai éprouvé les plus cruelles persécutions; l'Espagne, où la plus impla-

cable vengeance m'attend, dût-elle devenir mon tombeau, rendra bientôt un père qu'elle ne chercha point, et retiendra un fils qu'elle poursuivit si long-tems!

Après s'être ainsi décidé à se transporter dans les lieux funestes qu'habitait son père, Vendrecour se retrace ensuite une mère qui, expirant pendant son absence, l'appellera pour le serrer encore une dernière fois dans ses bras : il se peint une femme sensible qui, connaissant les dangers qui l'attendent, désespère de jamais le revoir... La mort, la cruelle mort vient enfin l'arracher à ces pénibles indécisions. Au lieu de pouvoir adoucir les maux d'un père qui vit malheureux, il est

contraint

contraint de rendre les derniers devoirs à une mère qui n'est plus...

Madame la marquise de Vendrecour, épuisée par une si longue suite de revers, venait de terminer sa pénible carrière.... Quelle effrayante position pour Vendrecour!

Tandis qu'il arrose de ses larmes la cendre inanimée d'une mère qui lui fut si chère, il se rappelle l'esclavage d'un père qui, comptant un jour revenir oublier ses peines près d'une épouse adorée, ne verra plus que le tombeau qui va la renfermer. Malgré l'accablement cruel dans lequel cette douloureuse perte jette Vendrecour, l'attachement et la reconnaissance ne lui laissent rien oublier de tout ce qui peut davan-

tage rendre intéressante la pompe funèbre de Madame la marquise. Il fait élever à sa mémoire un monument digne à la fois et d'une mère dont le nom mérita, à tant de titres, de passer à la postérité, et d'un fils qui cherchait à exprimer ses vifs et justes regrets.

La tendre Mélanie et sa famille, autant affligées que Vendredour, emploient tous les moyens de le consoler... La première, sur-tout, qui, en le perdant, eût aussi perdu l'espoir de jamais couler des jours heureux, occupe tous ses instans à distraire sa douleur.

Pendant que la plus touchante amitié s'empresse d'essuyer ses larmes, la cupidité lui prépare de nou-

veaux chagrins. Vendrecour père, homme extrêmement confiant, ne prit point, en s'unissant à la marquise, ces sages précautions qui assurent la paisible jouissance de la dot d'une femme ; il crut bonnement que la probité, la délicatesse d'une famille illustre dont il fut toujours l'ami, et dont il allait devenir le parent, ne lui assuraient pas moins ses prétentions que des actes de notaires, qui, disait-il, confondent, avec des êtres inconnus dont on a quelque raison de se méfier, ceux que de longues liaisons, que l'estime qu'il nous ont inspirée, nous empêchent de suspecter. Ce désintéressement put être une vertu dans des siècles où la bonne foi fut le

plus sûr garant des conventions humaines ; mais dans d'autres, où des familles se consolent plus aisément de l'absence d'une fille mariée que des sacrifices qu'exigent ces circonstances, c'est une coupable erreur de croire à la sincérité.

Tandis que Vendrecour père gémit dans l'esclavage, tandis que le fils se désespère de la mort de la marquise, sa famille rentre dans des biens immenses qu'elle céda dans les tems à Vendrecour père, et menace d'une ruine cruelle tous ces êtres malheureux.

Vendrecour fils, ne songeant plus à sa malheureuse position, ne s'occupe que de celle de son père. « Quel être plus infortuné que

vous, ô mon père ! s'écrie-t-il : si jamais vous revenez en ces lieux, vos regards y chercheront une épouse chérie que la mort en a arrachée : vous croirez la pleurer dans votre asile, et d'avides parens viendront inhumainement vous le disputer et vous le ravir. »

Le baron de Vaucluse, tout en plaignant le jeune Vendrecour, n'eût pas été fâché, dans ce moment, que Mélanie sa fille eût renoncé à s'unir à lui... Il se rappelait bien, il est vrai, que cet amant sensible et généreux avait, dans des tems plus fortunés, exposé sa liberté et sa vie pour cette fille que la mort allait lui enlever... Il savait bien que, songeant peu aux

avantages séduisans de la fortune, Vendrecour eût constamment aimé Mélanie, quand elle eût elle-même éprouvé tous ses revers ; mais ce souvenir ne lui retraçait qu'un homme vertueux, qu'un amant digne de son estime et de sa reconnaissance ; et il eût desiré un époux qui, par de riches possessions, pût mieux le déterminer à lui accorder Mélanie. Être malheureux, qu'accablent déjà tant de revers ! ô sensible Vendrecour !.... ignore du moins l'outrage sanglant que l'ingratitude est prête à te faire ; écarte de toi des soupçons qui déchireraient ton cœur généreux. Crois encore, crois toujours qu'un père, qui te doit sa fille à tant de titres,

attend avec impatience l'instant d'accorder à tes services cette flatteuse récompense...

Le baron de Vaucluse, qui se doute bien que Mélanie ne partagera point sa criminelle injustice, n'ose lui faire l'aveu de ses intentions; la juste crainte qu'il a de s'avilir à la fois aux yeux de deux amans unis par la vertu, l'empêche de leur témoigner le desir de les voir séparés.

Mélanie, dont la délicatesse lui faisait craindre que Vendrecour ne la soupçonnât de sacrifier à un coupable et avilissant intérêt, l'amour qu'elle eut toujours pour lui, le consolait de la manière la plus rassurante, des pertes qu'il venait d'éprouver. « Je vous connais trop, et

j'aime à croire aussi que vous me connaissez trop vous-même, lui disait-elle, pour craindre que les changemens survenus dans votre fortune vous fassent soupçonner qu'ils en ont occasionné dans mon attachement pour vous. Oubliez, cher Vendrecour, que l'injustice vient de vous dépouiller, et songez qu'il vous reste encore la fortune de Mélanie. Si elle ne suffit pas pour soutenir le rang dans lequel vous avez vécu jusqu'à ce jour, elle pourra du moins nous procurer une douce aisance et nous faire goûter le bonheur, qui souvent est plus pur au sein de la médiocrité qu'au sein d'une fastueuse opulence. Si nous quittons ces cités bruyantes où les

grands semblent se rivaliser par les dehors éblouissans d'un luxe recherché, nous fuirons dans une humble solitude, où, nous rapprochant de la nature, nous sentirons mieux tout le prix de l'existence. Quels regrets pourraient exciter en nous ces cercles imposans qu'encense un monde trompé! La plupart des revers que nous éprouvons ne sont-ils pas leur ouvrage? Les chaînes cruelles dont on nous a chargés dans toutes les contrées où notre malheureux sort nous conduisit, ne furent-elles pas forgées par ces hommes qui coulent leurs jours au sein des grandeurs? Regardons comme heureux l'instant qui, nous ôtant des richesses dont l'homme se rend si fol-

lement esclave, nous rappelle dans les champs, où l'amitié et l'amour suffisent à la félicité. »

Bien différent de Mélanie sa fille, le baron de Vaucluse imaginait secrètement les moyens de lui faire oublier Vendrecour. Il gagna des hommes perfides qui, par d'infâmes calomnies malignement présentées sous les dehors trompeurs de la réalité, peignirent bientôt cet amant infortuné comme l'ennemi le plus scélérat de Mélanie et de sa famille: « S'il arracha, lui faisait-on dire, Mélanie à la mort, ce ne fut que dans l'espoir de la séduire, qu'en la promenant de contrée en contrée : il n'avait consulté que le coupable penchant qui guide un aventurier,

un corrupteur... Que, bien loin d'avoir songé à obliger la vertu malheureuse dans Mélanie, il n'avait cherché qu'à se l'associer comme maîtresse destinée à ses plaisirs... »

Le fourbe baron de Vaucluse feignant de s'offenser des propos injurieux que l'on prêtait si lâchement à Vendrecour, lui écrivit ainsi :

« Dans le moment où moi et ma fille trouvions du plaisir à imaginer les moyens de vous témoigner notre reconnaissance, nous nous trouvons forcés l'un et l'autre de remplacer ce sentiment par d'autres qu'a fait naître en nous votre perfidie. Lorsque nous vous regardions comme un amant sensible et généreux, vous cherchiez lâchement à nous couvrir

d'opprobre! Je ne vous parlerai point des discours perfides que vous avez répandus sur notre compte; le public, qui déjà se plaît à les répéter dans tous les lieux, ne me dispense que trop d'entrer dans des détails aussi humilians. J'aime à croire que, rougissant de votre conduite, vous n'espérerez plus devenir l'époux de Mélanie: si son cœur sensible conservait encore quelques restes de cet amour qu'elle eut pour vous, il offenserait cruellement le mien. Comme le moyen le plus sûr de me faire oublier l'outrage dont vous vous êtes rendu coupable à mon égard, est d'oublier vous-même que vous aimâtes Mélanie et que vous en fûtes aimé, je pense que vous vous loue-

rez de ma générosité en apprenant que je me borne à cette seule vengeance... »

Le baron de Vaucluse.

L'infortuné Vendrecour ne fut pas moins surpris qu'indigné de la lettre du baron; plus sensible à ce nouveau chagrin qu'à tous ceux qui déjà l'accablaient, il répondit à l'instant à cette injurieuse accusation :

« Monsieur, sans chercher dans d'atroces calomnies des moyens de m'ôter le doux espoir de posséder Mélanie, vous eussiez pu en trouver de moins criminels dans les revers qui m'assiégent de toutes parts. Vous destinez à Mélanie des biens immenses, et la fortune vient de m'enlever ceux qui, un jour, devaient devenir

mon héritage. Cette différence que le sort vient de mettre entre Mélanie et moi, pouvait seule vous déterminer à briser les liens qui nous unirent. Un amant au sein de l'adversité, n'a besoin, pour cesser de plaire, que de sa malheureuse situation. L'on pardonne aux hommes des erreurs, des égaremens qui furent l'ouvrage des passions; mais on ne leur pardonne point les malheurs qu'ils doivent aux caprices du sort. Sachez, monsieur, que si je n'ai plus de motifs pour prétendre à Mélanie, j'en ai du moins beaucoup pour vous reprocher l'injustice de vos procédés. Vous m'accusez d'avoir répandu des bruits injurieux sur votre compte et sur celui de Mélanie! . . . quelle

bassesse! quoique je ne regarde cette accusation que comme un prétexte pour vous exempter de tenir des promesses que vous me fîtes dans des tems plus heureux, je veux bien encore vous en démontrer tout l'odieux. Au moment de mon retour, je fus occupé à consoler une famille qui pleurait amèrement l'absence de mon père. Je n'avais, hélas! rempli qu'imparfaitement ce devoir, lorsque la mort vint m'en imposer de plus tristes encore... Je me vis bien obligé de creuser, pour ainsi dire, le fatal tombeau où j'ai déposé la cendre d'une mère qui rendit le dernier soupir au sein des revers; et non content de m'avoir précipité dans cet abîme de maux, le sort est venu

introduire dans ce même asile déjà tant arrosé de mes larmes, d'avides parens qui m'ont cruellement dépouillé. Seul, dans ces tristes instans, je ne suis occupé que de ma douleur, et ne pense point à me rendre coupable des outrages que vous me reprochez.

» Dans le moment où vous me crûtes coupable, je trouvais au contraire un adoucissement à mes peines et dans l'estime que vous m'inspirâtes toujours, et dans l'attachement que je n'ai cessé de témoigner à Mélanie; et tandis que vous desirez me voir perdre les droits que j'ai à votre considération, je desire encore en acquérir de nouveaux. »

VENDRECOUR.

Quoique

Quoique Mélanie fût bien éloignée d'ajouter foi aux accusations dirigées contre son amant, elle ne se montra pas moins sensible au chagrin qu'elles durent lui causer; connaissant sa délicatesse, elle jugeait combien un semblable outrage devait le peiner... Elle profita un jour de l'absence de son père, et se rendit secrètement près de lui. Pour ne point consoler un amant en accusant un père, elle chercha à lui faire entendre que, victime de sa crédulité, le baron de Vaucluse avait écouté des propos répandus par la plus noire perfidie, et s'était ainsi permis des reproches que son cœur désavouait sans doute... Vendrecour, pour ne point trop affliger Mélanie, feignit

de croire tout ce que lui faisait dire son attachement filial... Mais le soin généreux qu'il prenait d'éviter des chagrins à Mélanie, n'adoucissait pas les siens. Il ne se dissimulait point que le baron ne s'était ainsi comporté à son égard, que pour le déterminer à renoncer à Mélanie. Si sa bouche n'exprimait point sa douleur, son cœur ne la ressentait que trop vivement.

Mélanie, rassurée par tout ce que sa bonté lui fait dire à Vendrecour, le quitte plus satisfaite; elle croit, hélas! avoir arraché le trait dont son père lui a percé le cœur... Cet amant, trop juste pour soupçonner que Mélanie partage les sentimens du baron, conserve toujours le même

amour pour elle... Mais il réfléchit quelques instans... il relit la lettre fatale qu'il a reçue, et se dit : « Je crois bien, et ce serait une injure de ne pas le croire, que si Mélanie pouvait seule disposer de sa main, je serais assez heureux pour l'obtenir; mais l'intérêt qui guide le baron, la position malheureuse où je me trouve, sont des obstacles insurmontables. Mélanie ne sera jamais à moi... » Ces cruelles idées le jettent dans le plus affreux désespoir. Il consacre à l'amitié des instans qui ne peuvent plus être pour l'amour... Il veut affronter les dangers et la mort, et voler auprès d'un père malheureux... Avant de quitter les lieux qu'il habite, il se rappelle qu'il a des

devoirs à remplir... Il guide ses pas chancelans vers le tombeau de sa mère... Il se prosterne, et dit : « O toi dont je ne conserve le souvenir que par tes vertus et tes bienfaits! ô mère chérie qui reposes sous ces voûtes funèbres, redeviens sensible pour un instant, et reçois les adieux que vient te faire un fils qui, parmi les malheurs dont le sort l'a accablé, n'en trouve point de plus désespérant que celui de t'avoir perdue!.... Que ton ombre offensée ne vienne point, dans les contrées que je vais parcourir, me reprocher ma fuite de ces lieux! c'est mon amitié pour toi et pour un père qui te fut cher, qui m'en arrache. Je craindrais, en le laissant plus long-tems gémir dans

les fers, qu'un inutile repos dont je jouis ici, n'outrageât ta mémoire, et que tu ne sortisses tout-à-coup de dessous cette tombe pour me dire : Fils ingrat! je te vois tranquille en ces lieux, et ton père infortuné expire dans les tourmens!... Ces tristes idées, digne épouse d'un mortel si vertueux, me décident à franchir les mers, à voler près de lui. Si le sort ne nous enchaîne pas l'un et l'autre dans des climats éloignés, bientôt nous reviendrons pleurer ensemble sur ta cendre, jusqu'à ce dernier instant où nous nous réunirons à toi pour toujours. » Aussi sensible amant que fils respectueux et reconnaissant, le jeune Vendrecour n'a point encore le cœur tranquille.

Il sait que son absence affligera sensiblement Mélanie, et cette idée le jette dans le plus cruel embarras. Si je lui fais part de mon dessein, se dit-il, je vais avancer l'instant qui doit la rendre malheureuse; si, au contraire, je lui en fais un mystère, elle l'attribuera à un oubli injurieux... Au milieu de cette désolante alternative, il ménage à la fois et la sensibilité de Mélanie et la sienne. Il remplace, par la lettre suivante, des adieux qui lui coûteraient trop :

« Je vous quitte, chère Mélanie! mais que ce mot si cruel dans la bouche d'un amant, ne vous alarme point. Comme votre présence n'est point nécessaire pour vous rappeler

à mon souvenir, je vous aimerai dans des lieux éloignés comme si je me trouvais toujours près de vous. Notre séparation, en me privant du plaisir de vous voir, me laisse jouir partout de celui que j'éprouve en songeant à vous : je vous connais trop sensible, d'ailleurs, pour craindre que le motif de mon absence vous indispose contre moi. En vous rappelant que mon malheureux père est dans les fers, vous me pardonnerez sans doute de négliger un peu les devoirs de l'amour pour m'occuper de ceux que la nature et l'amitié réclament en ce moment pour lui. Ce fut pour vous, ce fut pour moi, qu'il exposa aux fatigues d'un long et pénible voyage un corps

débile et chancelant... Ce souvenir, en vous attendrissant sur son sort, m'excusera auprès de vous... Tandis que je vais chercher un père qui me chérit, et qui déjà soupirait autant que moi après le moment de notre union, le vôtre, hélas! va m'ôter pour toujours cet espoir consolant... Il s'efforcera d'effacer de votre cœur jusqu'à mon souvenir... J'aime à croire, chère Mélanie! que, sensible autant que moi à son injustice, vous ne lui sacrifierez point entièrement un amant dont vous connaissez si bien la tendresse et l'amour!... Peut-être que la fortune un jour, réparant les outrages qu'elle m'a faits, me rendra à la fois et l'amitié de votre père, et Mélanie. Cette douce

espérance

espérance dont mon cœur se flatte encore, est la seule chose qui puisse me consoler des chagrins que va me causer votre absence. »

VENDRECOUR.

Mélanie fut d'autant plus alarmée du départ de Vendrecour, qu'il ne lui restait aucun moyen de s'y opposer.

Vendrecour était déjà à quelque distance de cette amante, lorsqu'elle reçut sa lettre. Quoiqu'elle connût parfaitement la tendresse de Vendrecour pour son père, elle n'ignorait point que la manière offensante dont le baron de Vaucluse se comportait à son égard, était le vrai motif de son voyage en Espagne. Cette

persuasion l'indisposant contre son père, elle rejeta avec plus de fermeté et de courage les propositions que plusieurs de ses amis furent chargés de lui faire. Toujours constante au milieu des promesses et des menaces, le souvenir de Vendrecour la rendit indifférente aux aveux importuns qu'on lui adressa de toutes parts. Aussi sincère que Mélanie, Vendrecour en la quittant n'éprouve, ne ressent d'amour que pour elle: souvent ses yeux baignés de larmes se tournent vers les lieux qu'elle habite, et semblent ne s'en éloigner qu'à regret... Tourmenté par le chagrin de quitter Mélanie, il l'est encore par les cruelles idées auxquelles son voyage vient le livrer... « Sans

m'arrêter, dit-il, aux dangers qui m'attendent, sans réfléchir que je vais chez un peuple dont j'ai déjà tant éprouvé l'injustice et la cruauté; sans m'effrayer enfin d'une mort dont je suis menacé, quels secours pourrai-je procurer à mon malheureux père? pourrai-je demeurer ignoré dans une cité où chaque agent de la police connaît les traits les moins apparens de ma figure? Trouverai-je des amis, des protecteurs qui me procureront les moyens de le sauver? Ne vais-je pas au contraire lui causer le chagrin de me voir enchaîné près de lui? Mais si j'ai tout à redouter de la perfidie des hommes, peut-être que le ciel, touché et de l'infortune d'un père,

et de l'attachement d'un fils pour lui, jettera sur nous un regard de pitié, et nous accordera sa puissante protection. »

Vendrecour, en s'occupant ainsi de sa position, arriva sur les bords de la mer. Quelques jours après, il s'embarqua, et fit voile pour l'Espagne. Triste et pensif dans le vaisseau, il se trouvait presque toujours seul, et cherchait les moyens de briser les chaînes de son malheureux père.

Après quelques jours de navigation, un cruel orage jeta le vaisseau sur des rochers, où la mer en courroux sembla devoir l'engloutir. Déjà plusieurs marins, désespérant de pouvoir, par leurs efforts, éviter le

naufrage dont ils étaient menacés, se précipitaient, à la hâte, dans les flots, et cherchaient à gagner une île voisine dont les habitans vinrent à leur secours. Le rivage était couvert de barques, de tonneaux et de planches, pour aider les marins et les passagers à s'échapper du péril qui les menaçait. Vendrecour était déjà en sûreté, lorsque l'on aperçut une femme du bâtiment entraînée par les vagues ; tandis que chacun se bornait à la plaindre, lui s'élance dans les flots et vole à son secours. Plusieurs fois il la saisit, et plusieurs fois la fureur des vagues vient la lui arracher. Cependant son courage, son intrépidité semblant s'accroître avec le danger, le reconduisent tou-

jours vers cette infortunée. Les marins et les habitans de l'île secondent ses généreux efforts, lui jettent une corde qu'il saisit d'une main, et ramène de l'autre cette passagère sur le rivage. La mer devenue plus calme, l'on porta du secours à ceux qui restèrent dans le vaisseau; pendant quelques jours que l'on employa à le remettre en état de continuer la route, les voyageurs se livrèrent aux différens plaisirs que leur offrait l'île. Vendrecour seul, recherchant toujours la retraite, montrait la plus plus froide indifférence pour tout ce qui peut flatter un étranger.

Cependant, la reconnaissance de cette voyageuse qu'il venait d'arracher à la fureur des flots, vint con-

trarier ses penchans pour la vie solitaire. Elle l'accosta un jour, et lui dit : « Si je ne vous ai point encore témoigné combien je suis sensible au service que vous m'avez rendu avec tant de générosité, n'attribuez ces retards qu'à la difficulté que l'on éprouve à vous joindre, et non à une coupable ingratitude, que mon cœur n'aura jamais à se reprocher. Au service que je vous dois déjà, généreux mortel, je viens vous prier d'en joindre un second. Instruisez-moi, si cela est possible, du sujet de votre voyage en Espagne ; peut-être que mon rang et mon crédit pourront me procurer la douce satisfaction de vous être de quelqu'utilité. Epouse de l'ambassadeur d'Espagne

près la cour de France, je suis à même de vous offrir quelques services que le hasard pourrait vous rendre nécessaires. Parfaitement bien avec tous les ministres, je suis toujours sûre d'en obtenir tout ce que je leur demande. En me fournissant l'occasion de vous obliger, vous pourrez vous dispenser de la reconnaissance que l'on doit à une protectrice; vous ne ferez que disposer d'une infortunée dont l'existence vous appartient... »

Malgré que Vendrecour n'eût consulté que l'humanité en arrachant cette femme à la mort, il ne fut point fâché d'apprendre que ce fût pour une ambassadrice qu'il exposa ses jours. Sans protecteur dans le

pays où il se rendait, il se félicita secrètement de n'avoir point permis aux flots d'entraîner une mortelle qui pouvait le servir puissamment dans la circonstance embarrassante où il se trouvait; mais, malgré la joie qu'il ressentit en ce moment, il ne fit point l'aveu des vrais motifs qui le conduisaient en Espagne. Le souvenir de la perfidie du ministre lui fit craindre de devenir sa nouvelle victime. Tout en se montrant sensible et reconnaissant aux offres de l'ambassadrice, il garda encore le secret sur ses malheurs.

Pendant le restant du voyage, il cultiva la société de cette illustre voyageuse, et fit succéder aux sentimens de reconnaissance ceux de l'admiration.

Vendrecour, par une séduisante réunion des qualités de l'esprit et du corps, ne s'offrait à aucune femme, qu'il ne fît sur elle la plus vive impression. Notre espagnole, malgré que son rang semblât ne lui laisser voir dans Vendrecour qu'un être bien au-dessous d'elle, ne put longtems forcer son cœur à trouver cette disproportion que lui peignaient l'orgueil et la fierté. Avant d'arriver à Madrid, elle laissa deviner à Vendrecour, qu'elle eût beaucoup mieux aimé voir en lui un amant passionné, qu'un protégé timide et respectueux. Après avoir passé l'un et l'autre les premiers jours au sein d'une douce gaîté, l'ambassadrice, peu satisfaite ensuite de ces amu-

semens insuffisans à l'amour, tomba dans de profondes rêveries, et chercha, par son trouble, à en causer un semblable à Vendrecour. Ses yeux et son cœur, exprimant tour-à-tour son amoureux embarras, inspiraient plus de crainte que de joie au malheureux marquis...

Malgré que l'espagnole fût assez jolie femme, Vendrecour n'était point jaloux d'en faire la conquête. Tout entier à Mélanie, rien dans les autres femmes ne l'engageait à devenir inconstant. Il savait, d'un autre côté, qu'une femme de distinction, qui croit nous honorer beaucoup lorsqu'elle veut bien nous aimer, devient une ennemie dangereuse quand on la dédaigne pour amante. Pour tirer un

vent l'occasion de signaler leur valeur. . . Un courrier hors d'haleine qu'ils arrêtent, leur apprend qu'il est suivi de deux seigneurs qui ont dans leur voiture l'argent d'une terre que l'un d'eux vient de vendre... La crainte que ce courrier ne veuille secourir ses maîtres, fait proposer par quelques-uns des brigands le parti de l'égorger. Le marquis, que l'idée seule de ce crime révolte secrètement, leur représente avec tant de force qu'ils agiraient contre leurs intérêts, et que les renseignemens précieux qu'il était dans le cas de leur donner, devaient leur faire apercevoir l'imprudence d'une semblable résolution... Je vais moi-même, dit-il, l'attacher à quelques pas d'ici, et

lui ôter tout espoir de nous nuire... Malgré que ses camarades aient les yeux continuellement attachés sur lui, il laisse adroitement tomber un pistolet aux pieds du courrier, et lui dit qu'ayant été arrêté comme lui par ces voleurs, il va tout tenter pour briser les liens honteux qui l'attachent à ces brigands .... et qu'il espère qu'il le secondera fortement dans ce dessein. Le courrier, rassuré par ce discours, promet tout à Vendrecour... Ce dernier entendant le bruit de la voiture, revient à la hâte auprès de ses associés, et leur recommande, pour mieux leur cacher ses projets, d'imiter les exemples de valeur qu'il va leur donner, et de ne point laisser

échapper la proie qui leur arrive..... Vendrecour s'offre le premier au passage des voyageurs, dit au postillon, en le faisant descendre : Je viens pour vous sauver; songez à vous défendre en braves... Un coup de pistolet part à l'instant du fond de la voiture, et blesse légèrement Vendrecour... Un second et un troisième atteignent un des brigands et l'étendent sur le pavé. Vendrecour, en criant, Ménagez un homme qui se bat pour vous, tue également un autre des brigands qui se trouve près de lui. Le troisième, témoin de la trahison de Vendrecour, cherche, par la fuite, à éviter le sort de ses compagnons. Mais le courrier, que Vendrecour n'avait que faiblement

attaché, se débarrasse, ramasse le pistolet qui était à ses pieds, et termine la coupable vie de cet assassin. Quelle nouvelle scène s'offre aux regards des deux voyageurs et du jeune marquis de Vendrecour!... L'on ouvre la portière pour panser l'un des deux seigneurs, blessé assez grièvement.... Le premier qui descend, fixe son généreux libérateur... Il se rappelle qu'il a un fils qu'il a outragé... Il croit reconnaître dans l'associé de ces brigands, cet enfant fugitif... Il frissonne, et tombe évanoui dans les bras de ceux qui l'entourent...

Vendrecour reconnaissant son malheureux père, le serre alors dans ses bras, et le conjure de ne point croire

que dans cette forêt, si justement redoutée des voyageurs, il ait jamais songé à déshonorer le nom auguste qu'il lui a transmis.

Il l'instruit ensuite de la manière dont il a été arrêté avec ses deux domestiques, lui peint les horreurs de la caverne dans laquelle ils gémissent, et l'engage, ainsi que tous ceux qui se trouvent avec lui, à les retirer de cette affreuse prison. Quelque périlleuse que fût cette entreprise, chacun s'offrit généreusement à la tenter.

Le jeune de Vendrecour croit qu'il sera plus aisé et plus prudent de recourir à la ruse qu'à la force, et fait cacher, à quelque distance de la caverne, ce petit détachement, leur dit

dit que dans peu de tems il va passer avec les voleurs dans cet endroit. Evitez seulement, leur recommande-t-il en les quittant, une malheureuse méprise, et ne dirigez point vos coups sur mes gens, qui vraisemblablement nous accompagneront. Camarades! dit il aux brigands, surpris de le revoir seul, nous venons de faire une expédition qui, à quelques malheurs près, nous assure une fortune considérable. Nous avons arrêté deux voyageurs chargés de l'argent de la vente d'une superbe terre. Nous ne nous sommes emparés des coffres qui le renferment, il est vrai, qu'au péril de notre vie. Deux de nos dignes et courageux associés, incapables, par les blessures

qu'ils ont reçues, de regagner l'habitation, attendent que nous leur portions un prompt secours. Leur position, ainsi que le riche butin qui est en notre pouvoir, ne nous permettent pas de balancer à nous rendre dans les lieux où je les ai laissés. Le chef, enchanté de croire Vendrecour partisan zélé de ses cruautés, l'embrasse, et le prie de les conduire dans les lieux où il a acquis tant de droits à leur admiration et à leur reconnaissance. L'on part, et chaque brigand rend grace au destin qui les a favorisés d'une manière si particulière. L'on se hâte, l'on avance à grands pas vers l'endroit où le détachement dont j'ai parlé est caché. Le jeune marquis de Vendre-

cour, qui craint que le dénouement de la tragédie qui va se donner, ne leur soit funeste, témoigne quelque frayeur, et pâlit en approchant de la retraite où les attendent son père et ceux de sa suite. Le chef s'apercevant de l'inquiétude de ce nouveau prosélyte, le prend par-dessous le bras et cherche à le rassurer. Le père qui l'aperçoit de loin, ne sait plus alors ce qu'il doit faire. Le premier coup de fusil dont retentira cette infernale forêt, se dit-il, deviendra l'arrêt de mort de mon fils. Ce sont sans doute quelques soupçons qui ont déterminé ce féroce brigand à s'assurer ainsi du malheureux Vendrecour. Mais si d'un autre côté je laisse échapper l'occasion qui m'est

offerte, j'aurai à me reprocher l'esclavage avilissant dans lequel je le retrouve. Une mort honorable sera moins douloureuse pour lui, que la vie infâme à laquelle il est condamné en ces lieux. Préparons-nous, dit-il aux généreux mortels qui l'avaient accompagné, à punir ces meurtriers de la société, et laissons au ciel vengeur lui-même du crime, le soin de sauver mon fils...

La scène sanglante se prépare... on dispose les armes... le plomb frappe à l'instant deux des brigands qui précèdent leur chef et Vendrecour... Cet homme, ce barbare, indigné du piége qu'on vient de lui tendre, essaie de s'en venger sur Vendrecour... Il lui présente un pis-

tolet, dont le coup le renverse par terre... Il s'éloigne ensuite de quelques pas, et se dispose à vendre chèrement sa vie... L'on fait, de part et d'autre, un feu continuel, sans pourtant mettre personne hors de combat... Les munitions épuisées, l'on continue à se battre de nouveau à coups de sabre.... Le chef des brigands, adossé à un chêne, se défend pendant très-long-tems contre les assaillans; mais enfin, accablé par le nombre, il subit le châtiment dû à ses crimes... Le plaisir que cette victoire cause d'abord, est troublé par la crainte que Vendrecour ne soit dangereusement blessé; mais la balle n'ayant fait que traverser son chapeau, il n'avait été

que simplement étourdi par l'effet de la poudre. . . Un père se repentant des rigueurs qu'il a exercées envers un fils sensible et vertueux ; un fils qui, oubliant les motifs de sa fuite, serre tendrement un père qu'il chérit et qu'il ne croit jamais revoir, offrent un spectacle touchant à ceux qui les environnent. Dans l'un, la joie d'avoir retrouvé l'héritier de son nom et de sa fortune, dont l'absence lui fait verser tant de larmes; dans l'autre, l'espoir flatteur de devenir l'époux de l'intéressante Mélanie, effacent à l'instant les sombres et noires idées qui jusqu'alors ont occupé leur imagination. Le triste souvenir des dangers et de la mort auxquels ils ont tous été exposés, se

perd dans les embrassemens réitérés de ces êtres si heureusement réunis. O fatale destinée des mortels!.. au moment où le malheureux croit toucher au terme de ses maux, au moment où il sourit au bonheur que semble lui offrir l'avenir, de nouveaux revers remplacent cette douce espérance ; ses yeux se mouillent de nouvelles larmes... M. de Vendrecour père, et l'ami qui était avec lui dans la voiture, sont curieux de voir la caverne où la vertu se trouva enchaînée près du crime...

Vendrecour fils, et les domestiques qui partagent son infortune, cherchent au contraire à engager nos voyageurs à quitter des lieux où de plus longs retards peuvent leur

devenir funestes... Mais toutes les sages représentations que font ces derniers, ne pouvant empêcher les autres de satisfaire leur imprudente curiosité, l'on s'achemine vers le souterrain... Tandis que leurs yeux effrayés parcourent les différens objets de cette effroyable habitation, un bruit sourd se fait entendre à quelque distance de là... De Vendrecour fils, qui connaît un peu les sentiers de la forêt, sort de la caverne... avance du côté [illegible] il entend fouiller la terre... Il voit six hommes qui déposent dans les fosses qu'ils creusent, les brigands qui ont péri sous leurs coups... Près des morts, il reconnaît un de leurs associés que le sort a malheureusement épargné...

gné... Il prête attentivement l'oreille, et entend un de ces affiliés de la caverne qui dit, qu'ayant été avertis par les coups de pistolet dont avait retenti la forêt, ils étaient accourus à l'instant pour leur donner du secours; mais que des circonstances imprévues leur avaient fait ralentir leur marche... qu'il serait inutile de répandre plus long-tems des larmes sur la cendre de leurs braves et vertueux compagnons.... que le seul moyen d'honorer leur mémoire d'une manière digne d'eux, c'était de les venger du malheureux sort qu'ils venaient de subir... Courons, ajoute-t-il, à la caverne, où sont peut-être encore les hommes perfides qui les ont immolés, et que cette forêt de-

vienne aussi leur tombeau... De Vendrecour, trop convaincu alors que ce brigand échappé à la mort a instruit ces nouveaux assassins des malheureux retards que son père, son ami et lui, avaient apportés à quitter des lieux où ils venaient déjà de courir de si grands dangers, retourne avec précipitation à la caverne, et annonce avec l'agitation de la frayeur, que bientôt ils vont être cernés par une nouvelle bande de voleurs; qu'il vient de les entendre jurer sur la fosse de ceux que leurs bras avaient terrassés, de nous faire expirer dans les plus affreux supplices...

Chacun à ce récit, envisageant la mort sous les dehors les plus effrayans, s'abandonne au désespoir...

Le premier combat, qui épuise les forces et les munitions des assiégés, leur ôte l'espérance d'en pouvoir soutenir avantageusement un second... Au milieu de la consternation générale, l'on demeure indécis sur le parti que l'on doit prendre... Si l'on sort de la caverne, se disent-ils les uns aux autres, les scélérats qui nous attendent nous chargeront sans que nous puissions opposer la plus légère défense... Si nous restons dans cette affreuse demeure, nous risquons ou d'y être déchirés en lambeaux, ou d'y éprouver les horreurs de la faim...

A peine ont-ils eu le tems de se retracer avec rapidité les malheurs qui les menacent, que déjà l'inté-

rieur de la caverne retentit de coups de fusil.... L'on entend le sifflement des balles, que l'on cherche à éviter dans les obscurs détours pratiqués dans ce souterrain... L'on ne s'occupe plus des moyens d'éviter une mort qui paraît certaine; l'on imagine ceux de la recevoir d'une manière moins affreuse... L'on détache les armes suspendues dans différens endroits de la caverne... Chacun se dispose à repousser avec vigueur le premier des brigands qui osera y pénétrer. Quelquefois nous désespérons de trouver un terme à nos peines, à nos traverses, dans l'instant même où des hasards inattendus viennent nous tirer de cet état d'accablement.

De Vendrecour père aperçoit, dans un creux formé dans le roc, deux grands pistolets d'arçon. . . en les prenant, il y trouve également un paquet de cartouches : cette heureuse découverte ranime le courage abattu de nos assiégés...

Chacun dispose ses armes, et attend avec beaucoup moins de crainte le dénouement de cette tragique aventure...

De Vendrecour père dit alors à ceux qui l'entourent et qui partagent son ardeur guerrière : « Avant que nous ayons trouvé les moyens de nous défendre contre ces hommes féroces qui nous cernent, chacun de nous sans doute songe moins à la mort qu'aux objets chéris dont elle

va nous séparer pour toujours!.. Une mère!... une épouse!... une amante!.... se retracent d'abord à notre ressouvenir... La crainte de ne plus les revoir doubla pour nos cœurs sensibles, que ne l'était celle de voir entrer dans ces lieux des brigands féroces et disposés à nous immoler!... Eh bien! rappelons-nous plus vivement encore dans ces momens malheureux, que c'est pour nous procurer la douce satisfaction de les revoir bientôt que nous sommes armés. Que l'amitié et l'amour nous donnent ce courage, cette valeur qui toujours rendent victorieux ceux qui éprouvent ces tendres sentimens, et faisons subir à ces nouveaux assassins le même sort

que celui qu'ont subi leurs coupables complices, qu'ils prétendent venger!...

Tandis que cette petite armée se dispose à tenter une sortie, de Vencour fils se rappelle heureusement que vers l'extrémité du souterrain, il y a une issue par où les brigands pouvaient s'échapper en cas de surprise... Il recommande à chacun de garder un profond silence, et de ne rien hasarder avant qu'il ait examiné s'ils ne pourraient point sortir avec moins de péril par cet endroit... Il le trouve simplement fermé par de petits cailloux recouverts de boue et de mousse... Ayant fabriqué dans cette clôture un étroit passage, il examine les taillis épais qui se trou-

vent de ce côté, et aperçoit un des brigands qui, attentif au moindre bruit, entend un oiseau balançant légèrement le feuillage...

Comment surprendre un tel factionnaire? comment remuer ces cailloux qui ferment le passage, sans donner l'alarme aux assiégeans? Le jeune de Vendrecour revient près de ses frères d'armes plus embarrassé qu'il ne l'était auparavant... Le ressouvenir de sa chère Mélanie, la crainte de mourir loin d'elle, le plongent dans la plus cruelle tristesse...

Environnés, se dit-il, d'ennemis de toutes parts, pourrons-nous jamais sortir de ces funestes lieux?

A quoi nous servira notre courage contre des hommes qui, cachés soi-

gneusement dans les endroits par où nous espérons fuir, auront sur nous tous les avantages? O sensible Mélanie! si ma fatale destinée veut que je périsse en ces lieux, le même coup peut-être va vous frapper! Lorsque vous apprendrez ma fin malheureuse, votre cœur déchiré par ce triste souvenir, ne pourra en supporter l'horreur!

De Vendrecour père est d'autant plus touché de l'affliction de son fils, qu'il se rappelle qu'elle est l'ouvrage de son imprudence.

L'obscure nuit qui déjà règne dans la caverne, le bruit d'un orage furieux qui se prépare, la surveillance qu'exercent envers eux les voleurs, tout augmente leur effroi, tout sem-

ble rendre leur position de plus en plus alarmante...

Le vent soufflant avec impétuosité dans toutes les parties de la forêt, ébranlant jusque dans leurs racines les chênes les plus capables de lui résister, ne fait point chercher aux brigands un autre abri contre sa fureur.

Toujours on les entend rôder autour de la caverne, et patrouiller avec une plus active vigilance...

Cependant les malheureux assiégés, persuadés que de plus longs retards leur deviendront funestes, par l'épuisement dont ils commencent déjà à se ressentir, veulent essayer de sortir de la fatale caverne. Tous bien armés, se disent-ils,

nous pourrons peut-être terrasser nos farouches ennemis... Les principales forces de ces brigands étant à l'entrée de la caverne, l'on décide de sortir par le passage de derrière... L'on ôte avec la plus grande précaution les objets qui l'embarrassent, et l'on dispose tout pour prendre la fuite... A la lueur des éclairs, l'on aperçoit celui des brigands qui garde cet endroit..... Chaque pierre que l'on dérange le fait regarder de tout côté...

Vendrecour fils, que l'amour pour Mélanie, bien plus que l'embarras où il se trouve, rend ingénieux, cherche les moyens de faire quitter le poste au brigand qui seul contrarie ses projets... Il engage ses com-

pagnons d'infortune de se faire entendre vers l'entrée de la caverne, et de laisser croire aux brigands qu'ils vont tenter une sortie de ce côté... L'on marche, l'on parle, et de manière à convaincre ces assassins que l'on se dispose à fuir par cet endroit. L'un des assiégeans est alors détaché vers le factionnaire de derrière, et vient lui dire de rejoindre à l'instant le gros de la troupe, qui n'attend plus que le moment de tomber sur sa proie... Sitôt que les assiégés n'ont plus rien à craindre de ce côté, une partie se hâte d'ouvrir le passage, pendant que l'autre amuse les voleurs... Tout est enfin disposé pour fuir.... Comme le vent continue à souffler avec beau-

coup de force dans l'entrée du souterrain, le jeune marquis de Vendrecour attache au dedans de vieux sabres, qui, agités par le vent, produisent un bruit qui se fait aisément entendre au dehors. Les voleurs, persuadés que les prisonniers vont sortir, se rangent à l'instant sur deux haies, et jouissent d'avance du plaisir d'immoler leurs victimes...

Pendant que ces hommes féroces attendent avidement leur proie dans cet endroit, elle leur échappe par un autre... Déjà nos infortunés prisonniers sont tous sortis de l'antre fatal... Chacun craignant d'être entendu, ne foule que légèrement l'herbe et le feuillage que rencontre

ses pas... Un silence profond règne au milieu de cette troupe tremblante et fugitive...

Lorsqu'ils sont à une assez grande distance de la caverne, ils entendent les pas de plusieurs personnes qui s'approchent de leur côté.... Les scélérats, se dit-on, se sont sans doute aperçus de notre fuite et nous poursuivent.... Changeons notre route, et tâchons de les éviter... Mais en croyant s'éloigner des lieux où ils entendent du bruit, ils viennent précisément se réfugier dans un fossé près duquel ils entendent des pas près d'eux... De part et d'autre, l'on exprime une certaine crainte, par les précautions que l'on prend à cacher le lieu de sa retraite...

Des deux côtés l'on demeure immobiles, et l'on attend avec la même impatience que quelques-uns de ces êtres qui semblent n'être voisins qu'à regret, s'éloignent promptement.... Chacun reste indécis s'il doit prévenir l'ennemi qu'il redoute.... L'on prend plusieurs fois le parti de tirer... et plusieurs fois on le rejette... Le jour commençant enfin à paraître, l'on distingue déjà faiblement les objets... Le jeune de Vendrecour aperçoit trois hommes qui semblent se disposer à tirer sur eux; il prévient son père et les autres qui sont avec lui..... L'on croit alors que ce sont les brigands, et l'on fait retentir la forêt de coups de fusil... Fatale erreur! De Ven-

drecour père reconnaît son postillon... Il en est reconnu, et l'entend qui lui crie : Ah! c'est vous, M. de Vendrecour, qui agissez ainsi envers des hommes qui depuis si long-tems vous cherchent dans cette forêt!... Ils accourent tous alors près de ces généreux mortels qui se sont intéressés à leur sort, et apprennent du postillon qu'ayant craint d'être surpris seul dans cette retraite de voleurs, il avait conduit la voiture dans une ferme voisine, dont les habitans, instruits des dangers que vous avez courus, et de ceux que votre longue absence m'ont encore fait redouter pour vous, sont venus avec moi parcourir les sentiers tortueux et pénibles de cette forêt,

pour

pour vous donner du secours....

Le fils du fermier, légèrement blessé, excite les plus vifs regrets dans le cœur de tous ceux qui l'entourent. L'on se reproche amèrement une erreur qui arme ainsi contre des bienfaiteurs, des hommes malheureux que l'on vient secourir si généreusement!

Le passage d'une position inquiétante, à la joie la plus douce, forme un tableau des plus intéressans... La clarté du jour fait disparaître, avec les ténèbres de la nuit, les craintes auxquelles l'on s'abandonnait de part et d'autres. L'imagination effrayée, qui jusqu'à ce moment n'avait retracé que des brigands féroces et sanguinaires, ne rappelle plus que

PAGINATION INCORRECT

des amis, que des circonstances malheureuses avaient armés les uns contre les autres. — Infortuné que je suis! s'écrie Vendrecour père, en serrant dans ses bras le fils du fermier, au plaisir que je ressens de me voir échappé des dangers que nous venons de courir, vient se mêler la douleur d'avoir si mal récompensé votre générosité. Ah! que n'ai-je tourné contre moi-même l'arme fatale dont vous avez ressenti les effets meurtriers! — Rassurez-vous, trop sensible mortel, lui répond le fils blessé; le plaisir de vous voir enfin à l'abri des dangers qui vous environnaient de toutes parts, ne me laisse éprouver aucun chagrin à la vue du sang que j'ai répandu pour

vous... Ma blessure peu considérable me permettant de vous accompagner dans notre habitation, ne m'occupe nullement... Enchanté de vous voir échappés aux coups de féroces ennemis, je ne puis songer à une légère blessure que je dois à une méprise...

De Vendrecour fils, que l'espoir de revoir Mélanie jette dans la plus douce ivresse, répand de douces larmes, et attend avec la plus vive impatience l'instant heureux qui doit lui rendre cette amante chérie... Peut-être, se dit-il, que mon père, touché des peines que son injuste refus m'a fait éprouver, s'attendrira sur mon sort... Peut-être que reconnaissant son erreur, il se dira : O père victime d'une basse jalousie, à

quels affreux dangers viens-tu d'exposer un fils qui toujours dut t'être cher!... Pour ne point lui faire éprouver de nouvelles traverses, unissons-le à Mélanie..... Digne de lui sous tous les rapports, elle mérite si bien son amour!... Pendant que chacun arrête ainsi des regards satisfaits sur le tableau d'un avenir plus heureux, l'on approche de la ferme... L'on s'attendait bien que les motifs qui avaient éloigné un époux, un fils de cette vertueuse habitation, auraient causé les plus vives inquiétudes... L'on se peignait une fidelle épouse, des enfans sensibles et reconnaissans, vivement alarmés de l'absence d'un père adoré, d'un époux chéri, d'un frère aimable,

s'abandonnant à la plus déchirante douleur... Mais les revers, qui semblant respecter le toit coupable du scélérat, viennent trop souvent choisir leurs victimes sous celui de l'homme vertueux, changent en deuil la joie qu'eût dû procurer un heureux retour... L'infortuné fermier, qui, touché des malheurs qu'avait éprouvés un de ses voisins, avait ralenti, par sa générosité, les poursuites ruineuses qu'exerçaient envers lui d'avides créanciers, avait vu arriver le moment où il devait répondre à ses engagemens bienfaisans, sans cependant avoir pu les remplir... Les premiers objets qu'il aperçoit à son retour, sont d'insolens huissiers, qui, peu touchés des motifs honorables

qui le rendirent débiteur, se disposant à vendre ses propriétés, et à le plonger dans la plus affreuse détresse. . . De Vendrecour, indigné d'un spectacle qui outrage si ouvertement l'indulgence que l'on doit à d'honnêtes malheureux, brusque et menace ces hommes qui, couverts des livrées de la justice, ne sont trop souvent que des brigands, et qui consultent bien moins les droits d'un créancier que leur propre avidité... Cessez, leur dit-il, des poursuites qui outragent l'humanité... Je vais payer une dette qui ne m'acquittera point encore envers cette famille vertueuse, famille pour laquelle je m'intéresse...

Voilà les fonds d'une terre que je

viens de vendre, et que j'emploie d'une manière plus intéressante que je ne pouvais l'espérer...

De Vendrecour fils, craignant que son père n'ait pas de quoi satisfaire aux engagemens du fermier, veut se montrer digne fils d'un père si généreux... Il détache à l'instant le portrait de Mélanie, enrichi de pierreries, le présente à son père en lui disant : Jusqu'à ce jour, j'ai conservé cet objet aux dépens de ma vie. L'amante qu'il me représente me le rend si cher, que depuis mon absence, j'ai pris de plus grands soins de lui que de moi... Mais comme il est l'image d'une amante sensible et généreuse, je n'ai point à craindre de le destiner à un usage

auquel elle-même m'engagerait à le faire servir... Sa sensibilité pour les malheureux la fera applaudir au sacrifice que j'en aurai fait... Le père, charmé de voir que son fils, ainsi que lui, témoigne la reconnaissance qu'ils doivent à une famille au milieu de laquelle ils se trouvent, lui répond que, pouvant lui seul appaiser le courroux et l'avidité de ces hommes barbares qui viennent apporter le trouble dans l'asyle de la vertu, il lui laisse un objet dont sa bonté seule eût pu lui faire oublier la perte... Gardez-le encore, poursuit-il, mon cher fils, et comptez que, désarmé par vos vertus et vos malheurs, je vous unirai à l'amante chérie qu'il vous retrace... De Vendrecour,

drecour, son fils, cet ami qui avait partagé leurs dangers, les domestiques des uns et des autres, la famille entière du fermier; tout le monde ressent ces douces impressions que la générosité et la reconnaissance font éprouver dans de semblables momens. Il n'y a que ces indignes ministres de la justice qui, impatiens que des momens accordés à la sensibilité retardent celui de compter la somme qu'ils attendent, et reçoivent si avidement, ne ressentent point le plaisir de cette scène touchante. Malgré l'empressement que le fermier et sa famille montrèrent à retenir plus long-tems ces voyageurs bienfaisans, qui venaient d'éloigner de leur asyle l'indigence

et le désespoir, ils se hâtèrent de s'en retourner dans le sein de leur propre famille... Déjà ils approchent d'une montagne qui se trouvait entre la ferme et la route qu'ils allaient suivre... Les habitans de la ferme, dont les regards et le cœur ne les quittaient point, se plaignaient de ce que la nature avait formé en ces lieux une élévation qui leur cachât si promptement des êtres généreux qu'ils eussent toujours voulu contempler... Consolez-vous, mortels sensibles, de cette douloureuse séparation ; rentrez dans votre demeure, où vous goûterez de nouveau ce sommeil paisible que vous procura jadis une honnête aisance... Vos bienfaiteurs, contens d'avoir

récompensé vos vertus, n'exigent point de vous que vous pleuriez plus long-tems leur absence : vivez heureux, et ignorez toujours les revers que l'avenir leur réserve...

Nos voyageurs, que l'idée des dangers qu'ils ont courus et des plaisirs que semble leur promettre leur retour, flatte singulièrement, leur donne une nouvelle existence; chacun, hélas! soupire après l'instant qui doit enfin le rapprocher des objets dont l'absence lui causa tant de peines. Le jeune marquis de Vendrecour sur-tout montre la joie la plus vive. Les promesses que lui a faites, dans la ferme, son père, ne lui retracent que l'avenir le plus flatteur... Encore quelques instans,

se dit-il, et je reverrai Mélanie! je deviendrai son époux!... J'aime à croire que, fidelle autant que moi, elle n'aura point formé de nouveaux liens... Non, non, quand on sait aimer comme elle m'aime, l'on ne sait point trahir... Cher Vendrecour! crois-je l'entendre me dire, en pleurant votre absence, je trouvai dans elle de puissans motifs pour vous demeurer fidelle; en me rappelant qu'elle fut l'ouvrage de votre amour pour moi, elle me rappelle aussi tout ce que le mien pour vous voulait que je fisse. Vous me quittâtes pour me prouver combien je vous suis chère, et moi je n'ai vécu en ces lieux que par votre ressouvenir, pour répondre à votre généreux attachement.

Occupé tout entier de ces riantes idées, le jeune marquis approche, sans s'en apercevoir, des lieux après lesquels il soupire. Déjà l'on découvre une longue avenue d'antiques tilleuls, qui conduit au château de Vendrecour; déjà l'on rencontre les vassaux de son père, qui, quittant les champs qu'ils cultivent, accourent autour de la voiture, et témoignent la double joie qu'ils ont de revoir leur seigneur et son intéressant héritier... L'on arrive enfin au château, où le bruit de la voiture amène aux portières tous ceux qui l'habitent. Madame de Vendrecour arrive la première... Elle embrasse un époux dont les retards l'ont cruellement tourmentée... Comment

supportera-t-elle l'excès de joie que lui cause cette circonstance ? Après avoir serré long-tems dans ses bras un époux qu'elle adore, elle aperçoit encore dans la voiture un jeune seigneur ; elle le fixe avec attention ; elle recconnaît le jeune de Vendrecour, elle reconnaît son fils qu'elle crut ne jamais revoir... Ce n'est point une illusion, une erreur, se dit-elle en lui prodiguant les plus tendres caresses ! c'est vous, mon fils, que le ciel, touché de mes larmes, me rend ! Ah ! puissé-je désormais, dans le plaisir que j'ai de vous avoir retrouvé, oublier toutes les peines que me causa votre absence !

C'est un plaisir bien doux sans doute pour le jeune de Vendrecour,

de se retrouver au sein de sa famille après une longue et malheureuse absence; mais son cœur, qui goûte dans les lieux qui l'ont vu naître la douce satisfaction que nous éprouvons près des objets qui nous sont chers, laisse encore apercevoir un fond de tristesse que l'on devine, mais dont on ne prévoit point pouvoir le consoler. Depuis long-tems on ne voit plus Mélanie : ses yeux mouillés de larmes cherchent de tout côté cet objet qui manque à son bonheur; souvent il se promène dans les lieux où jadis il se fit heureux près de Mélanie... Il est tourmenté à-la-fois par le desir d'entendre parler d'elle, et par la crainte d'apprendre des détails contraires à son amour... De

Vendrecour père, touché de l'inquiétude dans laquelle il voit son fils, s'occupe des moyens de se réconcilier avec le baron de Vaucluse, père de Mélanie, et de conclure une alliance que des circonstances malheureuses avaient retardée.

Il se rend donc près de ce seigneur justement irrité, et se dispose à sacrifier au bonheur de son fils tous les motifs qui jusqu'alors avaient blessé son amour-propre.... Mais, hélas ! c'est trop tard que ce père repentant cherche à terminer les tourmens d'un fils malheureux... En entrant dans le château du baron, il voit la plus profonde douleur peinte sur tous les visages.... Ses yeux cherchent à découvrir, au

milieu de la famille, l'intéressante Mélanie... Il la demande, et l'on ne lui répond que par des sanglots et par des larmes... O Mélanie ! ô mon fils ! s'écrie-t-il ; la cruelle mort vient donc de vous séparer pour toujours ! Tandis qu'il s'abandonne ainsi à ces tristes idées, monsieur le baron de Vaucluse lui raconte les détails suivans : « Ce n'est point, cher marquis, la perte de Mélanie qui nous afflige tant en ce moment. Des revers peut-être plus cruels encore que ne le serait la mort, sont le sujet de notre douleur.... M. de Rosancour qui, depuis la fuite de votre fils, redoublait ses assiduités près de ma fille, espérait qu'il pourrait enfin produire quelqu'impression sur son

cœur ; mais, Mélanie, ne payant toujours que de la plus froide indifférence l'amour de Rosancour, le rendit d'amant passionné, ennemi perfide et cruel. Dans une conspiration qui vient de se tramer contre l'état, ce rival dangereux est venu à bout de faire jouer à Mélanie le principal rôle.... Des propos injurieux au souverain, des correspondances avec les puissances ennemies, des distributions d'argent faites aux séditieux de l'intérieur, tout a été calomnieusement imaginé pour peindre aux yeux du gouvernement ma fille infortunée comme une scélérate... En vain ai-je voulu démontrer son innocence, je n'ai trouvé par-tout que des hommes sourds à

mes justes représentations.... Les grands, hélas! punissent et récompensent avec la même injustice.... Quelquefois on les voit élever aux premières dignités des hommes dont les faibles services n'eussent jamais dû les tirer de l'oubli, et charger de cruelles chaînes ceux que de légers soupçons leurs peignent comme coupables... Mélanie, arrachée de mes bras par la force, a été inhumainement jetée dans une obscure prison...

De Vendrecour père est d'autant plus touché de cet affreux récit, qu'il ne sait plus comment le laisser ignorer à son malheureux fils, à celui dont la destinée est attachée à celle de Mélanie. Être infortuné! se dit-il en

se rappelant sa position, les dieux n'ont-ils donc point encore assez éprouvé ton courage dans les revers? Un père qui, par une coupable sévérité, te repoussa de ses bras... les dangers, l'humiliation et l'opprobre auxquels t'exposa une vie passée en partie au milieu de farouches brigands; une amante adorée enfin, victime de la noirceur du crime; tant de malheurs, hélas! n'ont-ils pu désarmer le courroux du destin cruel qui te poursuit!... Sans doute qu'attendant avec impatience mon retour, il a porté ses pas près de ce rivage, et que, se flattant d'un doux espoir, il envisage déjà les plaisirs d'une tendre union... Trop sensible amant! il s'empressera de venir

m'entendre lui parler de Mélanie...

A peine en effet M. de Vendrecour père fut-il à une petite distance du château du baron de Vaucluse, qu'il aperçut le jeune marquis venant à sa rencontre avec un air de satisfaction qui prouvait la douce erreur dans laquelle il était. Ce père, cruellement embarrassé, ne sait, ou s'il doit taire à son fils des détails alarmans, ou l'instruire du sort de Mélanie. Appréhendant, au milieu de cette indécision, qu'une bouche étrangère ne lui apprît d'une manière imprudente les circonstances de cette fatale aventure, il dit au jeune marquis, qui déjà avait deviné quelques nouveaux revers qu'on venait lui annoncer : « Mon ami, accoutumé

malheureusement à marcher de précipice en précipice, vous devez montrer plus de fermeté dans les nouvelles traverses qui viennent encore empoisonner vos malheureux jours. Victime de la plus affreuse calomnie, votre amante infortunée vient d'être arrêtée comme conspiratrice. Sa famille se désespère de ce fâcheux événement... Moi-même, je ne me le retrace qu'avec la plus vive douleur, et je ne puis qu'approuver les larmes qu'il vous fait répandre; mais au milieu de vos maux, il vous reste une bien douce consolation!... C'est que, toujours constante dans son amour pour vous, elle ne doit qu'à ce sentiment seul l'esclavage dans lequel elle gémit en ce moment.

Ayant constamment refusé de s'unir à Rosancour votre rival, ce perfide est devenu son lâche accusateur, et a cru ne pouvoir mieux se venger de ses dédains que par d'atroces calomnies. »

Jouet de la fortune bizarre, l'espèce humaine ne semble avoir été créée que pour servir à ses amusemens. L'instant où elle semble vouloir nous combler de ses faveurs, est bien souvent celui où elle nous outrage. Lorsque le jeune de Vendrecour veut s'unir à Mélanie, son père s'y oppose, et quand cette amante est dans les fers, il se décide à la demander.... Mélanie ne peut couler ses jours près d'un amant qu'elle adore; et Rosancour, qu'elle

n'aima jamais, veut se faire aimer!... La société, hélas! nous offre chaque jour le tableau de ces fâcheuses contrariétés, et nous convainc qu'en amour, comme en tout autre chose, il est beaucoup de Vendrecour et de Mélanie... Un amant tel que Vendrecour ne s'arrête point aux larmes que lui fait répandre la sensibilité; il cherche encore à venger l'amante pour laquelle il les répand. Pour cacher ses desseins à sa famille, il suppose un voyage dans une terre qu'elle possédait dans la Bourgogne... Persuadés que la dissipation seule peut calmer sa profonde douleur, ses parens approuvent fortement ce voyage... Tout se prépare pour le départ... Le desir de la vengeance

geance dans le fils; dans la famille, l'espoir que les amusemens de la campagne ramèneront le calme dans le cœur d'un enfant qui leur est cher, abrégent ces adieux que l'amitié cherche toujours à prolonger.

Rosancour, craignant avec raison le ressentiment de la famille de Mélanie, était parti pour Metz, où se trouvait son régiment. Coulant ses jours au sein des plaisirs dans cette ville, il oubliait qu'il eût des crimes à se reprocher... Un soir, à la sortie du spectacle, il se sentit heurter fort brusquement: il se plaint de cet outrage; il cherche à en reconnaître l'auteur; il regarde autour de lui, et aperçoit le jeune marquis de Verdrecour... Les regards menaçans.

que lui lança ce rival outragé, lui firent aisément deviner le sujet qui l'amenait dans cette ville... Je pense, monsieur, lui dit ce dernier, que, sensible aux procédés peu honnêtes dont je viens d'user à votre égard, vous vous ferez un devoir d'en exiger une réparation ; l'habit honorable dont vous êtes revêtu, ne vous laissera point oublier tout ce que vous lui devez. Attendez-moi demain matin, j'irai vous fournir l'occasion de donner des preuves de délicatesse et de courage aux officiers de votre corps qui vous environnent en ce moment, et qui sûrement blâmeraient moins mes procédés à votre égard, s'ils en connaissaient les motifs... Rosancour fut d'autant plus

alarmé de cette rencontre, qu'il n'aimait simplement à porter l'épée que comme arme d'honneur, et non comme un objet dont il voulût jamais se servir pour prouver sa bravoure... Déjà il redoute un combat qui, sans lui acquérir de gloire, exposera ses jours... La crainte, qui ne lui permet pas de s'abandonner au sommeil, lui retrace autant de combats que la nuit a d'instans. Cependant il se trouve dans la dure nécessité de ne point écouter la répugnance qu'il a à se battre... Les officiers témoins de l'insulte qu'il a reçue, ne lui eussent point pardonné une honteuse lâcheté.... Un peu enhardi... par bienséance on l'entend qui frappe du pied, et dit :

Oui, je me battrai!... Mais il prononce ces mots d'une voix si chancelante, que l'on reconnaît aisément qu'ils ne sont point l'expression de la bravoure.

Le moment aussi desiré d'une part que redouté de l'autre, arrive enfin; l'on se rend sur le champ de bataille; l'on se porte des coups terribles des deux côtés; Rosancour, encouragé par un léger avantage qu'il a obtenu sur son adversaire, semble se reprocher d'avoir témoigné de la crainte... De Vendrecour, quoique beaucoup plus habile que lui dans ce genre de combat, est contraint d'user de toute son adresse pour ne point tomber sous les coups de son ennemi... Cependant il finit par faire ressentir

à Rosancour les tristes effets de sa supériorité... Il l'atteint d'une manière meurtrière, et l'étend à ses pieds... De Vendrecour à l'instant fait transporter le vaincu dans sa demeure, et prend la route de la terre où sa famille le croyait déjà. Triste et pensif en quittant des lieux où il venait d'exercer une vengeance que son amour extrême pour Mélanie, bien plus qu'un ressentiment barbare lui conseilla, il se reproche secrètement d'avoir puni d'une manière si cruelle un homme perfide, il est vrai, mais dont la mort ne lui rendrait point Mélanie... Ce triste ressouvenir ne sera pas la seule peine que lui causera son imprudence. Le même coup dont il aura frappé un

ennemi, répandra aussi la tristesse et le deuil dans le sein de sa propre famille.... Les premiers objets qui frappent ses regards à son arrivée, sont des hommes qui, plongés dans la plus profonde douleur, lui font présager quelqu'événement sinistre... Il s'approche... Il reconnaît les domestiques de madame de Vendrecour, qui lui apprennent que cette mère sensible, s'étant reproché de ne point l'avoir accompagné dans son voyage, avait pris le lendemain la route de la Bourgogne, et que ne l'ayant point trouvé, elle s'était abandonnée à un chagrin dont les suites faisaient craindre pour ses jours. Il court à l'instant près de sa mère, qui, le fixant avec des yeux languissans,

ne peut plus exprimer que faiblement le plaisir qu'elle a de le revoir. Employant tous les moyens possibles pour la rappeler à la vie, il fait venir de Dijon les plus habiles médecins... Ils arrivent... Ils entourent le lit de la malade... Ils se consultent, et semblent ôter à la mort tous ses droits.... Leur art ne leur fournit néanmoins aucun remède contre le chagrin ; mais comme ils se font plutôt payer de la confiance qu'on leur accorde, que de l'utilité d'une ordonnance, ils imitent un certain médecin de la Manche, qui, en ayant toujours dans un sac, en prenait une au hasard, et disait au malade : *Dieu te la donne bonne!*... Quoi qu'il en soit, madame de Vendre-

cour revint petit-à-petit de l'accablement inquiétant dans lequel l'avait plongée l'imprudence de son fils. Chaque jour sa raison et ses forces reprenant leur premier état, donnaient des espérances rassurantes. Peu de tems après, elle fut fort bien rétablie, et chercha à distraire le jeune marquis de ses sombres rêveries. Mais comment, hélas! pouvoir consoler un amant aussi malheureux? comment lui faire oublier, par le tableau d'un avenir plus satisfaisant, ses maux présens? L'amante dont il croyait devenir l'époux, gémit dans la plus affreuse captivité, et touche peut être au moment de périr victime de la calomnie. En vain madame de Vendre-

cour

cour cherche-t-elle, dans sa touchante amitié pour lui, tous les moyens de calmer sa douleur.

« L'innocence de Mélanie, lui dit-elle, doit vous rassurer entièrement sur les suites de sa disgrace. Lorsque le gouvernement connaîtra tous les détails de cette affaire, il se reprochera son erreur, et s'empressera, sans doute, à la réparer. Les rois assez indifférens pour ne point s'intéresser au sort d'un sujet accusé, ne sont point assez injustes pour souffrir qu'on le sacrifie lorsqu'on les instruit de son innocence. Ne vous arrêtez point à de fâcheux pressentimens, qui, sans avoir la plus légère vraisemblance, ne font qu'empoisonner vos jours... Profitez

des différens agrémens de la campagne, et rétablissez sagement une santé déjà altérée, hélas! par les affreux revers que vous éprouvez... Et si vous êtes trop indifférent pour ce qui vous intéresse vous-même, songez du moins à une mère qui ne compose son bonheur que du vôtre. Comptez que l'avenir vous dédommagera des peines dont le présent vous accable. Mélanie, faisant bientôt disparaître les soupçons injurieux qui planent sur elle, viendra terminer vos inquiétudes, et vous procurer la plus douce félicité.» Tandis que l'amitié s'empresse ainsi à le consoler, le sort fatal acharné à le poursuivre, se prépare, hélas! à lui porter de nouveaux coups....

L'infortunée Mélanie est traduite devant le parlement de Paris, et son procès s'instruit avec la plus grande activité... A peine l'intéressante accusée parut-elle au milieu de ce grave et sévère sénat, que le premier sentiment qu'elle lui inspira, fut celui de l'indulgence... Chaque juge, frappé des charmes qu'elle offre à ses regards, n'exerce qu'à regret ses austères fonctions, et craint, en obéissant à Thémis, d'outrager l'amour. Je ne dirai pas que l'intégrité, qu'une droiture impartiale, vertus si nécessaires à ces hommes destinés à prononcer sur le sort de la société entière, furent toujours méconnues dans le temple de la justice... Mille traits que je ne détail-

lerai point ici, détruiraient cette injurieuse assertion ; mais je puis affirmer que l'or et la beauté décident souvent du sort des mortels. Mélanie en fait la triste expérience.... Un président qui, depuis le premier instant où il la vit, conçut pour elle la plus violente passion, lui en fit l'aveu dans le courant de la procédure, et lui promit de disposer tout le parlement en sa faveur, si elle voulait lui laisser espérer de la trouver un jour sensible à son amour. Mélanie, que l'effroi de la mort ne pouvait rendre inconstante, se montra offensée de la protection et de l'amour du président, et lui ôta tout espoir de faire sur son cœur vertueux la plus légère impres-

sion... Indigné de l'indifférence de Mélanie, il renouvelle les crimes de ce magistrat romain qui sacrifia à son coupable amour pour Virginie, les devoirs sacrés de sa place. Ce n'est plus alors une beauté intéressante qu'il aperçoit dans la malheureuse Mélanie : sa généreuse indifférence ne lui retrace plus qu'une femme altière et audacieuse, dont la mort seule peut le venger de l'affront qu'il en reçoit... Peut-être que les dénonciations peu fondées et peu vraisemblables qu'avait portées contr'elle le perfide Rosancour, n'eussent pas surpris la religion de ses juges. Mais la corruption d'un séducteur outragé formant un tableau hideux de cette conspiration,

a soin d'y représenter Mélanie sous l'aspect le plus défavorable... Malgré l'intérêt que sa beauté, sa naissance inspirent, chaque juge, indisposé par le récit des forfaits que lui prête la calomnie, n'éprouve plus d'autres sentimens que celui d'une froide pitié. Mélanie n'est point coupable, et Mélanie cependant entend retentir le temple de la justice d'une sentence de mort... Tout se prépare pour son supplice... De Vendrecour et la famille ne sont pas moins indignés que désespérés de ce fatal revers... L'on n'approche que dans les déchiremens du plus affreux désespoir, de l'instant qui doit enlever au plus fidèle des amans, au plus tendre des pères, une amante,

une fille digne, sous tous les rapports, des plus tristes et plus justes regrets... L'arrêt fatal est donc prononcé ! se disent ces êtres infortunés : Mélanie va donc mourir ! Quand nous irions implorer la clémence d'un prince qui se croit outragé, les larmes que nous répandrions à ses pieds deviendraient inutiles. Il ne nous reste plus de ressource, que celle que laisse aux malheureux l'adversité ; nous ne pouvons plus que nous abandonner à la plus affreuse douleur, tandis que Mélanie se dispose courageusement à la mort. Son perfide accusateur, Rosancour, dont la blessure meurtrière avait rendu inutiles tous les secours de l'art, est prêt à rendre le

dernier soupir... Effrayé dans ces momens du crime dont il s'est rendu coupable envers l'infortunée Mélanie, il se montre sensible à la voix des remords... Le tombeau qui m'attend, se dit-il, m'ôtera dans quelques instans les moyens de réparer les malheurs que je vais accumuler sur la tête d'une femme vertueuse et innocente... Ah! si, aveuglé par une fatale passion, je passai une partie de cette vie que je vais quitter, à me noircir de crimes, que j'accorde du moins ces derniers momens à la vertu.

Rosancour repentant, appelle les notaires, et leur déclare, d'une manière authentique, que toutes les inculpations dirigées contre mademoiselle de Vaucluse étaient l'ou-

vrage d'un amour offensé, d'une odieuse calomnie ; et que le seul regret qu'il avait en ce moment de quitter la vie, était celui de ne pouvoir lui-même témoigner à Mélanie combien le ressouvenir des maux qu'il lui avait causés le tourmentait. Ce fut en donnant ainsi des preuves touchantes d'un sincère repentir, que cet amant égaré expira, et sauva les jours de Mélanie. Le jeune marquis, à qui il ne reste plus d'espoir de gagner les juges, qui déjà ont prononcé sur le sort de Mélanie, qui ignore que Rosancour en mourant a fait l'aveu de son crime, tente le hardi projet de sauver, au péril de la sienne, la vie de son amante. Il faut, pour réussir dans

cette entreprise, ou corrompre ou forcer une garde nombreuse; mais les obstacles les plus difficiles à surmonter, ne semblent être pour l'amour que de simples jeux. Dites à un amant que c'est délire, de prétendre braver les baïonnettes qui entourent les prisons... il ne verra que faiblesse, que lâcheté dans cette sage remontrance. Tout oser, ne rien craindre, furent toujours les caractères irréfléchis de l'amour... Le jeune de Vendrecour, déterminé à sauver Mélanie, se met à la tête d'un détachement redoutable... Mais comme il ne se dissimule point qu'une téméraire audace est plus capable de nuire à son projet que de le favoriser, il tente auparavant

de surprendre les gardiens de Mélanie. Persuadé que ce sera mettre à couvert l'honneur d'un sénat qui se laissa faiblement tromper, que de le tromper lui-même, c'est en son nom qu'il ira délivrer Mélanie... Toutes les pièces nécessaires à ce dessein sont à l'instant imaginées, et portent le caractère imposant de la réalité. La garde, le concierge des prisons, tous séduits par le ton d'assurance avec lequel de Vendrecour vient réclamer Mélanie, détruit tous les soupçons auxquels eût pu donner lieu une démarche semblable; les précautions qu'il prend pour faire escorter d'une manière sûre la voiture qui doit, dit-il, la transférer dans le lieu qui lui est indiqué

par les ordres supposés qu'il vient de remettre, ne laisse voir en lui que le plus scrupuleux et le plus intègre exécuteur des lois. Mélanie, que l'obscurité de la nuit, que les apprêts effrayans de sa translation supposée jettent dans une espèce d'agonie, monte avec peine dans la voiture, et ne reconnaît point ceux qui l'accompagnent... Dans cet état d'assoupissement, on l'entend prononcer les noms de son père et de Vendrecour: Amant infortuné! dit-elle, me voilà donc arrivée au moment fatal qui me ravit les douces espérances dont mon cœur se flattait encore, et qui pour toujours va me séparer de toi!... Si jamais, hélas! tu reviens dans les lieux que tu

quittas par amour pour moi, tes yeux, empressés de revoir Mélanie, parcourront ces campagnes jadis si fortunées pour nous; tu croiras l'y retrouver; tu la demanderas à tous ceux que tu rencontreras dans tes recherches, et ils t'instruiront de ma fatale destinée... Quel prodige vient tout-à-coup se dérober au glaive dont elle se croit menacée! C'est parmi ceux qu'elle croit chargés de la conduire au supplice, que se trouve son amant et son libérateur. Vendrecour se fait reconnaître, et la serre dans ses bras. « Instruit de vos malheurs, lui dit-il, j'ai exposé ma vie pour sauver la vôtre. J'ai heureusement réussi, et ne prétends point avoir acquis par cette action

des droits à votre reconnaissance : comme en vous perdant je ne pouvais plus traîner qu'une affreuse existence, j'étais intéressé autant que vous, à vous arracher à une mort qui ne m'eût pas été moins funeste qu'à vous. »

Quittons promptement une patrie où la vertu est si lâchement sacrifiée; fuyons dans des pays sauvages où les hommes, moins policés, et suivant grossièrement les penchans de la nature, sont sans doute moins barbares... Peut-être qu'un jour vos juges détrompés vous rappelleront dans le sein d'une famille qui, quoique contente de votre fuite en ce moment, soupirera alors après votre retour...

Tandis qu'ils s'éloignent ainsi des lieux où la mort menaçait Mélanie, son innocence y est enfin reconnue... Le désaveu de Rosancour parvient au parlement... La famille de Mélanie en est instruite... Son père, quoiqu'épuisé par la douleur, court dans les prisons, et semble ne pouvoir jouir assez tôt du plaisir de presser dans ses bras une fille dont il pleurait la mort. Père infortuné! en cessant de vous affliger sur l'arrêt fatal qui devait terminer les jours de votre fille, il faut verser de nouvelles larmes sur sa fuite... Mélanie que vous croyiez débarrasser de ses cruelles chaînes, vous a ravi, par une suite non interrompue de revers, cette douce satisfaction; déjà

loin des lieux où vous la cherchez, elle habite quelqu'obscure retraite ignorée des humains, et se cache au glaive qu'elle croit toujours suspendu sur elle. M. le Baron de Vaucluse, dans l'instant où il croit ainsi ramener au sein de sa famille une fille adorée, qu'en avait éloignée une atroce perfidie, apprend d'un concierge trompé par l'amour, que des ordres, dont il reconnaît maintenant l'excusable fourberie, l'avaient déterminé à la rendre à l'escorte vraiment imposante qui vint la réclamer. O bizarre destin! que tu te plais à persécuter les malheureux mortels! Un père cherche une fille qui, échappée à l'affreuse mort dont elle fut menacée, devait

le

le consoler de ses cruels chagrins... Une fille que le repentir vient de rendre à la liberté, à la vie, fuit comme coupable, et s'abandonne à toutes les craintes que donne le crime!... Ah! peut-être que Mélanie et Vendrecour seront instruits que leur patrie désabusée les rappelle pour les dédommager de son erreur! Non, non, ce ne sera que lorsqu'ils auront éprouvé de nouveaux revers, qu'ils apprendront que l'innocence de Mélanie est reconnue. Après un voyage long et pénible, ces deux amans arrivèrent près des côtes d'Espagne... En attendant une occasion favorable pour se mettre entièrement à l'abri des dangers qu'ils s'imaginaient courir

en France, ils furent obligés de se cacher soigneusement dans une ferme isolée et propre à les rassurer sur les craintes qui les tourmentaient. Mais quoique dérobés dans cette retraite aux regards des hommes, ils n'y trouvèrent point la tranquillité qu'ils espéraient. Mélanie se promenant seule un soir dans un bois voisin, fut surprise par un orage furieux, et entra dans une espèce de caverne qu'elle aperçut... Déjà la nuit commençait à couvrir de ses épaisses ténèbres toute la nature. Ses regards qui se promènent sur les objets qui l'environnent, n'aperçoivent plus que les sentiers étroits qui conduisent à la ferme: pendant que la crainte lui retrace

les dangers auxquels elle est exposée, elle entend marcher à quelques pas... Elle aperçoit un homme qui s'arrête, qui regarde, qui écoute... Il s'approche toujours d'elle, et avec les mêmes précautions; il dépose un paquet, et regagne à la hâte la plaine.... Mélanie, tremblante de frayeur, ne sait plus si elle doit ou rester dans sa caverne, ou s'en retourner; l'orage appaisé, il est vrai, fait succéder au bruit du tonnerre un silence profond et rassurant; mais cet homme qu'elle vient d'apercevoir dans le bois, et qui a porté ses pas vers les lieux qu'elle doit traverser, ne lui fait pas moins redouter ce dernier parti...Cependant, se retraçant l'inquiétude que son ab-

sence devait donner à Vendrecour, elle quitte sa retraite, et brave, par amour, des dangers que lui grossissait la crainte... Elle fait quelques pas, et entend les cris d'un jeune enfant... Soupçonnant alors que celui qu'elle a pris pour un féroce brigand, est l'auteur du crime qu'elle vient de découvrir, elle ne craint plus pour ses jours ; mais son excessive sensibilité lui fait craindre pour ceux de cet infortuné... Elle voudrait sur-le-champ le dédommager des rigueurs du sort, et lui rendre une mère qu'il lui ôta. Ses cris, qu'il ne semble prolonger que pour l'attendrir, déchirent cruellement son cœur compatissant... Malgré cependant que chaque pas qui l'éloigne

des lieux d'où elle voudrait arracher un être abandonné lui coûte beaucoup, elle n'ose exécuter ses généreux desirs : elle se promet seulement de devenir bientôt sa libératrice, et s'en retourne à la ferme... Lorsqu'elle est à la sortie du bois, elle entend à quelques pas d'elle un coup de fusil.... Elle s'arrête de frayeur, de saisissement... Elle regarde, aperçoit deux hommes, dont l'un est armé, et l'autre fuit dans l'épaisseur du bois. Où fuir, où se cacher aux dangers qui la menacent?... Une femme timide, environnée d'ennemis ! se dit-elle... Infortunée que je suis ! j'ai fui la mort dont j'étais menacée dans les lieux qui m'ont vu naître, et je viens la

chercher dans des pays sauvages!... Dans ces momens de trouble, elle entend une voix.... elle écoute, et reconnaît Vendrecour... Cet amant, charmé d'avoir retrouvé Mélanie, lui raconte, qu'ayant aperçu un homme qui, bien loin de répondre aux renseignemens qu'il lui avait demandés, s'était enfoncé dans le bois, il l'avait aussitôt ajusté, et avait cherché à le punir comme son assassin... Comme vous, répond Mélanie, j'ai d'abord cru qu'il ne rôdait dans ces bois que pour immoler quelque voyageur égaré; mais c'est un crime d'une nature différente qui le conduit ici. C'est un barbare qui, près de l'endroit où je m'étais mise à l'abri de l'orage, est venu dé-

poser un jeune enfant. Vendrecour, aussi sensible que Mélanie, l'engage aussitôt à le conduire où il était. Aussitôt ils s'acheminent tous les deux vers cet enfant malheureux... La nature bienfaisante, remplaçant les secours qu'il réclama seulement par ses cris, a fermé sa paupière, et lui fait goûter les douceurs du sommeil... De Vendrecour charge sur ses épaules ce précieux fardeau, et regagne, avec Mélanie, la ferme... A peine aperçut-on entrer cet enfant, que le fermier et son épouse éprouvèrent une cruelle inquiétude; ils semblaient, par leurs regards, s'annoncer quelque chose de sinistre... L'on s'occupe à prendre des renseignemens sur cette aventure...

L'on trouve, dans le berceau, un billet ainsi conçu :

« Mortels sensibles, qu'un heu-
» reux hasard conduira dans ces
» lieux, prenez soin de cet infor-
» tuné, qu'un secret fatal arracha
» seul des bras de ceux qui lui ont
» donné le jour. Né au sein de l'o-
» pulence et de l'amitié, il ne fera
» point regretter les soins que l'hu-
» manité lui donnera. »

Avec ce billet l'on trouva un riche médaillon, sur lequel étaient gravés différens chiffres, qui paraissant donner au fermier quelques éclaircissemens, lui firent répandre des larmes... De Vendrecour et Mélanie lui ayant demandé le sujet de son inquiétude, il leur parla ainsi :

« La

« La confiance que vous m'inspirez ne me permet plus de vous cacher ma triste position. Un seigneur voisin, malheureusement épris d'une de mes filles, lui faisait entendre, depuis long-tems, qu'il allait s'unir à elle. Séduite par ses promesses, qui peut-être pouvaient paraître sincères à une jeunesse qui, aveuglée par un premier penchant, ne connaît pas la dissimulation, elle a faiblement écouté l'amour de cet homme perfide. Depuis l'instant où elle s'est aperçue des suites de cette malheureuse passion, elle a quitté la maison paternelle, et s'est imaginée qu'elle pourrait, par sa fuite, nous cacher son imprudence. Nous avons appris que, retirée dans une

terre voisine de ce seigneur, elle était accouchée ces jours derniers, et que, pour tenir secrète cette aventure, l'on avait aussitôt fait disparaître l'enfant. L'assemblage parfait des traits du seigneur et de ma fille, que nous retrace cet infortuné, ne nous laisse plus aucun doute sur sa naissance et ses malheurs... Ses malheurs! qu'ai-je dit? Chez nous il sera à l'abri de l'indigence, et retrouvera dans notre tendresse tous les soins, tous les égards que lui refusent ceux qui l'abandonnèrent.

« Victimes vous-mêmes des plus affreux revers, vous vous montrerez sans doute sensibles à ma triste position, et garderez religieusement le secret que je viens de vous confier!

Mélanie, que les différentes circonstances dans lesquelles elle venait de se trouver, avaient singulièrement affectée, tomba sérieusement malade. De Vendrecour, extrêmement touché de sa position, ne la quittait plus. Malgré que les fermiers prissent les plus grands soins d'elle, son amant ne lui permit pas de se reposer sur eux. Nuit et jour il lui donnait les marques du plus sincère attachement. Effrayé de l'accroissement qu'il voyait prendre à la maladie, il arrosait de ses larmes cette amante chérie. « Maintenant à l'abri des dangers qui menaçaient vos jours, lui disait-il, ne vous laissez point ainsi abattre par de tristes ressouvenirs. Sitôt que vous pour-

rez supporter les fatigues du voyage, nous passerons en Espagne, où nous trouverons enfin la paix et le repos.» Mélanie, sensible à la cruelle inquiétude à laquelle elle voyait son amant s'abandonner, cherchait à lui déguiser sa véritable position..... Mais cette tendre et généreuse précaution manqua d'être fatale à l'un et à l'autre... Mélanie laissant, par cette amitié mal entendue, faire de rapides progrès à sa maladie, tomba enfin dans un état d'accablement qui fit tout craindre pour ses jours... Les médecins eux-mêmes ne laissèrent à Vendreçour aucun espoir de la sauver. Chaque jour semblait devoir être son dernier. « Cruel destin, qui depuis si long-tems me

poursuis! se dit le fidèle et sensible Vendrecour, j'avais cru que, satisfait des tourmens dans lesquels j'ai traîné jusqu'à ce jour ma triste existence, tu me laisserais enfin jouir de quelques instans de repos; mais, hélas! plus perfide aujourd'hui que tu ne le fus jamais, tu me fais ressentir tes coups, auxquels tu sais que je me montrerai plus sensible. En me ravissant Mélanie, tu devines que cette perte déchirera mon cœur, et que le monde ne possédera plus rien qui puisse m'en consoler!»

Pendant qu'il se désespérait ainsi de la situation de Mélanie, cette amante se sentit un peu mieux, et chercha à consoler elle-même Vendrecour. Dans l'espace de trois ou

quatre jours, elle dissipa entièrement les craintes de Vendrecour, et se rétablit parfaitement dans la suite. Les habitans de la ferme, aussi flattés que Vendrecour du rétablissement inattendu de Mélanie, en témoignaient leur joie à ceux qui ne la connaissaient point, pour être étrangère, de manière à laisser croire qu'elle était la fille chérie de ces hôtes sensibles. Ils s'empressaient tous, à l'envi l'un de l'autre, de lui procurer tout ce qui pouvait la flatter. Malgré tant de soins, Mélanie et Vendrecour décidèrent leur voyage pour l'Espagne. Après quelques jours de marche passés dans les plus grandes frayeurs, ils arrivèrent à Madrid. Les Espagnols,

assez fanatiques, pour supporter patiemment le joug d'une tyrannique inquisition, pour se conformer aux lois bizarres d'une institution qui ne dut son origine qu'à la stupide implicité des hommes, et qui ne s'est maintenue jusqu'à nos jours que par la fourberie des prêtres ambitieux et despotes; les Espagnols, dis-je, esclaves des plus ridicules momeries de la religion, ne sont pas moins corrupteurs et perfides que les autres peuples : une femme jolie ne court pas moins de danger à Madrid qu'à Constantinople. Un turc, auquel la polygamie permet la jouissance de plusieurs femmes, est souvent plus modéré et plus chaste qu'un espagnol, auquel

point sujette la destinée des malheureux humains! Lorsque l'infortuné Vendrecour a brisé les chaînes dont il fut chargé en Espagne, il revient dans sa patrie, et se flatte, durant le trajet, d'un retour consolant... Et Mélanie, persécutée par un père que l'intérêt et l'ambition ont égaré, fuit l'asile où il croit la retrouver!... Des idées désespérantes viennent remplacer celles qu'il se formait d'un heureux avenir... Son père lui apprend que la justice leur a rendu une fortune dont la cupidité les avait dépouillés; mais ce n'est qu'après l'avoir instruit de la fuite de Mélanie! Le baron de Vaucluse, qui, lorsqu'elle était près de lui, s'opposa si tyranniquement à ses penchans, la promet à Vendre-

cour lorsqu'il ignore le lieu de sa retraite! il redevient père dans des momens où il n'a plus de fille!... il lui réserve un époux lorsque, chargée de chaînes, elle se prépare à mettre entre elle et le monde une barrière insurmontable!

Vendrecour, malgré toutes les inquiétudes que lui donnait l'absence de Mélanie, trouva, dans sa réconciliation avec son père, un adoucissement à sa tristesse. Mais tandis que ses plus perfides ennemis lui témoignaient le sincère regret de l'avoir outragé, il retrouvait, et sans le savoir, dans le sein de sa propre famille, des êtres plus criminels que ne furent jamais les premiers : c'est une sœur qui, par une vengeance que

mérita si peu Vendrecour, devient à la fois et sa persécutrice et celle de Mélanie ; c'est un père qui, quoique témoin de sa déplorable situation, et qui ayant reçu tant de preuves de son attachement, lui laisse cruellement ignorer ce qui bannirait toutes ses craintes et lui rendrait Mélanie.

Vendrecour père, se retrouvant, par le gain de son procès, dans cette position où le baron de Vaucluse n'eût point dédaigné d'unir Mélanie à son fils, se rappelle l'outrage qu'il en a reçu dans le tems de sa détresse, et croit ne pouvoir mieux se venger, qu'en s'opposant à une alliance qu'il paraissait alors si fortement desirer. A ce premier ressentiment, s'en joignit un second : ce vif intérêt que

son fils montra pour sa sœur lorsqu'il se détermina à la sacrifier, l'avait aussi singulièrement indisposé contre lui. Tous ces motifs, qui sûrement n'eussent point dû lui faire oublier tout ce qu'il devait au jeune Vendrecour, le rendirent néanmoins son plus cruel ennemi.

Quelques mois après l'entrée de sa fille dans le monastère dont nous avons parlé, Vendrecour père reçut de l'abbesse une lettre ainsi conçue :

« Comme il serait très-possible, monsieur, que vous pussiez nous donner des renseignemens au sujet d'une jeune demoiselle que le hasard seul a conduite dans notre abbaye, et que mille qualités intéressantes rendent infiniment recommandable, je vous

prie, si elle vous est connue, de vouloir bien nous instruire du rang et de la fortune de sa famille. Notre maison, particulièrement consacrée à la noblesse, et toujours jalouse de ne point déroger à l'esprit de son institution, rejeterait promptement de son sein cette jeunesse dont il s'agit, si, aux qualités qui nous ont déterminées à lui donner l'habit, elle ne joint une illustre naissance. Elle se dit fille d'un baron de Vaucluse. . . . mais le mystère qu'elle met dans les détails que nous lui demandons, nous fait un devoir de nous informer d'une manière plus sûre. Mademoiselle de Vendrecour paraît la connaître; mais craignant que l'amitié qu'elles se témoignent l'une et l'autre ne les

détermine à me déguiser la vérité, je leur laisse ignorer les démarches que je fais. Veuillez nous aider, monsieur, à n'admettre parmi nous que des personnes qui, comme mademoiselle votre fille, puissent nous donner lieu de nous applaudir de notre choix. »

DE MONTFORT, abbesse.

Vendrecour père, témoin des recherches pénibles que fait son fils pour retrouver Mélanie, instruit aussi de sa réconciliation avec le baron de Vaucluse, convaincu enfin que la lettre qu'il vient de recevoir peut à l'instant terminer et les malheurs de son fils et ceux de Mélanie; Vendrecour, dis-je, par une perfidie dont on n'eût jamais pu le soupçon-

ner, se retrace à la fois un fils succombant sous le poids des revers, une amante arrosant de ses larmes les tristes lieux qu'elle habite, et se montre insensible au sort fatal de deux amans si dignes d'exciter la pitié ! Comment concilier une vengeance aussi bizarre, aussi cruelle, avec des vertus qui méritaient, à ce père irrité, l'estime publique ? comment, hélas ! se persuader qu'un être dont la main libérale répandait sur les malheureux tant de bienfaits, dont la sensibilité lui faisait essuyer les larmes de ceux qu'il voyait plongés dans le deuil et la douleur, pût se montrer ainsi le père de toute l'espèce humaine, et cesser d'être celui de l'infortuné Vendrecour ? Est-

ce le ciel qui se sert d'un père pour châtier un fils coupable ? ou bien est-ce un père despote et tyran qui outrage le ciel en châtiant un fils innocent ? Ah, malheureux Vendrecour ! je ne te fais pas l'injure de m'arrêter à de semblables doutes ; je ne vois dans ton père que le criminel auteur de tes tourmens, et en toi, qu'une triste victime de la perfidie.

Vendrecour père répondit à l'abbesse, qu'il connaissait très-particulièrement la famille de mademoiselle de Vaucluse, dont la noblesse et la fortune lui méritaient la plus grande considération, et qu'elle pouvait en toute sûreté s'associer la novice sur laquelle elle lui demandait des renseignemens.

et lui laisse apercevoir à la fois et la crainte et le desir de lui parler. . . . Il voudrait révéler un secret qui le tourmente, et il voudrait aussi s'éviter la honte dont va le couvrir un semblable aveu. . . . . Cependant sa dernière heure, que l'airain est prêt à annoncer, le presse et le décide: « O mon fils! dit-il à Vendrecour, ne pleurez point de me voir quitter la vie en ce moment; pleurez plutôt, mortel trop généreux, de n'avoir point fermé ma paupière avant ces jours si malheureux pour vous et pour moi, avant cette époque fatale où je vous donnai, dans un père, l'ennemi le plus barbare. Oui, mon fils, un homme, un monstre qu'eussent armé contre vous toutes les pas-

sions réunies, ne vous eût point livré aux cruels tourmens que je vous ai fait éprouver jusqu'à ce jour. Les larmes que je vous vois répandre, me convainquent, fils trop sensible, que vous n'attribuez encore qu'au délire d'un être mourant le discours que je vous tiens. Hé bien ! que des faits qui malheureusement n'ont que trop de réalité, vous instruisent des crimes dont ma bouche ne peut vous persuader que je sois coupable ; lisez cette lettre fatale, qui, depuis un an, eût pu terminer vos malheurs, et sur laquelle j'ai gardé, de la manière la plus perfide, le secret; vous connaîtrez alors que le fils le plus vertueux fut trahi et sacrifié par le plus fourbe et le plus criminel des

pères. . . . » Les yeux de ce vieillard coupable, semblant redouter l'affligeant spectacle d'un enfant saisi d'horreur, en parcourant la lettre de l'abbesse qu'il venait de lui remettre, se fermèrent pour toujours à la lumière. . . .

Quelle déchirante position pour le jeune Vendrecour! Il contemple d'un côté un père que la mort vient de lui ravir, et qu'il crut entièrement dévoué à ses intérêts, lors même qu'il employait tous ses soins à le trahir... de l'autre, il craint de ne voir retrouvé Mélanie que lorsqu'il n'est plus possible de briser les chaînes qui la retiennent dans sa solitude. . . . . Malgré que la conduite coupable de son père à son égard

lui eût rendu moins sensible sa perte, il fit, par respect pour sa mémoire, ce qu'il fit par amitié pour sa vertueuse mère ; il le déposa avec les mêmes honneurs, la même pompe, dans le lieu qu'il fit préparer dans le tems pour elle. Après cette lugubre cérémonie, il instruisit le baron de Vaucluse de la retraite de Mélanie, et lui témoigna les craintes qu'il avait qu'elle n'eût déjà prononcé des vœux fatals, qui leur fissent payer à l'un et à l'autre, par le désespoir où les plongera une éternelle captivité, le plaisir de l'avoir retrouvée...

Vendrecour, impatient de s'assurer du sort de Mélanie et du sien, se rend à l'abbaye. . . . L'espérance et la crainte occupent tour-à-tour ses

idées. Tantôt il se flatte de retrouver cette amante, soumise encore aux lois seules de l'amour, et aussi charmée que surprise de l'instant heureux qui, après tant de traverses, vient enfin l'unir pour toujours à l'amant dont elle a conservé le souvenir dans la solitude; tantôt il se la retrace gémissant sous le poids des chaînes que la sévérité de son père, que le désespoir lui ont fait préférer à des amans qu'elle n'aima point.... Il aperçoit l'abbaye; il reconnaît cette triste demeure près de laquelle il avait déjà porté ses pas, mais où le destin cruel l'empêcha d'entrer.... Toujours plus perfide envers cet amant infortuné, il l'entraîne en ces mêmes lieux qui, jadis,

eussent été les témoins de sa félicité, et qui aujourd'hui vont causer son désespoir.... Arrête, Vendrecour! oublie qu'une lettre fatale t'instruisit de la retraite de l'amante qui t'occupe; écarte de nouveau tes pas de cette solitude dont les portes cruelles te furent fermées, lorsque tu te fusses félicité d'y retrouver Mélanie, et qui ne vont s'ouvrir aujourd'hui que pour te laisser contempler toute l'horreur de ta déplorable situation.

Triste et pensif, Vendrecour s'abandonne aux plus sinistres pressentimens... Les grilles et les murs qui s'offrent à ses regards, lui retracent Mélanie captive pour toujours... Il tremble... il soupire... et chaque pas qu'il fait augmente sa frayeur.

Il fait demander au parloir la jeune Vendrecour sa sœur... Mélanie, qui trouvait toujours du plaisir à s'entretenir avec elle de son frère, était dans la cellule de cette dernière, lorsque l'on vint lui annoncer une visite... Mélanie, se rappelant le peu de chagrin que témoigna la jeune Vendrecour en lui annonçant la mort de toute sa famille, s'arrêta à quelques soupçons.... Elle supposa qu'elle avait pu s'offenser de son attachement pour son frère, et abuser ainsi de sa crédulité. La jeune Vendrecour, de son côté, accroît les soupçons de Mélanie, par l'embarras où la jette cette visite. Comme elle se doute bien que c'est ou son frère ou son père, dont elle ignore encore

la

la mort, qui vient la voir, elle redoute l'instant qui va dévoiler sa fourberie... L'amitié qu'avait pour cette perfide l'infortunée Mélanie, lui fit croire qu'elle ne lui déplairait point en l'accompagnant au parloir... Elles entrent l'une et l'autre... Leurs regards inquiets fixent, à travers la grille, le mortel qui attendait la jeune Vendrecour... C'est mon frère, s'écrie l'une en rougissant... C'est Vendrecour, dit l'autre... C'est un amant que je revois lorsque le sort m'a ôté tout espoir d'être à lui...

Le jeune Vendrecour, ne doutant plus qu'elle ne se fût enchaînée dans cette prison par des vœux imprudens, lui dit : Comment avez-vous donc pu, cruelle Mélanie, vous ré-

soudre à vous cacher, sous ces tristes vêtemens, à celui qui vous chercha dans tous les lieux où l'espoir de vous retrouver guida ses pas? Ne réservâtes-vous donc à Vendrecour, si empressé de vous revoir, que la douleur dont vous l'accablez en lui apprenant qu'il vous a perdue pour toujours?... Votre cœur, qui jadis sembla ne devoir jamais aimer d'autre objet que moi, est-il devenu, dans cette perfide demeure, inconstant et insensible? A-t-il pu, sans vous retracer l'outrage que vous fîtes à l'amour, oublier un amant que vous saviez toujours occupé de vous?... Ah, Vendrecour! reprit Mélanie, cessez de me faire un crime de la situation désespérante, et pour moi et pour

vous, dans laquelle vous me revoyez. Si je me chargeai de ces chaînes cruelles sous le poids desquelles vous me voyez accablée, ce fut encore par attachement pour vous que je me décidai à les porter. Reprochez à votre sœur perfide et vos malheurs et les miens. Ce ne fut, hélas! que lorsqu'elle m'eut ôté tout espoir de vous revoir, que lorsqu'elle m'eut assuré que vous n'existiez plus, que je me déterminai à m'ensevelir dans cette triste solitude. La trop cruelle persuasion où je fus, que votre ressouvenir était tout ce qu'il me restait de vous, ne me laissa que cette seule ressource. Quels charmes en effet, pouvait encore m'offrir un monde où je ne vous croyais plus? La re-

traite pour une amante affligée, est le seul asile où elle puisse plus librement se plaindre de son destin. Jamais importunée par de froids consolateurs qui aigrissent ses maux en la blâmant de s'y montrer trop sensible, elle n'a ici pour témoins de sa douleur, que des objets lugubres qui semblent la lui faire chérir. Mais aujourd'hui, Vendrecour, je vous revois, votre présence me retrace les plaisirs touchans qu'une heureuse union allait me faire goûter; et le sort cruel, qui toujours se plut à me persécuter, ne me rend plus séduidante l'image du bonheur après lequel je soupirai, que pour accroître le désespoir de l'avoir perdu...

Vendrecour, après avoir témoigné

à sa cruelle sœur son trop juste ressentiment, dit à Mélanie : Je m'afflige moins que vous de votre malheureuse position, parce que je l'envisage sous un aspect différent. Je regarde comme faciles à briser encore des fers dont vous chargèrent l'injustice et la perfidie. Votre père, qui, jusqu'à ce jour, s'opposa si fortement à notre union, desire en ce moment la voir terminée. Si l'amour que vous me témoignâtes jadis est encore le même, si l'indifférence n'eut aucune part au cruel et barbare parti que vous venez de prendre, il vous reste un moyen pour terminer vos peines et les miennes... Ce moyen, Mélanie, vous est offert par la raison, par la nature, et ne

Ah! que votre cœur qui fut fait pour aimer, ne devienne point insensible, par attachement, à des lois anti-sociales, et qui violent celles que la raison, la nature et le ciel même nous disent de suivre... Prétendriez-vous donc, Mélanie, que l'ennui, la tristesse et la coupable indolence dans lesquelles vous avez imprudemment juré de perdre les instans de votre vie, fussent plus agréables à la divinité que ceux qu'une épouse fidelle, qu'une mère tendre et généreuse consacre au bonheur de sa famille?

Pendant que Vendrecour cherche ainsi à rappeler Mélanie sous les lois de l'amour, sa perfide sœur instruit le monastère entier de la scène

qui se passe au parloir. L'abbesse, pour mieux exercer sa vengeance sur deux amans que le fanatisme lui peint comme dignes des derniers châtimens, cache, sous les dehors trompeurs de l'indulgence et de la douceur, ses criminels desseins. Que ma présence, leur dit-elle en les abordant, ne jette point l'épouvante dans vos cœurs. Malgré que le monde se plaise à faire de nous des portraits si défavorables, vous vous convaincrez que la malignité seule guide ses pinceaux, et que dans la solitude que l'on regarde comme le séjour de la tyrannie et de la cruauté, l'on aime encore à se montrer humain et généreux. Mon intention n'est point de laisser gémir sous le poids de ses

chaînes, une infortunée que l'imprudence et le désespoir ont seuls conduite en ces lieux. Mélanie dans peu sera libre, et pourra rentrer dans un monde où son cœur la rappelle.

Aussi charmé que surpris du discours de l'abbesse, Vendrecour quitta Mélanie et le monastère, pour donner au baron de Vaucluse des nouvelles satisfaisantes de sa fille. Tandis que cet amant s'en retourne extrêmement flatté de son voyage, la plus implacable vengeance charge Mélanie de chaînes plus pesantes et plus cruelles que celles qui déjà l'accablaient auparavant.

La cloche destinée à faire assembler le chapitre se fait entendre : ses sons plus aigus et plus bruyans qu'à

l'ordinaire, semblent présager les malheurs de l'infortunée Mélanie. Chaque religieuse annonce, dans sa démarche grave et silencieuse, la sévérité, la barbarie. Chacune d'elles en prenant son rang, craint de ne point participer aux atroces décisions pour lesquelles on les rassemble. L'abbesse, satisfaite de voir une criminelle impatience se peindre sur tous les visages, promène dans l'enceinte du chapitre des regards qu'enflamme la colère, et s'exprime ainsi : « Eussiez-vous jamais pu croire, très-révérendes mères, que notre asile, qui depuis tant de siècles se glorifie d'avoir mérité, par l'heureux assemblage de toutes les vertus, l'admiration des hommes, deviendrait,

de nos jours, la malheureuse retraite du crime? .. Eussiez-vous pu croire que l'amour (pardonnez-moi ce mot que ma bouche prononce pour la première fois) eût osé venir distiller parmi nous son fatal poison? Cependant ce qui excite votre surprise, ce qui alarme votre vertu, vient malheureusement de se réaliser dans cette sainte habitation. Mademoiselle de Vaucluse, qui par des dehors séduisans, qui par des qualités qui lui gagnèrent notre attachement, notre amitié, cachait sous cet habit, accoutumé à ne couvrir que de généreuses vierges, une femme qui brûle de feux coupables! Amante passionnée depuis l'instant où un jeune audacieux vint la retrouver dans cette

solitude, elle n'attend qu'une occasion favorable pour s'en échapper et pour nous couvrir d'infamie. Votre honneur blessé, la religion outragée vous offrent les moyens de vous mettre à l'abri de scènes plus scandaleuses. Si nos vertueuses aïeules creusèrent des cachots, ce fut pour y enchaîner celles qui, oubliant leurs devoirs sacrés, se rendent coupables de crimes, tels que ceux dont nous parlons ici. Craignez qu'une fausse pitié, qu'une indulgence déplacée ne vous rendent responsables devant le ciel des nouveaux égaremens auxquels elles donneraient lieu. C'est faiblesse de laisser impunis des forfaits, et c'est vertu de leur infliger les châtimens qu'ils méritent. »

O malheureuse Mélanie! cette amitié, cette tendresse que te témoignèrent jadis si vivement celles qui sont rassemblées pour prononcer sur ton sort, ne se rappelleront-elles point les vertus qui les déterminèrent à te recevoir dans leur asile? N'excuseront-elles point ton cœur sensible, de n'avoir combattu des penchans qui ne sont des crimes que dans un cloître où une froide indifférence, une haine contre tout le genre humain sont des vertus? Non, non, amante infortunée! ne te flatte point de trouver de l'indulgence, de l'humanité dans une demeure où ces sentimens sont plus inconnus que chez tant de peuples auxquels nous prodiguons les épithètes de féroces

et de barbares! Quand des tyrans n'immolent des victimes que par de malheureux penchans qui les portent à la cruauté, ils font quelquefois succéder à de criminels excès une sage modération. Mais, dans les êtres qui se vengent au nom de la religion, il n'est plus d'espoir d'échapper à leurs coups. Marchant de crime en crime avec un front serein, ils s'imaginent ne pouvoir mieux honorer les dieux qu'en persécutant les mortels...

Tout le chapitre partageant les sentimens de la perfide abbesse, décide que Mélanie sera jetée dans un cachot... A l'instant des hommes féroces, chargés de cette cruelle exécution, l'arrachent de sa cellule, et

la descendent dans ce fatal souterrain. Les religieuses, pour s'assurer si l'on ne leur soustrait point leur victime, se rangent sur deux haies à l'entrée de cette obscure demeure, et y suivent des yeux l'infortunée Mélanie... Le bruit des verroux dont retentissent les voûtes de cette horrible prison, semble, en se prolongeant dans tous les lieux qui l'environnent, prolonger le plaisir de la vengeance... Eh bien ! femmes vindicatives et barbares, rassurez-vous présentement, Mélanie gémit sous le poids des chaînes que vos cruelles mains lui ont forgées... Retournez, satisfaites de votre cruauté, vous prosterner aux pieds des autels, et rendez-y grace au ciel d'un succès qui

qui semble tant vous flatter. Joignez à ce premier crime, celui de croire qu'il se plaît, comme vous, à contempler des malheureux dans les fers!

Pendant que les unes s'abandonnent aux différentes impressions de la haine, l'autre est plongée dans le plus affreux désespoir... Mélanie, dont les chaînes bruyantes interrompent seules le silence effrayant qui règne autour d'elle, ne ressent plus que faiblement les peines affreuses de sa captivité. Déjà accablée par tant de revers, elle semble ne plus avoir la force de supporter ce dernier. C'est donc ici, dit elle d'une voix presque éteinte, c'est donc dans cette affreuse demeure que je vais

enfin terminer ma triste et pénible carrière! Ah! ce serait avec une douce satisfaction que je quitterais la vie, si un malheureux hasard n'eût point conduit Vendrecour en ces lieux, et si, en ne le revoyant plus, il m'eût laissé ignorer qu'il existât encore. Mais le sort a voulu, après m'avoir persécutée pendant tout le cours de ma vie, m'accabler de chagrin au moment où je la quitte. Oui, cher Vendrecour, ces murs qui pour toujours vont me dérober à tes regards, me sont témoins que depuis que je t'ai revu, je chérissais, malgré mes peines, cette vie dont la cruauté va me priver. Un fol espoir de quitter un jour cette solitude et d'aller couler mes jours près

de toi, avait ranimé mes forces et mon courage. Le perfide discours que nous tint l'abbesse, cette femme dont tu ventes sans doute par-tout les sages principes, me laissa entrevoir un sort bien différent de celui que j'éprouve! Je crus, hélas! toucher au bonheur dans ce même moment où la cruelle jurait de me sacrifier...

Après s'être livrée ainsi à sa douleur jusque vers le milieu de la nuit, elle sentit sa paupière s'appesantir et se fermer... Mélanie ne dort point assez profondément pour goûter un doux repos... mais ses sens sont assez engourdis pour lui faire oublier, pendant quelques instans, l'horreur de sa position. Touché de l'infortune des humains, le ciel, par mille

comme avant son sommeil, les objets hideux qui la saisirent d'effroi: ses mains qu'elle porte vers l'entrée de sa prison, retrouvent encore les serrures et les verroux qui la retiennent captive; tout lui fait reconnaître l'erreur dans laquelle l'a plongée un malheureux songe... Moins affligée malgré cela qu'auparavant, Mélanie se plaît à se rappeler une douce illusion qui la flatta. Elle espère que Vendrecour, instruit de sa retraite, viendra un jour l'en arracher...

Il y serait déjà venu, amante infortunée, s'il connaissait votre déplorable situation. Mais malheureusement, rassuré par une femme perfide qui vous trahit l'un et l'autre, il croit que, par le tableau d'un ave-

nir heureux, l'on s'empresse à vous consoler de vos peines présentes. Il ignore, hélas! que vous vous abandonnez au désespoir dans un affreux cachot... Mélanie, au milieu de ses peines cruelles, trouvait cependant quelques consolations. La sœur qui est chargée de lui porter sa nourriture, trompant la cruauté de l'abbesse et des religieuses, lui donne des preuves de la plus touchante pitié. Mêlant souvent ses larmes aux siennes, elle l'engage, de la manière la plus pressante, à ranimer son courage, à se conserver pour un sort plus heureux.... Dans le moment où cette femme sensible console Mélanie, l'on entend le bruit des verroux et la porte s'ouvrir avec une extrême

promptitude... Une voix se fait entendre, et crie d'un ton menaçant : Faites monter la prisonnière... Mélanie et la sœur n'osant se parler du motif de cette sortie, quittent en silence le fatal cachot, et cherchent par leurs regards à se communiquer les idées flatteuses qui les occupent. La sœur, d'un côté, croit déjà être débarrassée de soins qui, en lui retraçant les malheurs d'une infortunée captive, déchirent son cœur sensible; de l'autre, Mélanie se figure que son père et Vendrecour viennent l'arracher pour toujours à sa fatale demeure... Ses regards se portant par-tout, cherchent à découvrir ses libérateurs; mais ce doux espoir n'est pas de longue durée... Elle est

conduite

conduite à l'infirmerie... Une religieuse mourante est le seul objet qui s'offre à sa vue... et c'est la plus perfide de ses ennemies; c'est la jeune Vendreçour qu'elle trouve dans cet état effrayant!... C'est peut-être trop tard et pour vous et pour moi, lui dit cette dernière, que je cherche à effacer, par le repentir, les crimes dont je me suis rendue coupable envers vous. Déjà le ciel, par une mort prématurée, semble exercer sur moi sa juste vengeance... Indigné sans doute que j'aie souillé, par les plus noires trahisons, une vie dont tous les instans eussent dû être consacrés à la vertu, il en a terminé le cours... Quand les hommes l'outragent par un enchaînement malheu-

reux de forfaits, il sait quelquefois entr'ouvrir le tombeau sous leurs pas. Ah! si du moins ma mort pouvait appaiser son courroux! j'oublierais qu'il se montra sévère, et ne verrais plus en lui que sa clémence. Mais comment, ô Mélanie, pourra-t-il se borner à ce premier châtiment? La perfidie avec laquelle je vous ai chargée des chaînes cruelles qui vous accablent, avec laquelle je vous ai ouvert l'affreux cachot où vous vous livrez sans doute au plus déchirant désespoir, le contraint de tenir encore suspendu sur ma tête coupable son glaive vengeur. Mais quels que puissent être les châtimens qu'il me réserve, mon cœur trouve en ce dernier moment une douce

consolation, en s'accusant devant vous des crimes dont il se rendit coupable... Le vôtre, aussi sensible, aussi généreux que le mien fut pervers, me pardonnera sans doute des fautes que le plus vif repentir me fait abhorrer. Je vous ai mandée pour vous conjurer d'oublier ma noire perfidie, et de ne vous ressouvenir que des regrets qu'elle excita en moi. Ce pardon généreux, Mélanie, me consolera et me fera envisager avec moins de frayeur ce dernier instant auquel je touche.

Mélanie, sensible aux remords de la jeune Vendrecour, l'embrasse tendrement, et lui dit :

« Il m'est d'autant plus aisé d'oublier que vous me causâtes quelques

peines, que je n'ai point encore écouté le ressentiment. En jugeant de votre conduite à mon égard, j'en ai plutôt attribué les motifs à votre attachement pour votre frère, dont vous m'avez crue trop indigne, qu'à votre haine contre moi; et les moyens que vous avez employés pour vous opposer à notre union, n'ont dû que légèrement m'offenser. Que mon cœur, qui vous plaint beaucoup plus qu'il ne vous blâme, rende au vôtre la paix et la tranquillité ! »

Peu d'instans après la jeune Vendrecour rendit le dernier soupir; et Mélanie, malgré la générosité avec laquelle elle vient de pardonner à sa plus cruelle ennemie, n'éprouve aucun adoucissement à son sort : elle

est reconduite dans son obscur cachot.... Cependant Vendrecour et le père de Mélanie se disposent à se rendre près d'elle, et à la déterminer à renoncer à des engagemens qui ne furent que l'ouvrage de la fourberie et du désespoir... Se figurant l'un et l'autre que l'abbesse l'aura déjà disposée à prendre ce parti, ils se felicitent d'avance du succès de leur voyage.... Lorsqu'ils furent à une petite distance de l'abbaye, ils entendirent le son des cloches... Alarmés de ce bruit lugubre, ils s'abandonnent aux plus tristes idées... C'est sans doute, se disent-ils, la mort de quelque religieuse que nous annonce le son qui frappe nos oreilles... Ah! ne serait-ce point.... Oh!

que cette crainte est accablante!... ne serait-ce point l'infortunée Mélanie?... Ils arrivent.... Ils s'avancent d'un pas tremblant dans cette sombre solitude.... Les tristes apprêts d'une pompe funèbre s'offrent à leurs regards... Ils aperçoivent un cercueil qu'entourent les religieuses, et près duquel un prêtre récite les prières d'usage dans ces sortes de cérémonies..... Vendrecour parcourt rapidement des yeux le cercle que forment, autour de la défunte, les religieuses, et n'aperçoit parmi elles ni Mélanie ni sa sœur.... Persuadé que c'est pour l'une ou l'autre que l'on creusa la fosse où le cercueil est prêt à descendre, il rompt les rangs, ôte le drap mortuaire qui

cache à ses regards l'infortunée qui cause ses alarmes, et reconnaît... sa sœur... Malgré qu'il eût à se plaindre d'elle, il oublia dans ces instans tous les motifs qui eussent pu le rendre indifférent, et pleura amèrement sur son sort.... Le baron de Vaucluse, touché sincèrement de sa position, l'éloigne d'un spectacle qui l'afflige, et l'engage à se conserver pour Mélanie.

L'abbesse et les religieuses, déconcertées par la présence de Vendrecour et du baron, ne savent comment leur cacher les affreux tourmens de Mélanie. L'abbesse, qui dans ses trahisons montre un front plus serein que ne l'est celui de l'homme vertueux lorsqu'il fait le

bien, imagine, pendant le restant de la cérémonie funèbre, les moyens de ne point laisser échapper à sa vengeance l'infortunée prisonnière. Elle reçoit dans son parloir Vendrecour et le baron, leur dit, avec les apparences du plus vif regret, que Mélanie s'est échappée du monastère, et que probablement elle est décidée à retourner à Versveux....

Tu gémis donc, malheureuse Mélanie, à côté de tes libérateurs, et ils ne t'entendent point!... Tu succombes sous le poids de tes maux, dans la demeure où la cruauté te retient toujours, et où la perfidie fait croire que tu n'es plus!... Est-ce que le sort, qui depuis si long-tems te

persécute, ne mettra point de terme à ses rigueurs? Un père, un amant qui, guidés par l'amitié et par l'amour, viennent briser tes chaînes, seront-ils venus inutilement dans ce coupable asile? Ces êtres sensibles qui, réunis pour ta félicité, s'impatientent de te serrer tour-à-tour dans leurs bras, te laisseront-ils mourir dans une affreuse prison?... Parmi tant de femmes perfides qui ont juré de t'immoler à leur ressentiment, ne s'en trouvera-t-il pas une moins coupable, qui, rendant justice à tes vertus, qui, touchée de ton malheureux sort, dévoilera le mystère d'iniquité dont toi et tes malheureux libérateurs êtes en ce moment les tristes victimes?...

fers qui me tiennent ici eussent suffi pour assurer la vengeance de mes persécutrices.... Vendrecour et le baron emploient tous leurs efforts pour débarrasser Mélanie.... Pendant qu'ils s'occupent ainsi à briser les chaînes de Mélanie, l'abbesse et les religieuses, qui se figurent que Vendrecour et le baron sont partis, se disent que le ciel n'est point assez vengé par la captivité de Mélanie; que cette coupable mérite des châtimens plus rigoureux encore. L'abbesse distribue à chacune des religieuses des instrumens qu'inventa leur barbarie, et descend à leur tête vers le souterrain. Un profond silence règne dans la marche de ce cortége... La sœur qui est avec Ven-

drecour et le baron entend un bruit sourd dans les passages qui conduisent à la prison... Elle regarde, et aperçoit la ligue sainte armée de ses instrumens redoutables.... Elle en prévient Vendrecour et le baron. Ceux-ci lui recommandent le secret, et lui disent de refermer la porte de la prison comme à l'ordinaire.... Cette sœur, résolue de s'exposer de nouveau, pour Mélanie, sort, et rencontre à quelques pas du cachot les religieuses.... Malgré que l'abbesse eût une clef, elle fit retourner la sœur, et lui dit de les conduire près de la coupable.... Elle marche alors à côté de l'abbesse, et ressent tour-à-tour les impressions du plaisir et de la crainte... Lorsque toutes

ces femmes cruelles furent arrivées au lieu de la scène qui se préparait, l'abbesse leur fit cette inhumaine exhortation : « Nous avons, il est vrai, fait cesser les scandales qui déjà transformaient en un séjour profane et criminel notre saint asile ; nous avons sagement séparé de nous une fille abandonnée au torrent des passions, et dont la conduite affreuse allait nous couvrir d'opprobe. Mais la sévérité dont nous avons usé jusqu'à ce moment, ne nous a point encore acquittées de ce que nous devons à la religion et à la vertu. Ces lieux qui furent les témoins des crimes dont le nom seul alarme l'innocence, doivent l'être aussi des châtimens que mérite la

coupable qui nous rassemble. Que les plaintes, que les larmes ne ralentissent point les coups que vous venez lui porter... Le scélérat, ainsi que l'innocent, cherche à exciter la pitié. C'est ici un devoir que le ciel outragé vous impose. Voyez si vous voulez sacrifier ses intérêts à ceux d'une femme dont chaque instant de sa vie fut un crime... » Chacune des religieuses exprime, par des signes, l'empressement qu'elle a de frapper sa victime... L'on ordonne à la sœur d'ouvrir la porte.... L'abbesse précède, avec une sombre lumière, cette pieuse croisade.... Au moment où l'on se dispose à frapper Mélanie, Vendrecour et le baron sortent d'un coin où ils étaient cachés, et jettent

l'épouvante et le désespoir dans le monastère... Vendrecour et le baron ne virent bientôt plus que la sœur qui se montra sensible au sort de Mélanie. Déjà l'abbesse et les religieuses avaient cherché dans une prompte fuite les moyens d'échapper aux châtimens que méritait leur cruauté. Mélanie, Vendrecour et le baron, craignant que la sœur qui ne partagea point avec les religieuses les crimes dont elles se rendirent coupables, ne fût exposée à leur ressentiment, la déterminèrent à quitter un asile où, sous les apparences de la vertu, la perfidie commettait les plus horribles excès. Suivez, lui dirent-ils, Mélanie, qui, contente

contente de partager sa félicité avec celle qui se montra sensible à son infortune, vous procurera une existence qui ne vous rendra plus la triste spectatrice d'atrocités semblables à celles qui viennent d'effrayer vos regards. Votre cœur sensible et généreux n'étant plus déchiré par les plaintes et les gémissemens des victimes immolées à la fureur des femmes scélérates, n'entendra plus que les expressions consolantes de la reconnaissance. Entourée de malheureux dont votre main essuiera les larmes, vous goûterez cette douce satisfaction que trouve un être bienfaisant à secourir l'infortune... Qu'un scrupuleux et ridicule attachement pour l'habit

dont vous êtes revêtue, ne vous retienne pas plus long-tems dans cette coupable demeure. Les hommes ont pu croire que tel ou tel costume, ou par sa forme, ou par ses couleurs, donne seul droit à la considération qui est due à la vertu; mais le ciel, que ne guident point de vains préjugés, jette un regard indifférent sur la manière dont le monde s'occupe de la parure, et ne le juge que par ses actions : il n'aperçoit sous ce voile, qui dérobe à nos regards les persécutrices de Mélanie, qu'une réunion de tous les crimes; et il ne verra en vous, sous des vêtemens moins tristes, moins lugubres, qu'une touchante humiliation, que de la vertu.

La sœur, que la crainte de devenir victime des religieuses, que le discours qu'on venait de lui tenir avaient entièrement dégoûté d'un genre de vie déjà si opposé à ses penchans, suivit Mélanie, Vendrecour et le baron.... Etres sensibles et vertueux! quittez sans remords un asile où des mains meurtrières et sanguinaires portent tour-à-tour, et les attributs pacifiques de la religion, et les instrumens consacrés à la cruauté. Eloignez vos pas de ce temple, où, prosternées nuit et jour, des femmes égarées par le plus affreux fanatisme, viennent nourrir leur haine contre le genre humain. Allez honorer la divinité dans celui qu'elle s'est construit elle-même,

et dont l'immensité semble plus digne de sa grandeur. Que vos travaux vous appellent ou dans les villes ou dans les campagnes; que vous parcouriez ou la terre ou les mers, vous vous trouvez toujours dans le temple de celui qui a droit à vos hommages; son œil, qui vous suit part-tout, devient par-tout le juge impartial de vos actions... Laissez tonner contre vous la voix de l'hypocrisie et du fanatisme. Devenez époux vertueux, et comptez que le ciel, qui seul a des droits sur votre vie, en bénira tous les instans.

Vendrecour, Mélanie, le baron, son père et la sœur, sortent de l'abbaye, et se rendent au château de

Vaucluse... Le baron que le ressouvenir de sa conduite passée, à l'égard de Vendrecour et de Mélanie, tourmente encore, leur dit : « Amans trop long-tems victimes des plus affreux revers, vous touchez donc enfin au jour fortuné qui doit commencer votre félicité; déjà je vous vois oublier dans ces premiers instans où vous vous trouvez réunis, toutes les traverses que le sort cruel vous fit éprouver. Le plaisir de vous revoir ne vous laisse plus qu'une faible idée des peines que vous causa l'absence : vous me laissez douter, par cette douce joie qui se peint sur vos fronts, si les charmes que l'adversité donne à l'amour, ne sont pas préférables à ceux qu'il nous offre au sein d'un

bonheur trop constant. Vous croirez peut-être qu'en comparant ainsi les malheureuses circonstances dans lesquelles vous vous trouvâtes jadis, avec celle où j'ai tant de plaisir à vous voir en ce moment, je cherche à jeter un voile sur mes coupables procédés envers vous. Ah! si je n'eus pas le courage de résister à des passions dont je vous rendis victimes, j'ai du moins celui de me les reprocher... Si mon cœur se laissa séduire, pour quelques instans, par l'ambition et l'intérêt, il abhorre en ce jour ces honteux sentimens, et ne s'ouvre plus qu'à ceux qu'inspirent l'amitié et la tendresse.... Vivez maintenant heureux, ô vous, qui par tant de traverses que vous avez éprouvées,

qui par tant de sacrifices héroïques qui vous honorent l'un et l'autre, avez si bien mérité la récompense que les dieux accordent à vos vertus ! Oubliez, par l'empressement que je montrerai à rendre désormais vos jours heureux, que je cherchai jadis à en troubler le repos. Si mon repentir seul ne peut me mériter cet oubli, il deviendra sans doute l'ouvrage de votre générosité.... » Vendrecour et Mélanie se précipitent à l'instant dans les bras du baron, et lui témoignent, par les larmes dont ils l'arrosent, combien ils sont éloignés d'écouter le plus léger ressentiment...

Peu de jours après leur arrivée au château de Vaucluse, Vendrecour

pressent à l'envi de la leur faire partager, et de rendre à chaque instant du jour témoin de leurs bienfaits l'asile qu'ils habitent.

FIN.

EXTRAIT du Catalogue des livres qui se trouvent à Paris chez PILLOT, *Libraire, sur le Pont-Neuf*, N.° 5.

Jérusalem délivrée, en vers français, par Baour-Lormian, 2 vol. in-8°. 6 fr.

Les Loisirs de ma solitude, ou Mélanges de Poésies diverses, contenant la Mort d'Abel, les quatre parties du jour, etc. 1 volume in-8°. 1 fr. 50 c.

Zirphée, ou Mémoire d'une Française, 1 volume in-8°. 1 fr. 50 c.

OEuvres de Condillac, 23 vol. in-8°. 80 fr.

VOLUMES in-12.

Abrégé de l'Histoire des Empereurs romains, grecs et allemands, depuis Jules-César jusqu'à François II, 1 vol. 2 fr. 50 c.

Amoureux (l') de onze mille Vierges, 2 v. 3 f.

Amusemens des Dames, ou Traité des Oiseaux de volière, 1 vol. 2 fr. 50 c.

Boileau (œuvres de), 1 vol. 1 fr. 50 c.

Cours d'éducation, par Wadelaincour, 6 vol. 21 planches en taille-douce. 15 fr. 50 c.

Edouard et Fanny, 1 vol. 1 fr. 50 c.
Fables de La Fontaine, ornées de 202 fig. 2 vol. 6 fr.
Ferval, ou le Gentilhomme rémouleur, 1 v. 1 fr. 50 c.
Grammaire de Restaut, 1 vol. 2 fr. 50 c.
Idem, abrégé. 1 fr.
Histoire des insectes utiles à l'homme, 1 vol. 2 fr.
Histoire naturelle de la jeunesse, 2 vol. 30 grav. 6 fr.
Laure d'Estel, 3 vol. 4 fr. 50 c.
Matinées (les), par Darnaud, 3 vol. 5 fr.
Piron (œuvres de), 9 vol. 18 fr.
Pucelle (la), 1 vol. 2 fr.
Sterne (œuvres de), 7 vol. avec fig. 15 fr.
Télémaque, 2 vol. 5 fr.
Télémaque anglais et français, 2 vol. 6 fr.
Traité de peinture, 2 vol. 2 fr.
Traité de la culture des Arbres, 2 vol. 4 fr.
Renaud et Justine, ou les Rendez-vous nocturnes, 2 vol. 3 fr.

VOLUMES in-18 avec fig.

(le), Renard ou Procès des Animaux, pour

Pamusement et l'instruction de la jeunesse, 2 vol. avec fig. 1 fr. 50 c.
Berthe et Richemont, 3 vol. 3 fr.
Blançay, par Gorgy, 2 vol. 1 fr. 50 c.
Bonapartiana, ou Recueil des réponses sublimes, actions d'éclat de Bonaparte, troisième édition, 2 vol. portrait. 1 fr. 50 c.
Berquin (œuvres choisies de), 16 vol. 12 f.
Chansonnier des Dames, 1 vol. 1 fr.
Collection d'Anna et de bons mots, 16 vol. 12 fr.
Compère Mathieu, 4 vol. 3 fr.
Idem, 12 fig. 4 fr.
Contes de l'abbé Prevost, 4 vol. 3 fr.
(le), Contrat social, 1 vol. 75 c.
Condillac (œuvres compl. de), 35 vol. 35 fr.
Contes (les) de l'Ermitage, 2 vol. 1 f. 80 c.
Daphnis et Cloé, nouvelle édition ornée de jolies gravures. 1 fr. 50 c.
Dictionnaire de la Fable de Chompré, 1 vol. 1 fr. 80 c.
Elève (l') de la Nature, 2 vol. 1 fr. 50 c.
Emma, ou l'Enfant du malheur, 2 volumes, 1 fr. 50 c.
Fables de La Fontaine, 2 vol. 1 fr. 50 c.
Fantôme (le) vivant, 1 vol. 1 fr.

Flora, ou l'Enfant abandonné, 1 vol. 1 f.
Florian (œuvres complètes de), 21 vol. 21 f.
Fontaniana, ou Recueil des bons mots, réponses ingénues de La Fontaine, 1 v. 75 c.
Gasconiana, 1 vol. 75 c.
Gilbert (œuvres complètes de), nouvelle et jolie édition, 2 vol. portrait, 1 fr.
Idem, papier fin d'Angoulême, 3 fr.
Idem, pap. vélin. 4 fr.
Homme (l') aux quarante écus, 1 vol. 75 c.
Huron (le), 1 vol. 75 c.
Hyppolite, comte de Duglas, 2 volumes, 1 fr. 50 c.
Lettres d'une Péruvienne, 2 vol. 1 fr. 50 c.
Magasin des Enfans, 4 vol. 3 fr. 50 c.
Moderne (le) Robinson, vol. 1 fr. 50 c.
Malesherbiana, ou Recueil des réponses, pensées de M. de Malesherbes, 1 vol. portrait, 75 c.
Manuel d'Épictète, 1 vol. 1 fr.

SOUS PRESSE:

Le Retour d'un Émigré, ou Mémoires publiés par messieurs N*** et Picard, 3 v. in-12.
Henri et Almodi, ou le Château de Batteville, trad. de l'anglais, 2 vol. in-12.